U d'/ of Ottawa
39003007057051

AUX ANTILLES

HOMMES ET CHOSES

DU MÊME AUTEUR

Autour de l'Afrique par le Transvaal. 2e édition. Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Dix Contes vécus. Un volume in-16. . . . 3 fr. 50

Clochettes et Bourdons. Poèmes . . . . 3 fr. 50

Les Propos de Babouc. Roman satirique.

ROBERT HUCHARD

AUX ANTILLES

HOMMES ET CHOSES

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

Il a été imprimé six exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

F
2001
.H825
1906

A ALFRED BOUCHER

Pour tous, en tête de ce volume, votre nom glorieux évoquera l'idée d'un admirable artiste. Moi, c'est au Maître bienveillant et simple, à l'ami auquel je songe. Et c'est à lui qu'avec toute mon affection je dédie cet ouvrage.

R. H.

PRÉFACE

Aux Antilles, ce volume soulèvera peut-être quelques protestations. Non qu'il soit inexact. Pris sur le vif, je l'estime vrai d'un bout à l'autre. Mais, parfois, j'ai poussé les tableaux légèrement à la charge, et certaines parties furent écrites sous une forme humoristique, qui, sans altérer le récit, en souligne néanmoins quelques détails.

Or, je sais les noirs extrêmement susceptibles, et peu enclins, en général, à souffrir la plus légère plaisanterie. Ils sont toujours sur le qui-vive, et voient une raillerie cruelle sous des propos inoffensifs ou simplement badins. En voici un exemple : J'avais fait la traversée avec un petit garçon nègre d'une huitaine d'années, qui, sur le bateau, s'était toujours montré aimable, docile et respectueux. Peu de jours après mon débarquement à la Pointe-à-Pitre, je le rencontrai à la table d'un hôtel. Tout en mangeant, il jouait sur la nappe avec des épingles. Je lui fis observer qu'un tel jeu était dangereux, qu'une épingle

pouvait tomber dans son assiette et lui occasionner les plus graves accidents. Il prit mon observation tout à fait à rebours, et voyant une moquerie là où ne se trouvait qu'un amical conseil, me répondit en redressant son petit torse avec un air de dignité offensée infiniment comique : « Dans *mon pays*, monsieur, on ne mange pas des épingles ! »

L'anecdote est fort significative. — Je voudrais être, auprès de ses compatriotes, plus heureux avec ce volume qu'auprès de lui avec mes épingles. — Admirateur du grand sociologue Novicow, je regrette les rivalités de race qui divisent nos colonies. J'applaudis aux efforts d'un de leurs représentants européen qui, pour les assoupir, prend un excellent moyen : celui de les ignorer. C'est assez affirmer combien je trouve absurdes ceux qui s'arrêtent encore de nos jours à des distinctions ethniques.

Ceci dit, j'espère recouvrer la liberté de ma plume.

M. Jourdain faisait autrefois de la prose sans le savoir. Après ces trois mots de préface, je compte bien ne pas faire là-bas de polémique sans le vouloir.

AUX ANTILLES

DE PAUILLAC A TRINIDAD

Lundi 26 février. Santander.

A nouveau j'ai quitté la France pour un lointain voyage. Une seconde fois c'est de Pauillac que je suis parti. J'ai revu les grands apponte-ments noirs, les longues rives ardoisées qui m'avaient tant frappé il y a trois ans. Comme jadis, le cours lent, majestueux, de la Gironde emporta notre steamer, mais le crépuscule noyait déjà les lointains lorsque nous passâmes devant Royan. Quand nous entrâmes en pleine mer, c'était la nuit et le silence. Longtemps les phares de la côte nous suivirent de leurs feux étoilés. Les longs faisceaux de leur lumière blafarde balayaient

au loin la crête des vagues. Puis tour à tour ils s'éteignirent : tout devint noir.

Le lendemain, à trois heures, une chaloupe du bord nous débarquait à Santander. — Ici les fêtes du Carnaval battent leur plein. Ce ne sont que confetti, spirales, farandoles. Il y a trois ans je voyais Lisbonne sous le même aspect, parmi des fleurs et des guirlandes pareilles ; aussi de ce spectacle je n'éprouve nulle surprise : de l'ennui plutôt. Et c'est avec joie qu'après deux heures de flânerie je retourne à bord.

Avant dix jours n'attendez de moi aucune nouvelle. Couché sur le pont, balancé entre le ciel et l'eau, je rêverai jusqu'aux Antilles.

Mardi 27 février. Golfe de Gascogne.

Nous quittâmes hier Santander, à quatre heures, par un gros temps. La forte houle du golfe nous prenait en travers ; le bercement du roulis alternait avec de forts coups de tangage. Parfois les deux mouvements se confondaient. Le balancement contrarié du navire se changeait alors en un choc brusque, profond, puissant. Sa grande carcasse en vibrait tout entière. Le bastingage

auquel je me cramponnais tremblait sous ma main raidie.

Jusqu'au soir nous longeâmes les côtes hautes et grises de l'Espagne. La nuit seule nous les déroba. La sensation de cette minute où l'on voit diminuer et disparaître la terre, je ne l'ai pas éprouvée aujourd'hui. Ce fut pendant notre sommeil, furtivement, que tout rivage nous quitta. La transition fut brusque. Ce matin à mon réveil, autour de moi, je n'ai plus vu que la mer immense et mouvante, « la face sérieuse de l'abîme. »

Mercredi 28 février.

La houle se calme. La mer a perdu le grand rythme de son gonflement monotone. Ses vagues plus courtes se heurtent, s'écrasent, sans ordre, dans un tumulte perpétuel. Puis tout s'apaise, le spectacle change. Il est ailleurs, au ciel. Des nuages s'y amoncellent. Le vent les tourmente, les déchire en mille formes, les chasse loin de nous avec une rapidité prodigieuse. Parfois, dans leur masse, comme un gouffre, s'ouvre, se creuse une éclaircie. Derrière les bords déchiquetés des premiers nuages, sinueux comme les rivages d'un continent, découpés comme des pro-

montoires, d'autres nuages apparaissent plus agités, plus tumultueux encore. Pas un coin d'azur ne perce ; pas une bande de ciel calme ne s'aperçoit. Et malgré tous ces flots, tous ces souffles contraires, le navire indifférent suit sa route, affranchi de la tyrannie des voiles, entraîné par une force qui n'est plus celle des vents. Cahoté, balancé, il avance, jeté à droite puis à gauche. L'œil cherche un point fixe, le pied un endroit stable. — Il n'en existe pas. — Involontairement l'on songe : le repos ne serait-il qu'un rêve, et ce mot qu'une abstraction : l'immobilité ?

Jeudi 1er mars.

Le séjour sur un vaisseau, qu'est-ce donc sinon une image réduite de la vie? Les premiers moments s'écoulent affairés, tous pris par les soins du confort, par les mille soins d'une installation nouvelle. On se case, on babille, on se repose. Ce but à peine atteint voici les malles qu'il faut boucler ; on va partir, on débarque.

Dix jours me restent à vivre ici. J'ai pris place sur le pont supérieur, immédiatement sous la passerelle de commandement. O l'excellent ob-

servatoire! Rien de ce qui se fait dans le navire ne vous échappe. Tel est bien l'endroit qui convient à tout esprit investigateur et curieux.

Me voici complètement détaché des choses. Le voyage a produit chez moi ce grand apaisement; c'est pour cet apaisement que je l'aime. Combien lointains déjà tous ces bruits de la terre, ces journaux, ces intrigues, ces préoccupations mesquines de carrière, d'avancement! Enfin on ne se sent plus ici un numéro étiqueté et banal. On devient quelqu'un en cessant d'être quelque chose. Plus rien d'officiel, de convenu. La pensée s'affranchit: on est libre. — Dois-je ménager un tel, saluer celui-ci, sourire à celui-là ; écouter avec componction, dans une soirée officielle, les solennelles âneries de quelque prétentieux personnage? — Nenni. — Par quelle combinaison machiavélique arriver du casier que l'on occupe au casier supérieur, comment passer de ce compartiment dans cet autre, afin, suprême honneur, de mourir dans ce plus élevé? Oh les étranges, les insignifiants soucis! Comme l'on juge sainement d'ici l'existence recroquevillée du fonctionnaire. Pour lui l'avenir ressemble au passé ; tout y apparaît prévu, escompté, connu, jusqu'au résultat problématique de ses plus suprêmes ambitions. — Fuyons, respirons l'air libre! Qu'un long voyage

nous refasse une autre âme. Mettons la mer, la grande mer, entre la terre et nous. Déjà me voici parmi des hommes d'une mentalité différente. J'en vais voir aux Antilles qui participent d'une autre vie.

Vendredi 2 mars.

« Là-bas, tout à fait au ras de l'horizon, sous ces nuages cuivrés, cette petite bosse grise. Voyons, mais elle crève les yeux, saperlipopette. Quel marin d'eau douce ! la moindre lame vous chavire. » Ce disant, le lieutenant redresse brusquement ma jumelle. — Mais dans le cercle lumineux de la longue-vue je ne distingue toujours rien ; rien que le détail précis, mouvant, de longues vagues luisantes, qui jusqu'à l'horizon glissent, s'étendent les unes sur les autres. « Ah oui, en effet, j'aperçois quelque chose, comme une tache à peine perceptible, une traînée de vapeur immobile. — C'est cela. Voilà Sainte-Marie, la plus méridionale des Açores, réplique le lieutenant. Soyez satisfait ; vous aurez vu quelque chose de ce délicieux archipel. »

Depuis deux jours en effet, telle avait été ma préoccupation. Traverserions-nous les Açores ? Apercevrions-nous leurs gracieuses, leurs ver-

doyantes silhouettes ? D'abord cela parut certain ; puis, fuyant les lames âpres et courtes du Nord, le capitaine fit route plus au Sud. Un léger coup de barre, et ce spectacle disparut de ma vue. Sous mes regards, pour ainsi dire, s'évanouirent ces îles charmantes que vraisemblablement je ne verrai plus jamais.

Et je songe : cette petite tache, là-bas, c'est une terre, avec ses habitants, qui causent, rient, luttent, se querellent. Ils sont pour nous des inconnus, ces hommes ; pour eux nous n'existons même pas, nous autres, qui passons inaperçus, furtivement, tout à fait au ras de leur horizon. Cette île d'ailleurs n'a guère d'étendue, à peine celle d'un canton, d'un arrondissement de notre France, mais ici, pour nous, elle rompt la monotonie de l'existence ; elle figure comme une halte, comme un point de repère en cette uniformité de la mer et des jours. Par là, minuscule au milieu du grand désert des flots, elle prend à nos yeux une importance extraordinaire.

Samedi 3 mars.

Maintenant c'est bien fini de la terre. Huit jours de pleine mer, de solitude absolue ; puis enfin

nous apercevrons la Désirade. Par une antithèse singulière, cette immensité qui nous entoure, ce vide dans lequel nous avançons, rétrécit maintenant notre vision. Vraiment, que sommes-nous en vérité, sinon des prisonniers dans cet espace; fourmis errantes sur cette planche flottante, sur cet imperceptible navire ?

Et voici que le cercle familier de la mer, que ce spectacle toujours pareil ne nous intéresse plus. La vie pour nous finit au bastingage du vaisseau. On se cantonne dans un endroit quelconque du pont; on y groupe ses chaises de bord, on forme cercle, on cause de choses et d'autres, de souvenirs, de voyages, de projets. Le soir, au salon, les uns écoutent un morceau de violon, de mandoline ou de piano. Sous l'éclat des lampes électriques d'autres jouent aux cartes, aux échecs. La mer nous entoure-t-elle? Sommes-nous en plein océan ? Ce soir, il faut un effort pour y songer, un plus grand encore pour le croire.

Dimanche 4 mars.

Je connais aujourd'hui tous les passagers. Quelques-uns sont devenus mes amis. C'est un des

plaisirs du voyage, et des plus vifs, que cette soudaineté de relations qu'amène une vie commune. Jamais peut-être, comme sur le pont d'un navire, on ne se trouve en contact immédiat, journalier, avec des gens si divers, d'une mentalité si différente, d'occupations si multiples et variées.

Aussi ce repos, cet oubli, cet évanouissement de toutes choses que l'on ressent dès les premiers jours, en pleine mer, fait-il place à tout un échange d'idées, de préoccupations, de projets, de résolutions. Déjà cela annonce la terre. Chacun parle de ce qu'il y va faire, de ce qu'il espère trouver dans les pays lointains où il se rend. On voit bien maintenant que cet état calme, insouciant de la première heure n'était que transitoire, que tous ces passagers sont des hommes agissants, passionnés, souffrants, que le repos de l'immensité des mers n'est qu'un leurre, et que ce vaisseau, en les traversant comme une flèche, ne fait qu'emporter la vie fébrile et tourmentée d'un continent pour la verser sur un autre.

Lundi 5 mars.

Comme l'observation confirme ce que j'écrivais hier ! Qu'elle apparaît curieuse à étudier la com-

position diverse des passagers sur ce bateau. Voici des banquiers qui vont en Amérique tenter la fortune; des ingénieurs envoyés par des sociétés métallurgiques prospecter des mines de cuivre dans les Andes ; plusieurs gros propriétaires de cacaoyères qui, pendant six mois, aux environs de Guayaquil, vont contrôler les comptes de leur régisseur; deux ou trois jolies femmes en quête, sur ce bateau ou ailleurs, d'un époux, d'un amant et d'une fortune; un diplomate qui de Téhéran saute à Guatemala; enfin trois candidats députés, un blanc, un mulâtre, un nègre, qui chacun à leur façon préparent leurs boniments, leur tam-tam et leurs discours. Tous causent, se parlent, se confient les uns aux autres leurs projets et leurs espérances. Ceux-ci vivent dans le passé, ceux-là dans l'avenir. Le présent fuit, et si vite que nul n'en sait jouir.

Mardi 6 mars.

Ce matin j'ai lié conversation avec M*** député. C'est un homme aux larges épaules, à la barbe de fleuve et qui possède comme orateur une inestimable qualité : il ne parle guère. Il me conseille, au retour de Trinidad, de suivre pendant deux

ou trois jours à la Guadeloupe ou à la Martinique une campagne électorale. Entendu ; voilà une aubaine sur laquelle je ne comptais guère. Une élection aux Antilles!... Cela doit avoir une couleur locale particulière, une saveur tout à fait piquante; cela ne doit ressembler que de loin, si j'en crois les journaux, à ce que nous voyons en France.

Même date, 5 heures du soir.

Journée vide, avec le même temps calme, les mêmes nuages floconneux et blancs ; la même mer inaltérablement bleue. Durant l'après-midi, oisifs, les passagers se jettent d'un bord à l'autre, égayés par des marsouins qui sautent, par des bandes luisantes de poissons qui s'envolent.

Mercredi 7 mars.

Il faut avoir fait cette traversée, à toute vapeur, en ligne droite, sur nos paquebots d'aujourd'hui, pour sentir la témérité folle d'un marin comme Colomb.

Ce matin, au sortir de ma cabine, en apercevant le grand cercle accoutumé de la pleine mer, son

aventure audacieuse me revenait à l'esprit. Tout ce que j'avais appris de lui autrefois, dans ma petite école communale, se levait en ma mémoire. Me doutais-je à cette époque, quand j'étudiais son histoire, que je referais un jour le même voyage, que je suivrais pas à pas l'itinéraire du grand navigateur ?

Quelle ténacité ! quel acharnement tout d'abord dans la préparation de l'entreprise ! Colomb doit soulever un monde avant d'en conquérir un autre. Pauvre, sans appui, tenu pour ignorant par les grands savants de l'époque, il lui faut à la fois convaincre les puissants, combattre les préjugés. A Salamanque, devant les plus illustres professeurs d'astronomie, de géographie, de mathématiques, les dignitaires les plus éminents de l'Église, voici qu'il soutient son opinion sur la sphéricité de la terre, sur la possibilité d'en faire le tour. — Le chimérique rêveur ! l'extravagant personnage ! N'a-t-il point lu les psaumes ? Ignore-t-il cette lettre aux Hébreux de saint Pierre ? Sachez, imprudent, que « tendu comme une peau », le ciel ressemble « à un tabernacle, à une tente déployée sur la terre ». Telles sont les sornettes qu'on lui oppose. Il lui faut huit années d'efforts pour en triompher, pour

obtenir enfin d'Isabelle les trois brigantins avec lesquels il réalisera son œuvre immortelle.

Alors commencent les difficultés de l'exécution. Avec une intrépidité froide, Colomb les surmonte. On violente les matelots pour les obliger à partir. Ce vaste océan, que tant de navires sillonnent aujourd'hui, apparaît comme un désert dont on ignore l'étendue, dont on ne soupçonne pas les limites. Quel effroi à la pensée seule de s'enfoncer dans cet inconnu ! Et cependant Colomb appareille. Bravement, ses trois vaisseaux naviguent à pleines voiles sur cette mer inexplorée.

Chaque jour voit naître une lutte nouvelle. L'équipage s'effraye : il le rassure. L'aiguille aimantée décline : qu'importe, on passe outre. Le vent emplit les voiles, cela suffit, on navigue toujours. — Cependant, comme au premier jour, la solitude des mers reste absolue. Le but rêvé, ce continent attendu n'apparaît point. Des herbes flottantes passent, des bancs d'algues, de fucus glissent, des troupes d'oiseaux traversent l'espace. C'est tout. L'obstiné rêveur s'entête, persiste. La révolte ébranle ses équipages, soulève ses matelots. Colomb est menacé de mort. Étreint d'angoisse mortelle, craignant moins la perte de sa vie que la ruine de sa sublime entre-

prise, seul, debout à la poupe de son navire, le héros tient tête à son équipage révolté : il en triomphe. Sous des cieux inconnus, au milieu des flots déserts, les trois navires reprennent leur marche errante, continuent leur course vagabonde.

Un jour, le jeudi 12 octobre 1492, après soixante-dix jours de navigation, Colomb médite sur le château arrière de son navire ; son courage faiblit, il doute de son génie et de son entreprise. Soudain, il aperçoit une lueur. Il appelle ; tous la distinguent. La nuit suivante, au clair de lune, un matelot voit blanchir une plage. Et le jour se lève, rougissant de son aurore les montagnes dentelées d'une île verdoyante. Transporté, l'équipage entonne un *Te Deum*. San Salvador est découvert : un nouveau monde va s'ouvrir, le chemin de l'Amérique est trouvé.

Jeudi 8 mars.

« Ce matin, vers onze heures, à droite du beaupré, nous dit le commandant en étendant la main, vous apercevrez la Désirade. »

A l'heure dite, toutes les jumelles se dirigent

vers le point indiqué. Les sourcils se froncent, les yeux se fixent. C'est à qui le premier apercevra la terre.

Soudain quelqu'un s'écrie : « la voilà ! » En effet, dans le cercle irisé de la longue-vue, quelque chose de gris s'estompe à l'extrême horizon, une petite rondeur brune se bosselle sur la ligne nette de la mer : une terre sans doute, tout autre chose peut-être.

D'heure en heure, cela grossit, cela monte, se soulève hors des eaux, s'allonge, s'étale en une masse lourde et bleuâtre. C'est bien la Désirade en effet. Déjà l'on aperçoit quelques nervures de montagnes, quelques taches blanches de maisons.

Il y a quatre cent treize ans aujourd'hui, au mois de novembre 1493, tel fut le spectacle qui s'offrit aux yeux de Colomb. Lui aussi, comme nous aujourd'hui, vit monter du fond de l'horizon la même forme allongée de cette île, inattendue pour tous, et mystérieuse. A en juger par la nôtre, quelle émotion dut être la sienne ! Vers cette île nous voguons à coup sûr. A l'heure dite, au point précis indiqué, nous en attendons l'inévitable apparition. Pour le grand Génois tout restait enveloppé de brume et de mystère. Quelle imagination créatrice ressuscitera les minutes di-

vines, vécues par tout un équipage anxieux? Après tant de jours, tant de nuits, passés à explorer vainement le cercle désert des eaux, quelle folie, quelle ivresse joyeuse dut s'emparer des matelots lorsqu'ils entendirent tout à coup du haut des mâts la vigie crier : « la terre ! »

En arrière la masse triste et dénudée, le long plateau de la Désirade diminue, s'estompe, s'efface. Voici la Pointe-des-Châteaux qui s'avance.

Après les longues journées inoccupées du bord où l'on voit, engourdi et rêveur, les flots se jouer, se suivre, se dépasser librement, c'est un étonnement d'apercevoir tout à coup ces dents de granit, cet éperon de rochers fixes, immobiles, hargneux, qui tout à coup jaillissent devant nous, hors des eaux. La mer, elle aussi semble étonnée de cette résistance inaccoutumée, de cette présence inattendue. A ce brutal contact ses longues houles si molles, si douces, se transforment en lames furieuses. De seconde en seconde, à l'assaut des roches luisantes, on voit monter leurs grandes colonnes d'écume blanche.

Nous voici en pleine eau tranquille, dans la baie de Pointe-à-Pitre. De partout des langues de terre basse s'avancent, si basses qu'on ne les

voit pas s'étendre sur les eaux. Certainement on ne soupçonnerait pas leur présence sans les cocotiers qui les recouvrent, et qui, pareils à d'étranges roseaux, semblent jaillir de la mer. De tous côtés, par bouquets, leurs tiges légères, aux palmes frissonnantes, se dressent sur la nappe bleue de l'océan. Çà et là, dans une crique plus calme, leur tête verte s'y réfléchit, échevelée et mouvante.

Soudain, au fond de la baie, avec ses vaisseaux en rade, ses maisons banales qui semblent elles aussi flotter sur la mer bleue, la ville de la Pointe-à-Pitre se découvre. Ses longues cheminées d'usines détonnent dans ce paysage délicat et fin. On en veut à ces fumées ondoyantes de souiller cet inaltérable azur. On se détourne pour jouir encore du paysage admirable et tranquille. — Mais le vaisseau tourne; il entre complètement en rade. La vision change. Les palmiers glissent, disparaissent. Derrière soi, peu à peu la mer se ferme par un gigantesque écran, par de hautes masses lointaines et vaporeuses, celles de la Soufrière, et du Sans-Toucher.

Que de cris, d'embarcations, quelle foule, quelle cohue, quel tintamarre de flûtes, de trompettes, d'accordéons, de tambourins ! C'est l'arrivée de

nos hommes politiques, l'un député, l'autre candidat qui provoque ce remue-ménage. Et voilà que des barques innombrables accourent pavoisées, pleines à couler, d'électeurs, d'électrices fort noires agitant des mouchoirs, des éventails, des drapeaux : notre arrivée à Dakar il y a trois ans. — Gravement, le gros député blanc, casque colonial en tête, écharpe en sautoir, s'avance à la proue. Allègrement, le mince candidat noir sautille et salue à la poupe. L'enthousiasme des nègres déborde. C'est un délire, une frénésie : « Vive l'un, vive l'autre, vive la République, vive la Sociale ! » Indescriptible charivari !

Après ce long sommeil de la traversée, quelle surprise de voir éclater une vie si intense. Toutes les passions de la terre nous les retrouvons ici, décuplées par les intérêts politiques, par les haines de race. Au sortir de cette léthargie du bord, comme cela nous choque ! Combien déjà s'était modifiée notre âme, dans cette solitude, dans cette immensité, devant ce spectacle toujours pareil !

Et puis ces manifestations bruyantes quelle fatigue toujours et partout ! Ces applaudissements au théâtre, ceux-là qui les prodiguent sont-ils véritablement émus ? Certes non. Qui admire absolu-

ment se tait. Quel besoin de crier : Vive la République pour se prouver que l'on est républicain ?

Une barque à voiles vient d'accoster notre bord. La pointe de son mât se berce à hauteur de notre bastingage. — La singulière façon pour ces électeurs de manifester leur enthousiasme ! A la force des poignets deux ou trois se hissent au long des cordages. Par une pirouette inattendue, pour nous témoigner leur joie sans doute, voilà qu'ils nous présentent la partie ronde et charnue de leur personne. Et de crier, de brailler plus frénétiquement encore. Cette bizarre attitude les prédispose-t-elle à l'enthousiasme, aux hurlements ? On le croirait ma foi. Et vive celui-ci ! Et vive celui-là ! Et vive la Sociale ! De temps à autre leurs poignets glissent, leur tête renversée heurte le crâne crépu de leurs camarades qui, debout dans le bateau, dans une position normale, n'en crient pas moins fort honnêtement.

Alors, des bras furieux jaillissent ; bien assénés, quelques coups de poing suivent et sonnent. Deux ou trois tractions de poignets : voilà nos hommes remontés au long du cordage. Nouvelle pirouette, nouvelles vociférations enthousiastes. Nouveau glissement, nouvelle bourrade. O le

spectacle superbe ! Ainsi se décident les intérêts supérieurs d'une colonie. Ombre de Schœlcher, réjouissez-vous.

A terre c'est bien autre chose. Il y a foule sur le quai ; on attend le député. Tous nègres ou tout comme. D'un groupe à l'autre de grands diables circulent, négligemment appuyés sur une canne dont l'élégance, la légèreté, laissent supposer qu'elle pourrait à l'occasion fort bien servir de matraque. Ces policiers d'un nouveau genre, adeptes de l'un et l'autre parti, observent les spectateurs, les dévisagent, les regardent parfois dans les yeux, la tête en avant, haleine contre haleine, leur criant tout à coup d'une voix tonitruante : « Vive notre candidat ! » Moyen original d'éprouver leur loyalisme. — N'hésitez pas, de grâce, répondez par le même cri poussé à plein gosier. Cette vision bienfaisante des matraques vous y engage.

D'ailleurs, ne dramatisons rien. Cela est plus plaisant que terrible ; comme pittoresque il y a mieux encore. — Voici par exemple les cortèges officiels. D'abord les conseillers municipaux, graves, superbes, aussi fiers de leur importance que les moindres conseillers de nos

bourgades (et pourquoi pas d'ailleurs ?) noirs de la tête aux pieds bien entendu, chapeau haut de forme, écharpe en sautoir, gants blancs, plastron de chemise bombant comme une cuirasse : tout à fait régence comme vous voyez. Devant eux marche la fanfare de la ville : dix ou douze musiciens, au pas, frappant du talon; joues noires, luisantes, boursouflées derrière leurs cuivres, lèvres rouges et lippues collées aux embouchures ; yeux blancs écarquillés jaillissant hors de l'orbite. Et sur leur passage des bravos, des cris, des hurlements, en voulez-vous ?... En voilà.

Puis débouche le cortège des femmes, imposant aussi celui-là, et qui arrive dans un ordre impeccable, un ordre que beaucoup de cortèges officiels en France lui envieraient certainement. Au milieu de la chaussée dévorée de soleil, sur deux rangs, elles s'avancent, matrones en tête, les plus jeunes en queue. Chacune porte une coiffure de couleurs variées, sorte de turban multicolore, une robe à ramages, et tient bien droit devant sa poitrine un gros bouquet rond comme un chou. Elles vont au-devant de « notre cher député ». Tout à l'heure, au débarcadère, elles le salueront avec cérémonie ; et cette chaleureuse réception

féminine, me déclare-t-on, sera le meilleur présage de sa victoire. Ici les femmes se mêlent activement aux luttes politiques. Malheur au candidat qui n'a pas eu le bonheur de leur plaire ; il est perdu.

Autre remarque assez drôle, au surplus mystérieuse. Certains nègres s'abritent d'un parasol, ce sont les plus huppés, mais tous alors portent un chapeau. Ceux qui vont nu-tête affrontent, sans sourciller, l'implacable soleil. Conclusion : les parasols, aux Antilles, me semblent destinés à protéger les coiffures, mais non les crânes.

Confortablement assis sur le balcon d'une maison voisine, j'assiste au tournoi d'éloquence du député candidat. Plaignons cet orateur infortuné. Rubicond sous son casque, ruisselant de sueur, face cramoisie, barbe échevelée, penché hors d'une fenêtre, le geste véhément, il crie à ses électeurs des choses qui les transportent : les motifs qu'ils ont de le préférer à son adversaire. — « Bah, en tous les pays du monde un candidat en vaut un autre », murmure un gavroche. Mais un nègre, découplé comme un colosse, et qui tient en main sa matraque aussi gravement qu'un roi son sceptre, tourne vers lui son œil blanc, et l'arrête net d'un « vive la Sociale » tonitruant.

L'assemblée en fut émue ; l'instant du discours était pathétique ; une ovation immense s'en suivit. Et ce fut un grand effet d'éloquence.

Vendredi 9 mars.

Départ ce matin à la pointe du jour. En m'éveillant, à un mille environ, j'aperçois la côte de la Guadeloupe. Des nuages se déchirent au sommet des plus hautes montagnes, les recouvrant, les découvrant tour à tour. Tout est vert, de ce vert luxuriant des tropiques, sauf sur le rivage de larges carrés plus clairs, presque verdâtres, qui sont des champs de canne paraît-il.

A dix heures, la ville de la Basse-Terre apparaît, tout à fait quelconque, d'un aspect triste sous un ciel bas. Maisons mornes, vieux murs jaunes, toits de tôle entre lesquels, çà et là, se balance la tête touffue des cocotiers. A onze heures le ciel s'allège, les deux mamelons qui terminent le volcan de la Soufrière se découvrent ; le navire stoppe en rade et je descends à terre.

Même musique, même tintamarre, même foule bariolée qu'à la Pointe-à-Pitre, mêmes figures de nègres grimaçants. La mairie, les maisons, les

kiosques sont pavoisés. Les gens des faubourgs grouillent sur la place. Blanche, mulâtre, nègre, la bourgeoisie en grande toilette se penche aux balcons. Des piquets de gendarmerie, des escouades d'infanterie de marine sont disséminés partout. Inutilement je crois. La foule semble sympathique, enthousiaste même. Où sont donc ces dangers, ces émeutes, ces révoltes en perspective dont on parlait avec tant de fracas en Europe?

Mais quel singulier animal que l'homme, et sous tous les climats vraiment ! Ces nègres ne doivent rien envier à notre badauderie. Sinon ils auraient tort. Voilà quantité d'ouvriers, de femmes, de jeunes filles, d'enfants qui dès l'aube se lèvent, quittent leur travail, attendent ici depuis des heures ; pour quel spectacle en définitive ? — Justement voici la réponse.

Acclamations, cris, hurlements. Les hommes agitent leurs chapeaux, les femmes dansent, les enfants trépignent. Portés à bout de bras des marmots écarquillent leurs yeux blancs, découvrent leurs dents de loup. « Hourrah, vive la Sociale, vive la République ! » Le bruit des acclamations va crescendo. C'est un tonnerre, un ouragan...

Alors, précédé de gendarmes, suivi de trompettes, escorté de nègres solennels passe majestueusement un homme vêtu de blanc, d'une forte

corpulence, coiffé du casque colonial avec une longue barbe rousse qui s'épanouit en éventail sur son gilet.

Tandis qu'il s'éloigne, les bouches se ferment, les acclamations s'apaisent. On sent comme un soulagement dans cette foule. Son héros vu, le peuple se retire, satisfait.

Cependant, à mes côtés, un nègre dégingandé crie à tue-tête, sans répit, comme une mécanique à remontoir : « Vive la Sociale! Vive la Sociale! » Un de nos amis l'interpelle : « Voyons, mon ami, pourquoi criez-vous comme cela vive la Sociale? » — Une moue, un regard de travers, et d'une voix bourrue : « Pa'que c'est le pati de *** pableu. — Ah, ah, vous l'aimez donc bien votre député? — Oui, citoyen. — Vraiment, et pourquoi cela? — Pa'que c'est un homme qu'a un beau bâbe (une belle barbe) »[1].

Beautés du suffrage universel aux Antilles, je renonce à vous mieux dépeindre. Croissez et

1. Pour des motifs plus rationnels certes, tant parmi les classes laborieuses que cultivées, le candidat dont s'agit est fort populaire aux Antilles. L'anecdote n'en est pas moins piquante. Au reste nous aurions tort de railler ; en France, on en pourrait citer de semblables. Et cela ne doit point faire condamner absolument le suffrage universel, qui, tôt ou tard d'ailleurs, triomphera partout, mais simplement aboutir à cette constatation qu'en ce qui concerne l'éducation des masses il reste beaucoup à faire en Europe comme en Amérique.

prospérez bienheureuses colonies;... vous possédez d'inestimables électeurs !

Même date, 4 heures, en mer.

A l'horizon le volcan de la Soufrière bleuit encore, et déjà sur la mer, devant nous, grandissent les hauts sommets de la Dominique. Cette île que nous longeons pendant une heure se présente du large comme une masse confuse de montagnes. Au retour de son deuxième voyage, Colomb pour la dépeindre à Ferdinand et Isabelle, ne trouvait rien de mieux que de froisser un parchemin.

Aujourd'hui encore elle est la plus sauvage, la plus inculte des petites Antilles, la plus riche en essences d'arbres variés, d'une extraordinaire fertilité surtout. Ces taches minuscules, vagues et pâles, que nous apercevons sur la côte, nous dit le lieutenant, la main tendue, ce sont les maisons de Roseau, un des ports de l'île et sa capitale. De temps à autre, des Caraïbes, derniers habitants autochtones qui subsistent de toutes ces îles, viennent y vendre leurs paniers de jonc, de forme cubique, tressés si solidement, d'un tissu à ce point serré, que l'eau, dit-on, ne saurait passer au travers. Les sites de cette île sont des plus

pittoresques. Errer dans ses forêts, dans ses gorges profondes est un véritable délice, m'affirme-t-on. Que ne puis-je y aller? et je regarde, avec regret, diminuer sur les flots les hautes silhouettes de ces montagnes, songeant à toutes ces choses de la vie que l'on effleure, dont on s'éloigne, et que l'on ne revoit plus jamais.

A peine, dans ces parages, quitte-t-on les eaux d'une île qu'à l'horizon on en voit grandir une autre. A l'avant, dans ce brouillard dense de vapeurs, c'est la Martinique cette fois que nous attendons. Nous devons l'apercevoir par son extrémité septentrionale. C'est la masse du mont Pelé qui, la première, à ce point précis, doit surgir. Déjà on devrait la distinguer, paraît-il, mais de gros nuages qui l'entourent la cachent à notre vue, et tous, jumelles braquées, nous cherchons à saisir dans ce chaos de vapeurs bleuâtres, la silhouette du volcan terrible. — Étrange anxiété! Comme l'on sent à cette minute que pour nous autres hommes, les choses n'ont point de valeur par elles-mêmes, mais plutôt par les idées qu'elles évoquent, les émotions qu'elles suscitent. Pour motiver pareille curiosité, la silhouette de cette montagne diffère-t-elle à tel point des autres ? Non certes. Mais le souvenir

d'un cataclysme formidable s'y rattache ; et tout à l'heure lorsque nous la verrons paraître, ce sera toute l'horreur d'une minute tragique que nous ajouterons à la vision banale de sa forme.

La voilà. Bleue, avec des contours harmonieux, large mamelon aux pentes douces, elle sort lentement, elle se détache de la brume, si haute déjà sur la mer, que depuis longtemps par un temps clair nous l'aurions aperçue. Et maintenant qu'elle se dresse, immobile devant nous, nos yeux ne s'en peuvent détacher. Nos regards suivent l'envahissement sur le ciel de sa forme grandissante. De bleue elle devient jaunâtre, de jaunâtre la voici fauve, puis calcinée, ravagée, rongée par l'éruption terrible. Sous des nuages lourds qui l'encerclent disparaît son cratère, d'où, le 8 mai 1902, descendit cette avalanche formidable qui détruisit en cinq minutes une ville de trente mille âmes.

La mer dort, absolument calme. A peine, à bâbord, quelques moutons, aussitôt évanouis qu'apparus, signalent-ils çà et là le canal de la Dominique si redouté des marins. Avançons-nous? Ces montagnes glissent-elles? On ne sait. Déjà le mont Pelé tourne à notre gauche, et dans cette anse,

derrière ce promontoire, Saint-Pierre va nous apparaître. De nouveau les jumelles se braquent ; la curiosité, l'émotion, l'anxiété redoublent, plus oppressantes que tout à l'heure. A bâbord, sur le pont, au long du bastingage, les passagers hors des cabines se tiennent debout, silencieux.

Sur le rivage, tout à coup, Saint-Pierre se dessine, ou plutôt un amas confus de pierres amoncelées, de murailles écroulées. Partout des herbes ; d'êtres vivants nulle part. Voilà tout ce qui reste de cette cité gaie, florissante, une des plus radieuses des Antilles. Une trombe passa : ce fut une métamorphose. — Universel destin des choses de finir et disparaître. Ne passons-nous pas, nous aussi, ne glissons-nous pas sur cette mer, dont changent à nos yeux, avec une inconcevable rapidité, les spectacles et les horizons ! — Déjà Saint-Pierre s'éloigne ; et comme pour tous, la cité vivante a disparu dans le temps ; pour nous, aujourd'hui, la cité de mort s'évanouit dans l'espace.

Au pied des collines, voici un petit village enfoui sous les palmiers, avec ses toits intacts, la flèche légère et fine de son église : le Carbet. Là s'arrêta la vague dévastatrice de l'éruption. Et sur tous ces mamelons, aux pentes de ces coteaux, au long de ce rivage la vie recommence mainte-

nant, touffue, multiple, débordante, comme dans toutes ces contrées des tropiques. Au Nord, le mont Pelé peu à peu s'affaisse, diminue, mais dresse encore sa masse ocreuse et dénudée comme une lointaine et terrifiante menace.

De quelle insouciante témérité témoignent les hommes en général, les habitants de ces îles surtout ! La surface de cette mer tranquille, de cette mer trompeuse abusa leurs sens. Avec sa belle teinte bleu sombre, le vert étonnant de ses îles, la fluidité de ses horizons, elle fut une sirène qui, sous une mélodie enchanteresse, leur dissimula des horreurs. Cette grande masse d'eau qui semble presque plastique, presque solide, les leurra. Elle fit leur quiétude. Mais à la réflexion, grâce aux sciences investigatrices et précises, le spectacle réel apparaît. Il est effrayant et grandiose.

Toutes ces fosses de l'océan furent sondées. On sait leur étendue, on connaît leurs profondeurs. A quelques kilomètres de ces îles elles deviennent effroyables. Quinze, vingt mille pieds, davantage même parfois : voilà l'abîme sur lequel notre navire est suspendu. Par la pensée, supprimons cette masse d'eau énorme. Errons au fond des mers desséchées. Regardons.

O l'immense et prodigieuse vallée qui s'en va

finir là-bas au pied d'une sorte de muraille colossale : le continent américain! Mais ici, à nos côtés, du fond de cette plaine, quelle surprise de voir s'élever, d'un seul jet, et comme soufflés hors du sol, ces cônes immenses de quatre à cinq mille mètres, fantastiques cheminées que terminent deux ou trois bouches de volcan empanachées de flammes et de fumée. Ces petits espaces verdoyants, ces touffes de végétaux à l'extrémité de ces montagnes, au flanc même de ces cratères, voilà donc ces îles, Dominique, la Guadeloupe, la Martinique qui nous semblaient si grandes lorsque nous longions leurs rivages. Ces minces fuseaux qui vont rapidement d'un sommet à l'autre, se croisant en tous sens, seraient-ce les navires qui font le service entre les côtes ? Mais oui, en vérité. D'ici ils nous paraissent de minuscules ballons perdus à des hauteurs invraisemblables. Comme on s'explique alors les cataclysmes effroyables qui fondent sur les hommes, en ces contrées ! Et que sont-ils venus faire ici ces imprudents, sinon travailler et vivre, suspendus sur des abîmes, à l'extrême pointe des volcans, au bord même de leur cheminées dévastatrices, car ce qu'ils appellent « les Antilles », n'est-ce point cela simplement, en définitive ?

Tandis que je réfléchissais ainsi, le vaisseau glissait sur les flots calmes, le rivage de la Martinique se déroulait ; les anses succédaient aux promontoires. Des sommets inattendus, sortes de cônes élancés et pointus, cachés les uns par les autres, se découvraient, apparaissaient tour à tour. Voici les pitons du Carbet, dents gigantesques dressées sur une longue croupe de montagnes. De toutes parts maintenant, sauf à l'arrière, la mer se ferme par des langues de terre qui paraissent s'avancer lentement vers nous, et bientôt, au fond de la baie, Fort-de-France, la capitale, se dessine, avec les lignes droites de ses rues, son fin clocher à jour, ses groupes de maisons bâties sur une lagune si basse qu'elles semblent posées sur l'eau même.

Et soudain le crépuscule tombe, si prompt, si rapide dans ces contrées qu'à peine avons-nous stoppé, il fait nuit déjà.

Samedi, 10 mars.

« Venez-vous au camp Ballata? » me crie ce matin en entr'ouvrant la porte de ma cabine l'un des passagers, aimable et joyeux compagnon. « Pressez-vous, des amis nous attendent. J'ai

retenu une voiture attelée de deux mules. Allons paresseux, hors du lit, rapidement. » — Et je me réveille en sursaut. — Au camp Ballata : soit. Je ne sais guère où cela se trouve; en quoi cela consiste encore moins. Qu'importe! L'imprévu, l'inconnu, pour tout voyageur, ne sont-ils pas deux impressions charmantes ?

Tous quatre, assis deux à deux, face à face, dans une de ces fines voitures américaines dont le coffre minuscule posé sur des ressorts largement ouverts se balance entre des roues hautes et légères, nous partons. Les mules agitent leurs grelots, notre cocher son fouet, nous nos chapeaux; en avant. A gauche, à droite s'enfuient des troupes éperdues de canards. Au grand trot, à la barbe de nègres ébahis nous sortons des faubourgs extrêmes de la ville ; et l'enchantement commence.

Cette route que nous suivons est celle de la Trace: la grande voie d'accès de Saint-Pierre à Fort-de-France. Le camp Ballata, ce sont ces trois ou quatre casernes que nous apercevons là-haut, perchées sur ces collines vertes, au pied des pitons du Carbet. O la flore magnifique! le climat délicieux! le pays de rêve! l'éden insoupçonné!

Comme on comprend qu'insouciants de ces vol-

cans et de leurs menaces, les hommes soient venus vivre en ces îles enchanteresses au risque d'y prématurément mourir. Un de nos amis belge exulte. Son enthousiasme se traduit en phrases amusantes, en cris d'admiration spontanés et naïfs : « Voyez ces ananas plantés à droite, au bord de la route, comme des choux ; plus loin ces oranges, en plein champ, jaunes, magnifiques ! A Bruxelles, autrefois, que d'attention, de soins pour cultiver en pot un oranger malingre et rabougri ! Que d'efforts pour obtenir, à l'extrémité d'une branche une orange verte, grosse comme une prune, dure comme un noyau ! Et tout cela croît ici, sans peine, librement. Quel paradis que ces Antilles ! »

Il faut se souvenir de cette catastrophe de Saint-Pierre, récente encore, pour résister à cet enthousiasme, et mettre une sourdine à ces exclamations délirantes. Ce ne sont autour de nous que plantes rares, arbres aux essences précieuses. Jamais nos yeux d'Européens ne les ont aperçus avec ces proportions gigantesques. Les palmiers succèdent aux cocotiers ; les cocotiers aux choux palmistes. Enlacés aux arbres qui les soutiennent voici des vanilliers, puis des touffes de bambous, de fougères arborescentes, de cactus épineux. Portant leurs fruits, sorte de gousses bru-

nes, à l'extrémité des branches, des cacaoyers tordent leurs tiges contournées sous les arbres qui les protègent. Çà et là, sur son tronc énorme, un fromager dresse sa haute cime, dernier témoin de cette forêt immense qui s'étendait autrefois sur ces plateaux, et qu'aujourd'hui les hommes ont déboisés pour y bâtir leurs demeures, y tailler leurs champs, leurs vergers et leurs jardins.

L'altitude change : un autre climat s'annonce. Le vent fraîchit ; par instants il souffle presque froid. Enfin, après un dernier détour, au bord du plateau sur lequel sont construites les casernes du camp, c'est tout à coup la surprise d'un merveilleux spectacle qui se déploie.

Au premier plan, à nos pieds, se creusent des vallées profondes pleines d'une végétation inconnue. Çà et là, la tête étoilée d'un cocotier émerge, donnant au paysage un aspect exotique. Plus loin s'étendent les hauts plateaux, avec leurs champs cultivés, parsemés de touffes verdoyantes. Enfin à l'horizon s'ouvre la rade immense de Fort-de-France. Au bord de l'eau la ville s'allonge avec son clocher fin, pointu, ses toits innombrables. Derrière elle se déploie et monte la nappe bleue de l'océan. Et dans la buée des lointains, sur la

haute mer qui prolonge la baie, des silhouettes vaporeuses de collines s'estompent.

Au trot des mules, au son cadencé de leurs grelots, nous redescendons du camp. Peu à peu, la chaleur humide des basses terres nous envahit à nouveau. Au bord de la route, avec leurs luisantes feuilles vertes, c'est toujours le même défilé prestigieux de plantes exotiques. — Mais comme l'on s'habitue vite aux choses, comme l'étonnement s'émousse, comme l'impression s'efface ! A peine les regardons-nous maintenant... Seuls les types martiniquais rencontrés nous amusent.

Les gens de couleur prédominent ici. Depuis le noir de jais jusqu'au blanc pur, en passant par les nuances intermédiaires : brun, gris, olivâtre, jaune clair, on retrouve sur ces visages la gamme entière des couleurs. Grandes et fortes, les femmes avançent avec ce roulement des hanches particulier aux négresses. Et ce balancement dessine leur corps, laisse deviner des formes opulentes et pleines. Pour nous autres Européens, il semble donner à leur démarche, sous leurs vêtements légers, quelque chose d'impudique et de provocant.

Dimanche, 11 mars, en mer.

Pour la première fois depuis mon départ, incommodé par la chaleur, j'ai dormi la porte de ma cabine et mon hublot grands ouverts. Mal m'en a pris. Je fis connaissance avec les moustiques. Ils me tatouèrent de la tête aux pieds.

Au ciel éclate cette même lumière, s'étend cette même pureté d'atmosphère que l'on retrouve sous ces latitudes. La mer, elle aussi, se déploie avec cette même teinte bleu sombre, cette même absolue tranquillité.

Combien son aspect me charmait autrefois lorsque j'allais au Transvaal; comme il m'est aujourd'hui indifférent! Notre âme ne vibre qu'aux impressions premières. Aussitôt entrevu, un spectacle, si beau soit-il, nous semble déjà défloré!

La Martinique à peine disparue, de nouveau, à l'horizon, sur la ligne calme des eaux, jaillit la silhouette bleue d'une autre île : Sainte-Lucie. Avec le chapelet de rochers qui la prolonge, nous la laissons à bâbord. Toute terre s'évanouit. Dans la solitude, sous l'éclatant soleil, le pont secoué par l'hélice trépidante, le navire avance, la proue tournée dans la direction de Trinidad.

Lundi, 12 mars.

Un léger souffle de brise ce matin vient rompre l'uniformité monotone de la mer. De petites vagues s'élèvent, courtes, tumultueuses. Parfois leur pointe aiguë s'émousse sous un flocon d'écume.

A tribord, sur le ciel limpide, la côte du Venezuela se déploie. De hautes montagnes se profilent, à une telle distance qu'aucun détail n'apparaît dans leurs masses obscures. Découpé en silhouette confuse, cet immense continent nous ferme tout un côté d'horizon.

Ce matin, à l'aube, il était en vue. Les passagers, jumelles braquées, le fouillaient du regard, avec curiosité. Tous, même les plus familiers avec les spectacles de la mer, accusaient ce trouble, cette émotion ressentis à l'apparition d'une terre.

Un groupe d'îlots rapprochés ferment l'entrée du port. A dix heures, devant nous, au loin, ils surgissent ; à midi, notre navire s'engage dans leurs passes. Des deux côtés, à quelques encablures, s'élèvent des roches grises sur lesquelles tournoient des bandes d'oiseaux de mer. Par place, une

couche de guano, d'humus les recouvrent. Dans leurs anfractuosités des arbres tropicaux accrochent la note vibrante de leur vert triomphant.

Certains de ces îlots s'étalent, petits, minuscules, à peine surélevés au-dessus des eaux. Ils doivent être un lieu de rendez-vous, de promenade, d'excursion pour la société élégante; quelque chose comme le Robinson, le Saint-Germain de Port-of-Spain, capitale de Trinidad. Sur quelques-uns on distingue une maisonnette, un jardinet, un bouquet de palmiers. La marche de notre navire les déplace à nos yeux. Ils glissent, semblables à de magiques radeaux de verdure qui s'en iraient à la dérive, sur les eaux.

A leur tour les roches sombrent, disparaissent. Maintenant nous voici en eau plus profonde, en pleine rade de Port-of-Spain. Les collines festonnées de Trinidad barrent l'horizon d'une bande d'émeraude. A leur pied, au ras de l'eau, s'alignent les maisons blanches de la ville. Le navire stoppe, jette ses ancres, à trois milles de la côte, s'immobilise. Une heure durant, pour gagner la terre, il faudra se laisser ballotter dans une de ces barques légères qui, de tous côtés, se dirigent à force de rames vers nous.

Groupées autour du paquebot, les voici, tourbillonnantes comme une nuée de moustiques. Ceux-

ci en anglais, d'autres en espagnol, avec furie, les bateliers nous hèlent. Tout passager descendant à terre représente deux schillings. Aussi, dès à présent, avant de monter à bord, c'est à qui s'assurera le plus de clients. A-t-on le malheur de les regarder : tous aussitôt commencent à gesticuler, à hurler. Prenons-en notre parti. Par-dessus leurs têtes, pour ne point exciter ces énergumènes, contemplons vaguement l'horizon.

A cinq heures les formalités du bord enfin terminées : douanes, visites sanitaires, je descends dans une de ces barques. Elle est à quatre rameurs, longue, spacieuse, avec un dais bleu claquant au vent. Des coussins somptueux, d'un rouge rutilant, recouvrent les banquettes. Embarcation princière comme vous voyez. Au confort avec lequel elle est aménagée, on sent que nous arrivons dans une riche colonie, dans une ville où doivent se prélasser des gentlemen et des milords.

Malheureusement le vent fraîchit ; il souffle de terre à présent ; des vagues se lèvent, s'agitent, clapotent. Notre barque danse sur cette eau remuée. Les bras solides de mes rameurs ont peine à vaincre cette résistance. Il leur faudra soutenir une longue lutte pour gagner la douane. Enfin nous y débarquons.

« *Ice house Hotel ; Queen's-park Hotel ; Paris-*

Hotel. » Ce sont les cochers qui nous hèlent afin de charger nos bagages, recevoir par suite notre argent. Lutte toujours la même, sous tous les climats. J'opte pour Paris-hôtel. Ce nom me séduit d'abord, puis le patron est un Corse me dit-on. En outre, on m'y promet une cuisine délicieuse, succulente : « *A parisian fare sir.* Une cuisine de Paris, monsieur » me baragouine le nègre robuste qui, sur son crâne nu, portant sans fléchir ma lourde malle de cabine, me précède dans la rue à longues enjambées dévorantes.

TRINIDAD

Mardi, 13 mars.

Un hôtel semblable à tous les autres, grande maison banale dans une rue quelconque. Une nourriture supportable, mais rien, absolument rien de cette cuisine parisienne, dont mon porteur nègre croyait hier devoir m'allécher les babines. En revanche un bonhomme de patron, court, bedonnant, jovial; serviable à sa façon, mais qui n'est point celle des touristes je vous assure. Réclamez, exigez : « Très bien monsieur, all right sir, benissimo signore » ; gardez-vous de demander quelques renseignements sur la ville, par exemple. Il n'en connaît que le marché, et cela lui paraît extraordinaire qu'une telle cité vous intéresse.

De fait, a-t-il tort? Il y a trois ans, en Afrique

Australe, je notais la similitude de toutes ces villes coloniales anglaises, situées sous la même latitude, soumises au même climat. Voici une nouvelle confirmation de cette remarque. Bâtie sur l'autre rivage de l'Atlantique, Port-of-Spain offre des analogies frappantes avec Cape Town et Durban. Certains quartiers, des rues entières semblent copiés sur ceux des villes sud-africaines. Même policeman rigide se promenant à pas lents au milieu de la chaussée, avec son petit bâton, son casque de liège, impeccablement sanglé dans un uniforme luisant. Même foule affairée, Blancs, Nègres, Malais, Métis, Hindous, se croisant, se dépassant, se heurtant. Les constructions, elles aussi, apparaissaient en tous points semblables: fer et briques, deux étages au maximum, avec, dans les rues commerçantes, une toiture fine en fer découpé, sorte d'auvent penché sur toute la largeur du trottoir. Aux étages supérieurs de longues galeries couvertes forment balcon. A midi, sous l'accablante chaleur, elles conservent un peu d'ombre et de fraîcheur aux habitants.

Mais dans les rues principales, commerçantes, quelle profusion de hampes, de drapeaux ! Sommes-nous donc un jour de fête ? Renseignements pris, il s'agit simplement d'annonces et de récla-

mes. Avec une infinie souplesse, la publicité se plie aux mœurs différentes. Ces banderoles, ces oriflammes jouent le rôle de nos annonces intermittentes et lumineuses, le soir, sur nos boulevards. Force est bien de les étaler au grand jour. Passé neuf heures nul ne les verrait ici.

Port-of-Spain, dès l'arrivée, apparaît comme une ville bien anglaise, en effet. A six heures, son activité fébrile fait place à un complet engourdissement. A sept, toute vie commerciale et autre tombe en un profond sommeil. On ne croise plus que de rares promeneurs dans les rues, on n'entend çà et là, dans une maison aux baies largement ouvertes, que les psaumes, les cantiques, entonnés d'une voix traînante et criarde, par des familles anglicanes assemblées. A quoi serviraient de coûteuses réclames dans des rues où ne passe plus personne? Mieux vaut ces banderoles, qui d'ailleurs, sous ces climats, resplendissent mieux en plein soleil que mille quinquets sous le nôtre.

A neuf heures, pendant quelques minutes, la physionomie de la ville change cependant. De désertes les rues deviennent actives, tumultueuses, sillonnées de tramways électriques, dont les tiges de fer grincent, chantent sur leurs fils de cuivre. Les voitures passent, rapides, avec leur wattman

droit et rigide en tête, pleines de voyageurs, blancs, mulâtres, nègres, de femmes aux toilettes envolées, légères et claires. — Les raisons d'une pareille métamorphose? Les voici. Tout à l'heure je me plaignais à l'hôtelier de cette chaleur accablante, de cet air suffocant. « Eh que ne faites-vous comme tout le monde. Achetez des tickets, montez en tramway », me répondit-il. Ainsi fut fait. — A Paris, dans les journées chaudes d'été, on s'assied à la terrasse d'un café pour respirer un instant. Ici l'on monte dans ces voitures rapides, qui vous emportent loin de la ville, qui, par l'air vif de leur course, vous éventent, vous donnent l'illusion de la fraîcheur.

Ainsi tous les habitants de Trinidad vont, viennent, courent sans but précis, passant des rues aux faubourgs, des faubourgs en pleine campagne, des savanes aux forêts de palmiers, dont on entend, sans les voir, grincer, chanter entre elles les longues feuilles souples et soyeuses. Autre latitude, autres mœurs. S'assoupir devant un bock, en plein air, serait intolérable ici. Il faut avoir supporté une journée de pleine chaleur, en ces contrées tropicales, pour sentir, comme je le sens moi-même ce soir, le délassement, le bien-être éprouvé au frôlement de cet air immobile, lourd, stagnant, que votre course rapide écarte et coupe.

Mais à dix heures les petits trams se vident. Chacun rentre. La ville redevient déserte et morte. En des rues silencieuses les becs de gaz clignotent, le pas du policeman résonne. Seules, à votre approche, quelques ombres de rôdeuses [1] se détachent d'un porche obscur, d'une porte entr'ouverte, d'une encognure insoupçonnée.

Mercredi, 14 mars.

Tout à fait à l'extrémité ouest de la ville s'étend une prairie comparable au champ de courses d'Auteuil ou de Longchamp. C'est un champ de course en effet, mais un champ de course exotique, avec des groupes de palmiers partout disséminés, et des arbres d'une force, d'une hauteur surprenante, qui témoignent ici, comme à la Martinique, de cette même végétation dominatrice. On appelle cette prairie, la Savane. Je la traverse, ce matin, dans toute sa longueur. Des parties de tennis, de golf, de cricket s'y organisent. Au loin,

1. La classe des prostituées à Trinidad se recrute exclusivement parmi les femmes de couleur, originaires de la Martinique et de Sainte-Lucie principalement. Aucune femme blanche dans ce pays, comme d'ailleurs dans toutes les Antilles, n'accepterait pareille déchéance.

partout, en tous sens, s'aperçoivent des petits hommes blancs, vêtus de toile, souples, agiles, un bras levé, un pied en l'air, qui pivotent, qui sautent sur l'herbe verte en agitant des tambourins ou des raquettes. Des villas somptueuses, quelques-unes même au style opulent et trop lourd, bordent sur trois de ses côtés ce champ de courses. Ce sont des habitations de riches planteurs, propriétaires de vastes forêts de cocotiers, d'immenses champs de cacaoyers, de caféiers ou de cannes. Au Nord se festonnent ces collines verdoyantes qu'en arrivant à Trinidad j'apercevais de la haute mer.

Là se donnent rendez-vous les élégants de la ville. Le tennis, le golf, le cricket de cinq heures fourmillent d'élégantes et jolies spectatrices. Des clubmen à la mise impeccable y viennent étaler leurs souliers jaunes, leurs gants blancs, leurs cravates de soie flottante sur de fines chemises en flanelle.

Car Port-of-Spain est maintenant une ville riche, aristocratique. Qu'ils sont lointains ces jours où Alonzo Perez, marin de Colomb, y aborda pour la première fois ! Cinq siècles nous en séparent. C'était le 30 juillet 1498, je crois. Mais si l'on songe à l'abîme de civilisation creusé entre les deux époques, ces temps semblent plus reculés encore.

Alors, disent les historiens, l'île était habitée par les Caraïbes, cette étrange race rouge dont on ne put jamais déterminer l'origine, où toutefois il semble bien qu'il soit entré une large proportion de sang mongol. — Jusqu'en 1695 la colonie resta sous la domination nominale de l'Espagne. Quarante soldats y maintenaient sa souveraineté. A cette époque un vaisseau anglais, *l'Ours*, fait son apparition et sir Robert Dundley débarque. L'histoire des luttes pour la domination de l'île commence. Puis arrivent les Hollandais, troisième larron de la fable dont ils n'ont pas la fortune. Unis aux Espagnols, les Indiens les massacrent. A la hâte les survivants se rembarquent, et de cette première, de cette seule apparition le souvenir leur restera cuisant. On ne les verra plus. En 1677, conduits par le marquis de Maintenon, arrivent les Français qui font main basse sur le trésor du gouvernement, ne songeant qu'à trouver, qu'à ramasser du butin. La conception économique de la colonisation n'existait pas encore. Les pays lointains ne semblaient que des endroits propres aux rapines. On ne cherchait point à y produire des richesses, on prenait celles qui s'y trouvaient. Elles étaient considérées comme des biens sans maître.

En 1716 seulement apparaissent les premières

plantations de cacao, de sucre, de tabac. Alors commence la véritable colonisation économique de l'île avec un Français M. de Rome Saint-Laurent. Puis la guerre éclate entre l'Angleterre et l'Espagne. Vingt vaisseaux anglais, neuf cents canons, sept mille hommes d'équipage se présentent devant Port-of-Spain. Le gouverneur espagnol se rend. Le traité d'Amiens donne l'île de Trinidad définitivement à l'Angleterre. En 1806 les Chinois y émigrent; en 1834 des Portugais arrivent; enfin de 1846 à 1854 l'immigration indienne atteint une colossale proportion.

Et voilà l'explication de cette population étrangement mêlée que l'on remarque ici. Multiples et diverses, ces émigrations laissèrent leur trace dans la colonie. On croise des types purs de toutes ces races, de toutes ces nationalités, et des métis aussi d'une infinie variété. Je m'en étonnais hier. En lisant ce soir dans un guide cette histoire de Trinidad, j'en comprends aujourd'hui les causes.

Après le dîner je passe au salon, un salon clair, haut, spacieux, avec des berceuses en bambou où l'on peut se donner par une oscillation rapide l'illusion d'une légère fraîcheur. Mais le plaisir est ailleurs, dans celui de converser, de lier connaissance surtout avec des voyageurs divers. —

Combien j'aime en voyage (je l'ai déjà dit, je crois), ces relations imprévues et rapides! Puis quelle manière différente de voir les choses! Comme se modifient les points de vue! Quelle conception multiple de la vie! — Voici un homme d'une cinquantaine d'années, vieilli, cassé, les traits ravagés par les fièvres contractées dans ces pays malsains. C'est un courtier en plumes. Pendant trente ans, il en fit le commerce pour le compte de grandes maisons européennes. Trente ans, il vécut d'une vie étrange, en compagnie d'Indiens, couchant sous des huttes; pendant des mois et des mois traversant d'immenses forêts vierges. Et cette existence modela son âme d'une autre manière que la mienne. Simples et rudes, ces hommes se révèlent plus artistes que nous autres, ils rendent fidèlement, scrupuleusement, leurs impressions, et la nature! Tout à l'heure, tandis qu'il parlait, tout passait devant mes yeux: les chasses, la flore, la faune de ces pays magnifiques. Sur d'infinies plages de sable qu'illuminait la clarté pâle de la lune je voyais se mouvoir les rondes carapaces de tortues innombrables. Vers d'invisibles buts, des flèches sifflantes et légères s'élançaient des arcs aux cordes résonnantes. Des singes sautaient d'arbre en arbre; des oiseaux aux couleurs éclatantes et variées volaient d'un bord à l'autre

de l'Orénoque, comme si les grands arbres des rives, à travers le fleuve, s'étaient lancé des fleurs.

Et tout à coup, en entendant ces récits, voici qu'une irrésistible envie de remonter l'Orénoque m'envahit à mon tour. D'ici je me trouve à vingt kilomètres environ du delta. Pourquoi n'irais-je point voir ces choses merveilleuses, ces pays de prodiges ? La découverte, l'inexploré, voilà le grand attrait du voyage, voilà pourquoi ceux qui l'aiment, l'aiment avec passion. Ils y trouvent la même joie qu'un inventeur à la recherche d'un problème, qu'un chimiste à la poursuite d'une découverte, celle de côtoyer la nature, de sentir, de frôler, de joindre l'inconnu. Ce sont émotions de même espèce, d'ordre semblable. Que de savants ont fait sur la platine de leur microscope de mystérieux et passionnants voyages !

Jeudi, 15 mars.

Je n'aime point, dans cette relation pittoresque, consigner des détails trop techniques ; mais en cette ville riche, en cette île fortunée puis-je laisser de côté la vie économique ? Ne faut-il

point parler de ces diverses industries, de ces productions multiples sans lesquelles Trinidad n'existerait même pas? Allons donc ensemble voir une plantation de cocotiers ; sautons dans un de ces tramways rapides qui sillonnent la ville, et qui tous portent des noms bizarres : Cocorite, Four Roads, etc., ce dernier ainsi nommé parce qu'il conduit en pleine forêt de cocotiers, à un carrefour curieux, m'a-t-on dit, d'où quatre routes se détachent en croix comme les rayons d'une étoile, et s'enfoncent, se perdent très vite sous des voûtes de palmes.

Dix minutes de course à travers la ville, cinq dans les faubourgs : nous voici au long de la mer, en plein village hindou. Les types déjà vus sur la côte orientale d'Afrique apparaissent à nouveau. Ils défilent tous pareils à ceux de là-bas. Il semble que de Zanzibar ou Dar-es-Salam on vient de les transporter ici. Ce sont les mêmes hommes noirs, minces, élancés, à la démarche imposante et souple, les mêmes petites femmes aussi, aux bras ronds, aux chairs grasses, chevilles, poignets cerclés de larges bracelets. Parfois un grand anneau de cuivre, passé dans les narines, tombe jusqu'au bas de leur menton, encadrant d'un cercle d'or la moue à la fois provocante et dédaigneuse de la bouche.

Par exemple, je ne conseillerai jamais, à quelque jeune architecte, candidat au concours de Rome, de venir chercher ici ses sujets d'inspiration. Rien de romain ! de grec encore moins. Au long de la route s'alignent des baraques en bois, de même forme, grises de poussière, et qui sembleraient lamentables, sans toute cette verdure luxuriante qui les enserre et les déborde : cocotiers aux longues palmes retombantes, frissonnantes comme des plumes, aréquiers aux tiges fines, hautes et droites, portant à leur sommet une touffe de feuilles vertes et frisées, d'autres arbres encore dont j'ignore les noms, tous étalant sous ce magnifique ciel bleu la même crudité de teintes, enfonçant sous la paupière cette même sensation cuisante d'un vert uniforme et vibrant.

Mais à l'intérieur de ces masures, là où la nature superbe ne contrarie point l'impression première, le sordide du logis reparaît, noir et sale, encombré de pots, d'ustensiles divers, le plancher souillé de légumes pourris, de rognures infectes, de détritus innommables. Avec l'indolence de leurs mœurs, la négligence, l'insouciance des races du midi s'y révèlent. Aussi bien la vie reste-t-elle tout extérieure ici. Elle s'écoule au bord de cette route où l'on bavarde, debout, pieds nus

dans la poussière, dans ces sentiers étroits d'herbe foulée où les femmes circulent, leurs paniers d'osier posés sur la tête, à l'ombre de ces arbres gigantesques enfin où s'aperçoivent des groupes d'hommes enveloppés d'étoffes claires, de vastes burnous en laine blanche, et qui fument gravement accroupis en cercle sur l'herbe verte.

Le tramway file. En tête résonne le tintement continu de son timbre : *dri, dri, dri*, et des bandes de gamins s'envolent qui jouent aux billes dans la poussière. Peu à peu, au pied des palmiers, les guérites hindoues, grises et ternes, se font plus rares. Elles disparaissent enfin. Nous voici glissant dans une sorte de pénombre, en pleine forêt de cocotiers, sous l'abri de leurs palmes entrecroisées. — J'aime ces arbres superbes sans lesquels, semble-t-il, ces pays tropicaux perdraient à peu près tout de leur caractère. — De loin, dans un paysage, les autres essences ne tranchent point. Leur masse confuse laisse une impression semblable à celle des arbres européens. Se dresse-t-il quelque part un cocotier, tout change aussitôt. Sur le rivage, dans la montagne, dès qu'on aperçoit sa tête étoilée qui frissonne ou se balance, on ne doute plus de l'éloignement, on a la sensation de l'infinie distance.

Pour qui vient d'Europe, cet arbre est l'annonciateur des Tropiques.

A pied maintenant, en compagnie de ce marchand de plumes dont hier je fis la connaissance, je m'enfonce dans la forêt. Proche de nous s'étend la mer. Lorsqu'on s'arrête, on entend le bruit monotone et rythmé de son flot, parfois même, à travers les colonnes, droites et grises, qui sont les troncs des cocotiers, on entrevoit sa nappe étincelante, ses petits flots innombrables qui sous les rayons du soleil scintillent comme des milliers de miroirs incessamment brisés. De temps à autre, ici, là, s'ouvre une clairière. Deux ou trois arbres gigantesques, derniers vestiges probablement de l'antique forêt vierge, y étendent leurs rameaux puissants et contournés. Si active, si envahissante est la vie dans ces contrées que les plantes sans se détruire s'y superposent. Ces vieux arbres, sur leurs branches, portent sans faiblir une autre végétation étrange, multiple. L'esprit se sent à la fois inquiet et dérouté par cette abondance. Les essences d'arbres se confondent. L'espèce en devient indéfinissable. On ne distingue plus entre leurs feuilles propres et celles des parasites dont ils sont enveloppés. Quelques-uns aux branches envahies de

lichens retombants, ruisselants, comme s'ils émergeaient d'un récent déluge semblent couverts de longues algues mouillées.

Sur la route, voici de curieuses rencontres, et qui même, si les longues feuilles soyeuses de ces palmiers ne nous abritaient plus, nous feraient souvenir à elles seules du pays exotique où nous errons.

D'abord trois musiciens ambulants, trois ménestrels hindous, porteurs d'instruments singuliers, moitié guitares, moitié violons, de tambourins bizarres, ronds comme des melons. Le plus grand marche entre les deux autres. Une barbe touffue, noire comme du jais, correctement peignée, s'élargit en éventail sur sa poitrine. Une raie divise ses cheveux lisses, en part égale, sur son front. Sanglé dans sa petite veste, dans sa culotte courte et collante, il avance d'un pas souple, portant sur la tête une bande moirée dont les extrémités retombent sur ses oreilles comme une étole. Ses deux compagnons, plus jeunes et d'un grade inférieur sans doute, n'ont sur la tête que d'étroites toques d'étoffe blanche. Et les archets d'aller, de venir, les doigts agiles de tambouriner, pour produire, en fin de compte, une musique aigrelette du plus discordant effet. — Puis viennent des marchands d'oiseaux, de

perroquets, de singes; des vendeuses de fruits : (ananas, mangues, bananes), abritées par de longs voiles blancs, qui, de loin, les font ressembler à des premières communiantes; enfin arrive une lourde et basse charrette attelée de trois mules, avec quatre indiennes assises sur le plancher, jambes croisées, bras nus, vêtues de clairs vêtements qui flottent. On croirait voir quatre femmes de neige sur lesquelles serait plantée une tête de bois noir aux yeux mobiles et blancs.

A présent ce sera fini de ces rencontres. Nous nous enfonçons sous les arbres, nous suivons des sentiers à peine frayés dans les hautes herbes. Nous voici en pleine solitude de la forêt. A travers les palmes agitées, le vent souffle; mais on ne reconnaît plus ce murmure confus qui s'élève, lorsqu'il passe à travers les mille petites feuilles des arbres de nos contrées; c'est plutôt le sifflement ininterrompu et monotone qu'on entend au jour d'orage quand se courbent, se froissent d'innombrables roseaux. De temps à autre aussi on perçoit le bruit moelleux et sourd d'un corps pesant qui tombe. C'est une noix de coco trop mûre que le vent détache des branches, et qui s'engloutit dans les hautes herbes. Un pas de plus et vous en étiez assommé.

A Dar-es-Salam autrefois, au milieu de pareille forêt de cocotiers, j'écrivais que ces arbres y remplaçaient la Providence. Cette remarque me revenait à l'esprit tout à l'heure en entendant mon compagnon énumérer les besoins divers et prodigieusement multiples auxquels cet arbre peut satisfaire.

Dans sa partie externe tout au moins, le tronc au grain fin et serré, trouve son usage en ébénisterie. On le travaille en Angleterre sous le nom de bois de porc épic. Avec sa partie la moins précieuse sont construites ces petites cases d'indigènes dont je parlais tout à l'heure, et aussi les passerelles, les ponts jetés au travers des ruisseaux. De l'écorce, lorsque l'arbre est jeune, certains indigènes, au Venezuela, extraient une moelle délicieusement sucrée. Des sacs, des vêtements même, sont confectionnés avec les enveloppes d'où s'échappent leurs fruits. Quant aux noix, elles sont d'une utilisation pour ainsi dire universelle. Leur coque ligneuse et poilue se transforme en pipes, coffrets, jouets, grains de chapelet, etc. Insuffisamment mûres, elles servent à la consommation domestique fournissant ce lait de coco que les nègres absorbent avec délices le matin, à leur lever. Plus tard le liquide se solidifie, il devient cette masse blanche que les Euro-

péens mangent comme une amande : l'amande de coco, ou coprah. Et de cette amande elle-même sont extraites la farine, l'huile de coco, le beurre végétal, bien d'autres choses encore. Il n'est point jusqu'aux feuilles qui ne trouvent leur utilité. Pressées, elles servent à la fabrication de paniers, de corbeilles, de nattes. Leur duvet garnit les matelas ou les oreillers. Les nervures de leurs folioles font d'excellents balais. Séchées enfin, elles remplacent ici la tuile. Avec elles sont couverts les toits des masures indigènes. Des coques certains industriels tirent une fibre nommée coir avec laquelle ils confectionnent des cordages. La cellulose extraite de cette enveloppe constitue le cofferdam avec lequel on remplit les cloisons étanches des navires.

« Et je n'ai point terminé, c'est là un simple aperçu, me déclare mon compagnon. Les Peaux-Rouges confectionnent encore... De grâce m'écriai-je. Vous me voyez stupéfait, abasourdi... Une plantation de cocotiers est une fortune : je le déclare ; la pierre philosophale : je le proclame. C'est la Californie, le Pérou, le jardin des Hespérides, tout ce qu'il vous plaira. Mais, par pitié, terminez, abrégeons cette nomenclature. Mes notes de voyage se transformeraient en dictionnaire. »

Vendredi, 16 mars.

Ce matin je loue une voiture, deux chevaux alezans, un cocher nègre, le tout pour deux livres, et je me fais conduire aux plantations de cacaoyers. Aussi bien ne pouvait-on s'arrêter à Trinidad sans examiner de près ces propriétés magnifiques. Depuis la crise sucrière, elles seules soutiennent la prospérité croissante de l'île.

Il faut affronter trois heures de plein soleil, sur une route blanche, avant de les atteindre. Je ne m'en plains pas. Un chapeau de paille indigène, un véritable chapeau de planteur arrondit sur ma tête et mes épaules son large cercle d'ombre; et c'est pour la vue un si délicieux plaisir que ces arbres exotiques, que cette luxuriante verdure tropicale ! D'un bois de palmiers, on passe à un champ de cannes, d'un champ de cannes à un bois de bambou. Leurs tiges blondes, minces, se dressent, très droites, pressées les unes contre les autres. Certaines, cassées à moitié, retombent, soutenues encore par leurs voisines, jetées horizontalement au travers de ce fouillis comme de grandes gaules abattues. On croirait errer au milieu de fins roseaux d'Europe qu'une croissance

inaccoutumée aurait rendus, on ne sait pourquoi, gigantesques.

Puis l'on pénètre dans une forêt vierge, et lorsqu'on l'a traversée, lorsqu'on a franchi la montagne, tout à coup on se trouve dans la grande plaine de l'intérieur. Là sont les plantations de cacaoyers, mais il faut être initié pour les reconnaître. Je me crois encore en pleine forêt et déjà je me trouve au milieu d'elles. Sous bois, en regardant avec attention cependant, j'aperçois maintenant l'arbuste précieux. Je le reconnais de suite à ses feuilles oblongues, luisantes, à ses fruits surtout, à ses gousses brunes allongées qui pendent çà et là parmi les branches. Le cacaoyer, en effet, ne peut naître et grandir seul, sans abri. Il lui faut ce qu'on nomme ici « l'arbre-ombre » pour tamiser les rayons trop cuisants du soleil. Lorsqu'on veut créer une plantation de cacaoyers, c'est en premier lieu cet arbre-ombre qu'il faut obtenir, cet écran protecteur qu'il faut constituer. Cinq ans après on peut planter le cacaoyer. On attend trois ans les premiers fruits. En dix ans on obtient une propriété en plein rapport. Et pendant un demi-siècle elle subsiste à peu près telle, avec le même rendement, sans trace de fatigue, ni lassitude apparente.

Ces propriétés exigent peu de soins, un mini-

mum d'efforts, une surveillance très lâche. Elles rapportent des sommes si fabuleuses qu'on peut les confier aux mains d'un régisseur, d'un gérant. Il vous vole, c'est entendu. Mettez cela au compte des profits et pertes. Contentez-vous des bénéfices qui restent. Ils sont encore splendides. Voilà ce qui explique cette nuée de Sud-Américains dont Paris est envahi. Ces grands rentiers magnifiques sont des planteurs de cacaoyers à Guayaquil ou ailleurs. Tous les trois ans, ils vont faire un tour en Équateur, en Bolivie, au Chili. Ils apparaissent subitement chez eux comme nos collecteurs d'impôts d'autrefois. Le prélèvement opéré, une grosse somme dans leur sacoche, allègrement, ils repartent comme ils sont venus. Six mois plus tard, le Tout-Paris les retrouve, au Bois, au cercle, le teint bronzé, les doigts couverts de bagues aux larges chatons, avançant les lèvres sur un gros cigare de la Havane. Ces propriétés sont de véritables titres au porteur. De temps à autre on en détache les coupons, puis on se rendort, on recommence, toujours ainsi. Quelle exploitation, quelle industrie en France pourrait prospérer, ou même vivre, avec une telle insouciance de son propriétaire[1]?

1. Pour être exact toutefois, je dois ajouter qu'à Trinidad on m'affirma que la plupart des grandes propriétés étaient hypo-

Pendant six heures, au trot de mes deux chevaux, j'ai traversé ces champs immenses, croisé de temps à autre par un planteur à cheval, par un groupe d'ouvriers nègres qui se rendaient à leur ouvrage. C'est en effet l'époque de la récolte. Çà et là, des escouades d'hommes, de femmes, d'enfants munis de couteaux ou de croissants, s'occupent à séparer des branches les gousses brunes du cacao. Sans cesse, on rencontre, on dépasse de petits tombereaux traînés par des mules, remplis de ces fruits odorants.

Et ce soir, au salon de l'hôtel, après dîner, je ne m'étonne plus, en apprenant, que toutes les forêts vierges de Trinidad sont en voie de disparaître devant la hache de l'homme. Rapidement, les plantations de cacao les remplacent. La civilisation avec ses besoins croissants, avec ses désirs de lucre, ronge le sol primitif dont bientôt il ne restera plus ici que des lambeaux. — Mais toutes ces entreprises réussiront-elles ? Donneront-elles

théquées et que peu de grosses fortunes étaient exemptes de ces charges. Mais il faut ajouter que l'hypothèque dans ce pays neuf et d'extension croissante n'a pas le même caractère que chez nous. On compte sur l'avenir pour venir en aide au présent, et l'on vit largement, sans gêne, dépensant au delà de ses revenus actuels, escomptant, imprudemment peut-être, les revenus futurs des plantations nouvelles que l'on crée.

à leurs auteurs les résultats attendus de leurs magnifiques espérances ? La consommation mondiale croissante ira-t-elle aussi vite que cette production furieuse? Mystère. — Cette question, on ne peut se la poser sans inquiétude, si l'on songe que de tous côtés en Afrique, en Amérique, les champs de cacaoyers envahissent les plaines, font reculer les forêts, s'étendent irrésistiblement, sans fin.

Samedi, 27 mars.

Me voici ce soir dans le salon de l'hôtel, me balançant avec nonchalance dans un large fauteuil d'osier. Mon courtier en plumes ronfle agréablement à mes côtés ; un commissionnaire en vins joue du piano: *la Matchich*. Qui penserait, en s'embarquant à Pauillac, retrouver, à huit heures du Venezuela, la rengaine énervante de cette scie boulevardière ?

D'ailleurs que m'importe? Lassé, je me repose et songe. — Ma journée fut fort occupée, certes, prise tout entière par la visite d'une usine de sucre, usine récemment édifiée, du dernier mo-

dèle, une de ces usines qu'à l'heure actuelle possède seule Trinidad.

D'abord, en traversant les champs de cannes, ces champs interminables et verts, toujours semblables, ce fut cette même sensation grandiose qui s'empara de moi, cette même sensation d'immensité éprouvée en face du veldt sur les hauts plateaux du Transvaal. Au sortir de nos contrées d'Europe, tout visiteur de pays encore vierge la ressent cette impression. Loti, au Maroc je crois, l'a traduite admirablement. « Après notre petite campagne française morcelée, découpée, toute en damiers, comme cela repose les yeux, s'écriait-il. Dans ces pays, il semble que les horizons s'élargissent démesurément, que le champ de la vue soit très agrandi, que les étendues ne finissent plus. » — Saisissante observation. — Rien en France ne peut donner l'idée de ce qu'on appelle ici des champs de cannes. En passant dans notre vocabulaire, le mot lui-même devient impropre, il rétrécit la vision. Ce sont des plaines de cannes qu'il faudrait dire pour caractériser ces espaces de cinq, six cents hectares, quelquefois davantage, où l'on voit à perte de vue onduler et frémir les têtes vertes échevelées des plantes sucrières. Certaines parties de la Beauce, en mai,

lorsque les blés ne sont pas encore mûrs, donnent à l'œil, par leur ampleur, par l'uniformité de leur teinte, une impression analogue.

Au sortir de ces plantations verdoyantes, on arrive tout à coup au milieu des labours ; et c'est un désert brun, un désert hérissé de mottes sombres qui partout s'étend, vous donnant toujours cette même sensation de puissance, d'illimité. Point de chevaux ni autres animaux de trait tirant une charrue, une herse, pour retourner et déchirer la terre ! Ce serait à la fois trop long et trop coûteux. Çà et là, deux par deux, noires sur le fond ocreux de la plaine, se détachent des silhouettes de locomobiles avec leur tuyau mince d'où s'échappe un filet de fumée. Elles apparaissent, placées à quatre ou cinq cents mètres l'une de l'autre, reliées par un câble d'acier qui, s'enroulant sur leurs treuils, imprime entre elles un mouvement de va-et-vient à une étrange machine dont la silhouette bizarre se découpe sur le ciel avec des proportions inattendues. Accroupis à l'une de ses extrémités trois nègres en dirigent la manœuvre. Entre deux grandes roues en fer, elle se traîne lentement sur le sol comme une bête monstrueuse, déchirant, retournant la terre épaisse avec les crocs dont son

ventre est hérissé. Cette charrue mécanique en remplace trois ou quatre de nos contrées. Elle semble à peine proportionnée à ces immensités toutefois.

L'usine, cette usine modèle dont on m'a tant parlé, donne elle aussi cette même impression de puissance, de rendement, d'économie de temps et de bras. Tous les organes en sont modernes, remplacés au fur et à mesure des découvertes par des pièces récemment inventées. Là où travaillaient autrefois dix ouvriers, deux suffisent à la besogne. Ces résidus, inemployés jadis, d'autres machines les reprennent, les pressurent aujourd'hui. C'est à peine maintenant s'il reste quelque trace de sucre dans cette bagasse, sèche comme du bois, et dont on se sert pour alimenter les fourneaux. Les bielles, les pistons, les leviers luisent, entretenus avec minutie dans un état constant de propreté. Ils tournent, pivotent dans un ensemble parfait, sans effort, comme des mouvements d'horlogerie.

Mais ce bruit, cette chaleur, cette odeur âcre de corps en sueur, cette impression de travail factice aussi, que souvent l'on éprouve au milieu d'une usine, tout cela vous fatigue très vite. Et c'est un plaisir de retrouver, dehors, sur la route, sous un ciel nuageux et mouvant, ces char-

rettes à deux roues pleines de cannes, débordantes de gerbes vertes, traînées par deux petits bœufs longuement encornés, éveillant en vous, avec leur conducteur nonchalamment assis à l'avant, de vagues souvenirs d'antiquité biblique.

« Gardez-vous de croire, me déclare un des directeurs de l'usine, que toute cette prospérité soit due seulement à l'excellence du régime anglais. Voilà une erreur dans laquelle tombent tous les Français de passage ici. Non, les causes en sont avant tout économiques. L'immigration hindoue nous sauva de la crise dans laquelle se débattent la Martinique et la Guadeloupe. C'est elle qui nous donna les bras qui nous manquaient, elle qui par la libre concurrence suscita l'émulation et modéra les exigences des noirs toujours enclins à la paresse. Proclamez-le à votre retour en France. » — A quoi cela servirait-il? me disais-je. N'en déplaise à cet Anglais, ceci vient de cela. Dans nos colonies, avec le suffrage universel, une telle mesure devient impossible. Quel député la proposerait ? Avec quelle chance de succès d'ailleurs? Impopulaire, il y perdrait aussitôt son influence et son siège. Et cependant quelle anomalie, quelle injustice que ce protectionnisme des travailleurs sur une certaine partie

du globe! Chaque année des milliers d'Indiens meurent de faim sans pouvoir pénétrer dans les pays dont la culture les réclame, mais d'où les excluent les lois égoïstes des premiers occupants. A considérer l'humanité entière n'est-ce point là un exercice abusif de la force? Et cette violence c'est au nom de la justice, de la liberté, de la Révolution qu'on l'exerce. Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà, s'écrierait Pascal. Les hommes acclament les principes : oui certes ; mais surtout lorsqu'ils sont conformes à leurs intérêts.

Dimanche, 18 mars.

Rien de plus fastidieux en voyage que ces jours de départ. L'heure exacte à laquelle doit arriver le paquebot, on l'ignore ; celle de l'appareillage également. Inoccupés, affairés à la fois, les passagers passent des quais aux bureaux de la Compagnie, des bureaux de la Compagnie à leur hôtel. Enfin le sémaphore vient de signaler le paquebot. Le voilà. Il entre en rade, il jette l'ancre. Alors en ces pays exotiques commence un autre supplice non moins insupportable : celui de l'embarquement.

Il faut se défendre, défendre ses bagages sur-

tout. Assailli à droite, à gauche, en avant, en arrière vous vous débattez inutilement. Un nègre saisit votre valise, un autre votre malle, le troisième une couverture, celui-là votre chapeau. En un clin d'œil cela disparaît, descendu dans trois, dans quatre embarcations différentes. Chaque batelier se dispute moins l'honneur que le prix de votre passage. S'agit-il de centraliser dans la barque choisie tous ces objets épars, autre tempête de cris, autres vociférations sauvages. Enfin vos rameurs se penchent sur les avirons, vous quittez la rive, vous accostez le paquebot, vous montez à bord. Dernière déconvenue! Il vous faut attendre deux, trois heures parfois, que toutes les marchandises soient embarquées. Et parmi le grincement des chaînes, le ronflement des treuils, quel tumulte, quel va-et-vient, quelle bousculade! Si pénible situation vraiment qu'on en vient à ne plus regretter le pays délicieux que l'on abandonne. Le mugissement de la sirène annonçant l'appareillage vous est une délivrance.

Notre navire gagne le large. Sa marche rapide va dérober Trinidad à nos regards.

Avec tristesse, je vois s'éloigner cette île magnifique et prospère où tant de descendants fran-

çais vivent encore, ayant conservé notre langue, notre caractère, nos mœurs, où tous les indigènes, malgré la conquête anglaise, parlent un patois si proche des nôtres qu'il semble un vieux dialecte importé hier d'une de nos provinces.

Bientôt nous franchissons ces passes étroites dont je fis la description à l'arrivée. Un instant, je revois ces petites îles qui semblent flotter sur les eaux. Maintenant les mamelons bosselés de leurs derniers promontoires s'enfoncent peu à peu sous l'horizon. Le soleil couchant les revêt d'une teinte rose délicieuse, si délicieuse qu'on éprouve une mélancolie plus profonde encore à les voir si tôt disparaître. Mais le soir monte, envahit l'espace de ses nuances légères et douces. Tout regret, toute pensée même s'évanouissent sous la caresse de leur incomparable harmonie. Autour de nous s'étend la mer, sans un pli, aussi tranquille que le ciel calme. Nulle ombre dans cette lumière, sauf quelques taches flottantes, flocons effilochés de notre fumée ; nul bruit dans cette étendue, sauf le battement de nos machines, le ronflement de l'hélice, et le claquement d'une voile que l'on vient de tendre à l'avant pour aider à la marche du navire.

GRENADE — SAINT-VINCENT
LES BARBADES — SAINTE-LUCIE

Lundi, 19 mars.

A trois heures aujourd'hui, après une traversée paisible, nous jetions l'ancre en rade de Georgetown, capitale de la Grenade ; mais le service de la santé, diverses autres formalités furent si lentes à s'accomplir, que c'est à cinq heures seulement, au coucher du soleil, que j'ai pu, dans une barque sautillante, gagner le rivage. Du bord, j'eus donc tout le loisir d'admirer cette belle crique du carénage qui fait de Georgetown un port hospitalier et sûr. Bleu foncé, la mer s'agitait, clapotante. Des embarcations à rame la sillonnaient de toutes parts ; une population grouillante de nègres vêtus de blanc les emplissaient à les couler. C'était la note mouvante et gaie de ce paysage.

Vues de la mer, toutes ces villes des Antilles se ressemblent ; mêmes murailles fendillées et jaunes, mêmes toits de tôle, même impression de vétusté au milieu d'un paysage toujours le même, lui aussi, magnifique et monotone, toujours surprenant néanmoins.

Bosselée de mornes, tourmentée de ravines, Grenade[1], si j'en juge par le rivage qui m'apparaît, doit être une île d'un pittoresque merveilleux. Sur trois plans s'aperçoivent ses étages de collines contrefaites et pointues dont les plus hautes, les dernières, celles qui ferment l'horizon, semblent avoir six ou sept cents mètres. Et tout cela, jusqu'au faîte, couvert de verdure, avec, çà et là, la silhouette gracieuse d'un palmier dont la tête chevelue se balance.

Et ces sommets aigus qui tout à l'heure, de la haute mer, semblaient une longue lame de scie posée sur les flots, d'ici, à les toucher presque, voilà qu'ils évoquent l'idée de quelque débâcle, de je ne sais quelle tempête cosmique, formidable, irrésistible poussée intérieure qui jadis souffla ces cônes au-dessus de la mer. — Il faut tout le charme, toute l'admirable verdure de cette végé-

1. Découverte en 1499 par Colomb qui la nomma l'Ascension. Elle fut colonisée par les Français à partir de 1650, et prise par les Anglais en 1752.

tation souveraine pour faire oublier ces cataclysmes, ces bouleversements d'Apocalypse au-dessus desquels, lumineux et calme, s'arrondissait cependant le même ciel bleu.

A terre, au crépuscule, cette première impression de délabrement ne disparaît point ; elle s'accroît plutôt. — O la vieille et triste cité que cette ville aux larges rues envahies par le gazon, à l'aspect mélancolique et morne, avec leurs sentiers sinueux d'herbe râpée serpentant au milieu de la chaussée ! Ces maisonnettes aux façades recueillies et tranquilles, quel étonnement de les trouver ainsi, en ce pays de soleil ! Sans les cocotiers, dont un souffle de temps à autre balance et froisse les palmes, ne dirait-on pas une ville du Nord, un quartier retiré de Bruges ou de Malines, par exemple.

Mais peut-être suis-je le jouet d'une illusion. Demain, quand le soleil luira, tout ici n'en sera-t-il pas transformé ? Il faut la clarté du jour à ces pays de lumière. Cette tristesse, ce silence, cette mélancolie, qu'est-ce donc en définitive ? Un simple effet du crépuscule peut-être.

Mardi, 20 mars.

Encore une nuit passée en mer. Encore au matin un surprenant réveil, une terre monte à l'horizon : Saint-Vincent[1]. Les mêmes sommets, les mêmes montagnes, les mêmes sites : ciel, arbres, terrains grandissent, s'avancent. Les hauts cocotiers, à nouveau, font trembler, à l'extrémité de leurs longues tiges, leurs touffes de palmes vertes ; à nouveau aussi accourent des flottilles de barques nègres. L'île de Grenade s'est-elle donc prolongée jusqu'ici? C'est à le croire. Le climat, les types d'habitants, les lignes maîtresses du paysage : on retrouve tout, rien n'a changé.

Toutefois certains bâtiments diffèrent quelque peu à Kingstown de ceux déjà vus dans les autres îles. Ils sont plus hauts, deux, trois étages parfois. Quelques-uns bâtis en pierres noires, en moellons, en briques, offrent une certaine analogie avec les maisons de Fort-de-France. Seraient-ce là les derniers vestiges de l'occupation française? Car Saint-Vincent, comme les autres Antilles d'ailleurs, nous appartint pendant un long temps. L'empire

1. Découverte par Colomb en 1499. Colonisée par les Français à partir de 1650, elle fut prise par les Anglais en 1752.

anglais, ici comme partout, se fonda sur les débris du nôtre.

Mais véritablement ces escales sont trop courtes. Celle-ci dura une heure à peine. Je viens de débarquer, déjà il me faut songer au départ.

En hâte je gravis les mornes voisins. Un court regard sur cette baie déployée devant moi, sur ces deux ou trois paquebots fumants, posés comme des fuseaux sur l'eau bleue, au pied de ce promontoire qui s'avance très loin dans la mer couronné par un fort sombre ; puis c'est fini. Il faut courir au rivage, sauter dans ma barque, remonter à bord. La sirène du paquebot retentit, les criques, le promontoire, les collines se déplacent, glissent. Un yacht de plaisance, le *Lysistrata*, tourne à bâbord ; le dessin des palmiers se noie dans la masse sombre de la verdure ; tout se confond dans une teinte grise, uniforme ; les montagnes s'abaissent, Saint-Vincent disparaît et c'est à nouveau la pleine mer.

Mercredi, 21 mars.

Brusque crochet à l'est cette nuit. A midi nous stoppons en rade de Bridgetown, capitale des

Barbades [1]. L'aspect général de l'île, celui de la ville se montrent tout différents.

Ce sont des terres basses qui nous environnent. Mornes, collines et pics ont complètement disparu. De la haute mer, la Barbade apparaissait tout à l'heure comme une bande de terre plate et jaunâtre. La ville, le port ont un aspect quelconque, un de nos ports d'Europe, donnant une impression d'activité commerciale très intense toutefois.

La Barbade est une colonie sucrière. Les champs de cannes en couvrent la plus grande surface ; les nègres émancipés forment la majeure partie de sa population. Tout au moins voilà ce que je lis sur mon guide. N'ayant le loisir de rien contrôler, croyons-le sur parole.

Qu'ici les échanges commerciaux soient plus importants, plus fréquents qu'à Grenade et Saint-Vincent, pour s'en rendre compte il suffit de traverser Bridgetown, la capitale. Si la crise sucrière influa sur la prospérité de l'île, on y fit face dans une certaine mesure ; le cacao, le café, vinrent en aide aux planteurs sucriers en détresse. Et les

1. Découverte et possédée par les Portugais jusqu'en 1624, époque à laquelle elle devint anglaise. Elle est aujourd'hui le siège du gouvernement général des îles du Vent, et des îles sous le Vent.

transactions renaquirent. Aujourd'hui, dans les rues de Bridgetown, on sent l'influence lointaine, mais effective de l'Europe.

D'abord, au long des wharfs, les innombrables voiliers amarrés aux quais, le tumulte du chargement, du déchargement, vous en font souvenir, puis sur les places, larges, spacieuses, *Beckwith place*, *Trafalgar square*, les cochers qui vous hèlent, les camions qui passent, les hautes maisons de banque, les boutiques brillantes d'épices, de fruits, les librairies avec leurs étalages de livres multicolores, tout cela vous indique qu'ici vous n'êtes pas dans une île pauvre, isolée, mais dans un pays en relation journalière avec l'Europe ou l'Amérique.

Aussi bien tous ces quartiers ne m'intéressent guère. On y retrouve trop de sensations connues, trop de spectacles déjà vus. J'ai hâte d'arriver aux faubourgs qui, eux, doivent apparaître plus curieux, d'un cachet plus exotique surtout.

Je ne me trompais pas. Voici de grandes rues macadamisées comme je n'en ai jamais vu aux Antilles, propres, blanches, avec, derrière leurs jardins et leurs grilles, des villas tout à fait anglaises, londoniennes pourrait-on dire. Et ces merveilleux palmiers plantés en ligne des deux côtés de la chaussée, nulle part ailleurs il n'en

existe de semblables, et d'une pareille dimension sans doute. Leur tronc énorme, à l'écorce lisse, monte droit, ferme comme une colonne, atteint la hauteur d'un de nos peupliers d'Europe. Puis s'arrêtant tout à coup, il s'ouvre, s'épanouit en un bouquet superbe de palmes souples, en un gigantesque plumeau de feuilles, frissonnantes et vertes.

Et ces avenues sont innombrables. De tous côtés elles se coupent à angle droit. En tous sens, sous des voûtes de palmes rejointes, on voit s'ouvrir et fuir, comme des nefs de cathédrale, leurs longues perspectives verdoyantes.

Jeudi, 22 mars.

Maudit soit ce sommeil stupide qui me retint ce matin plus tard que de coutume dans ma cabine ! Lorsque je suis monté sur le pont, depuis deux heures déjà, Sainte-Lucie[1] était en vue. J'ai perdu un des plus beaux spectacles des Antilles, paraît-il, celui des rivages orientaux de l'île, sauvages, découpés, battus par la houle de l'Atlan-

1. Découverte par Colomb eu 1502, puis colonisée par la France, elle devint anglaise en 1803.

tique; celui surtout de ces deux hauts pit ... entre lesquels nous passâmes pour entrer au port, et qui brusquement, à pic, jaillissent des flots à deux cents pieds au-dessus d'eux.

En voyage, lorsque de pareils tableaux échappent aux regards, on comprend dans toute sa vérité, on sent se rajeunir, cette vieille comparaison du sommeil et de la mort. Tout vit, marche, se transforme autour de vous. Brusquement on se réveille. D'autres passagers vous peignent les superbes paysages qu'ils ont vus, les magiques effets de lumière qu'ils viennent d'admirer. — Et songeur l'on se dit: Dormir, n'est-ce point véritablement ne plus vivre ?

En ce moment, nous entrons au port de Castries. Malgré leur merveilleuse beauté, toujours surprenante, je me lasse de décrire ces paysages des Antilles. A chaque arrivée c'est un nouvel étonnement, tant ils apparaissent admirables avec leur végétation luxuriante; mais les mots restent impuissants à rendre cette sensation toujours la même, toujours nouvelle cependant. En analysant ces superbes tableaux on y retrouve des teintes, des lignes, des dessins analogues. Les mêmes phrases, alors, reviennent involontairement sous la plume. La joie, la surprise qu'ils procurent

n'est faite que de leur souveraine, majestueuse, mais intraduisible splendeur.

Sainte-Lucie se trouve à peu près au centre des petites Antilles Anglaises. Castries en est le port charbonnier. Nous resterons ici deux à trois heures pour y renouveler notre cargaison. Profitons-en pour visiter rapidement la ville, les faubourgs, pour gravir surtout une de ces collines d'émeraude qui l'entourent. Emportons au moins de cette île une vision générale, puisque, si rapide soit-elle, elle sera pour nous définitive.

Comme toutes les villes des Antilles, comme toutes les villes, peut-on dire, où les éléments blanc et noir se juxtaposent, Castries se compose de deux cités distinctes : la ville européenne et commerçante, la ville indigène et agricole, celle-ci groupée au centre, celle-là disséminée à la périphérie, l'une bâtie en pierres et briques, aux toits de tôle, avec des maisons de un ou deux étages, l'autre composée de cabanes en planches, couvertes de palmes, noires, malpropres, sordides, avec un air de coquetterie cependant, grâce au soleil splendide qui les illumine, aux palmiers majestueux qui les abritent.

En ce moment, dans les rues de Castries, apparaissent les traces encore visibles d'un événe-

ment récent : le tremblement de terre du 18 février dernier. Des façades de maisons, des toits, le clocher de l'église même ne se soutiennent qu'étayés par de nombreux arcs-boutants. Partout leurs poutres inclinées envahissent la moitié de la chaussée. La ville commerçante, industrielle, fut naturellement plus éprouvée que l'autre. Ces cahutes indigènes suivent sans peine toutes les vibrations du sol. Comme une barque sur les flots elles se balancent. Au contraire, ces maisons de pierre solides, résistantes, trop résistantes pourrait-on dire, luttent, tiennent tête à l'orage. Alors, ébranlées par les secousses terrestres, elles se disjoignent, se lézardent, s'écroulent. C'est dans son éternelle vérité la fable du Chêne et du Roseau.

Le phénomène sismique se produisit plus terrible à Castries, qu'à Fort-de-France. La secousse dura quarante secondes. C'est peu, direz-vous. Réfléchissez un instant. Vous êtes chez vous, debout ou assis, seul ou en compagnie d'amis, à table ou à votre bureau, en sécurité parfaite. Soudain, sous vos pas, tout tremble, tout vibre ; l'ordre des choses se renverse. C'est un bouleversement général. Quand cela finira-t-il? On l'ignore. Songez alors à l'angoisse que tout être humain doit ressentir. Les habitants de Castries

que j'interroge me disent : « *These last forty seconds seemed to us as so many interminable minutes.* » Ces quarante secondes nous semblèrent d'interminables minutes.

Mais, à tout Européen de passage, ce qui semble plus extraordinaire, c'est toujours, chez les habitants de ces îles, cette audace mêlée à cette insouciance. Ils ressemblent à des oiseaux qui secouent leurs plumes après l'orage et se mettent à chanter. Au lendemain d'une telle catastrophe, à la veille d'une autre semblable, plus effroyable peut-être, avec la certitude tout au moins que, tôt ou tard, un pareil événement se reproduira, tranquillement ils vaquent à leurs occupations, à leurs plaisirs. A la lettre ces gens vivent sur un volcan : ils ne s'en soucient. Mentalité singulière, faite pour étonner de prime abord. A la réflexion on la comprend. Ces dangers, somme toute, qu'est-ce donc sinon un péril de plus ajoutés à ceux qui partout nous environnent. Tout homme en vivant (du fait simplement de son existence, en quelque lieu qu'il se trouve) ne témoigne-t-il pas du même courage et de la même insouciance? N'est-ce point Maupassant qui faisait un jour cette remarque saisissante et juste : « Quelle étrange chose de voir les hommes

vivre et se propager, avec la pensée, sous la menace constante de la mort inévitable ! »

Trêve de réflexions. Depuis longtemps j'ai quitté les faubourgs extérieurs dépassant les dernières maisons indigènes dont les lucarnes de bois ouvrent leurs persiennes légères sous les palmes retombantes des cocotiers. Me voici en pleine campagne. — Par une route de terre rouge et molle je monte vers cette colline dont je vous ai parlé tout à l'heure. Hier ou cette nuit, il dut pleuvoir ici. Une certaine fraîcheur subsiste dans l'air. A cette heure matinale la température est délicieuse. — Incessamment des groupes de négresses, paysannes vêtues de toile blanche, vous croisent, portant sur leurs têtes des paniers de fruits ou de légumes. Elles se rendent au marché de la ville pour y vendre ces denrées.

Puis le chemin se resserre, devient un simple sentier perdu maintenant dans les herbes. Abrité par des arbres étranges, noueux, puissants, aux feuilles d'un vert métallique et luisant j'avance avec peine, avec lenteur. Et tout à coup, comme je me range pour laisser passer un groupe d'indigènes, sautant rapidement dans les hautes herbes, je ne sais pourquoi, voici que l'image du serpent

trigonocéphale se présente à mon esprit, l'image de ce terrible ophidien, dont on me raconta les effrayants exploits. En deux ou trois heures, sa morsure tue infailliblement; sourd, dit-on, il ne se dérange point au bruit des pas, et par une particularité curieuse, inexpliquée encore aujourd'hui, il ne peut vivre que dans les îles de Saint-Vincent, Sainte-Lucie et la Martinique. — A cette pensée un petit frisson me parcourt, je le confesse, un tremblement me secoue les membres, un léger froid me gèle la peau. Que d'autres, s'ils le veulent, se fassent plus courageux, se targuent d'une confiance qu'ils n'ont pas.

Au sommet de cette colline je m'arrête enfin, découvrant à mes pieds toute la ville de Castries, le port, les passes, les hauteurs environnantes. Les lointains se dessinent, d'une absolue netteté. Sur la mer, à l'extrême horizon, comme un écran léger de gaze ou de mousseline, l'île de la Martinique apparaît. Bleu foncé, sur le bleu du ciel clair, ses contours se découpent nets, précis, diminués mais non troublés par la distance, comme si l'espace n'existait plus dans cette atmosphère transparente, en ces pays enchantés.

Et de toutes parts c'est encore cet azur d'une

teinte admirable, ce vert éclatant, cette limpidité de l'air, ces mêmes têtes échevelées de palmiers. — Cela fait le charme, l'harmonie de ces paysages tropicaux. L'on ne se fatigue point de les retrouver toujours semblables. Sans eux d'ailleurs, ces guérites de bois aux toits de zinc, que seraient-elles ? Formeraient-elles une ville ? Non certes mais une bourgade, une cité misérable plutôt. La nature exubérante qui les étreint dissimule leur laideur et les métamorphose. Son éternelle jeunesse, sa souveraine beauté débordent sur leur médiocrité. — Et voilà pourquoi ce matin, au bord de sa crique bleue, au milieu de ses collines vertes, blanche sous le soleil blanc qui brûle et monte, Castries semble une ville de rêve au milieu d'un Éden.

Vendredi, 23 mars. La Martinique.

Sept heures de traversée, d'une traversée reposante et calme, puis j'arrive ici. Mon paquebot toucha Fort-de-France en venant d'Europe. Désormais aucune surprise ne m'y attendait. Je n'eus pas cette joie de voir monter des flots la silhouette d'une île insoupçonnée, les clochers d'une ville

inconnue. Avec cette curiosité qui n'existait plus, le charme du voyage s'était à peu près évanoui.

Que de difficultés dans ces contrées pour composer son itinéraire ! Renseignements rares, inexacts, contradictoires ; indifférence, zèle maladroit, rien ne manque pour vous induire en erreur. Demain, je dois prendre un petit vapeur pour m'en aller à Dominique. Il quitte Sainte-Lucie ce soir. Que ne l'ai-je su ? Je ne me serais point immobilisé ici. Vingt-quatre heures à Sainte-Lucie : il n'en fallait pas davantage pour en connaître les principaux détails. Passons. Il est trop tard maintenant pour y songer. Ne mêlons pas à nos souvenirs la vanité des regrets.

Mais que devenir, que faire de ces quelques heures ? Allons au marché. Au Transvaal, en arrivant dans une ville nouvelle jamais je n'y manquais. Hôte fugitif, passager d'une heure, saisissons au vol ce que la vie locale peut nous offrir de plus caractéristique.

On monte une longue rue : on passe sous une voûte de drapeaux. Ici, comme à Port-of-Spain, les commerçants pavoisent leurs boutiques ; les réclames des magasins s'étalent en un luxe désordonné d'oriflammes. — Enfin me voici parvenu au centre de la ville, devant l'immense marché cou-

vert, haute et spacieuse verrière, aux armatures de fer, dont l'aspect, le style ne tranchent aucunement sur la banalité ordinaire de ces sortes d'édifices.

Mais à peine y ai-je pénétré, que de suite je me sens transporté en un pays exotique. Brouhaha assourdissant de voix glapissantes, de voix qui prononcent des mots français avec un zézaiement étrange, une intonation inaccoutumée, teinte multicolore des châles, des coiffures, des robes surtout; rien en vérité de ce que l'on voit ici ne souffre une comparaison quelconque avec l'Europe. Seuls, ceux-là qui ont déjà beaucoup voyagé peuvent s'attendre à quelque chose d'analogue, avec une moins grande profusion de couleurs variées toutefois. Depuis la négresse africaine, noire comme de l'encre, jusqu'à la mulâtresse imperceptiblement ombrée, aux ongles à peine orangés, toutes les variétés de croisement s'y rencontrent. Sur ces visages s'égrène la gamme complète des demi-teintes. Les tons jaunes dominent cependant, mais d'un jaune particulier, plus chaud, aussi clair, et plus sombre à la fois que celui des races Japonaise ou Chinoise. Il y a du noir sur toutes ces faces. Sous les croisements le fond de la race transparaît.

Quant aux coiffures de ces Martiniquaises,

voilà qui est tout à fait inattendu : c'est un turban roulé de façon singulière, différant d'une femme à l'autre en d'incroyables proportions. Quelques-unes le portent aplati sur le sommet de la tête comme une galette; d'autres le renversent; on le voit pendre sur leur nuque blonde, comme un chignon. Celle-ci le ramenant sur les sourcils s'en ombrage le front ; celle-là, au contraire, l'édifie en une haute et prétentieuse coiffure à la Marie-Antoinette; cette dernière, enfin, en noua capricieusement les deux extrémités sur le sommet de sa tête, et l'on voit, à chacun de ses mouvements, les deux cornes d'étoffe s'agiter comme de petites oreilles mouvantes. Ces turbans, de couleur vive, étalent des fleurs, des dessins, des rayures, en haut, en large, en travers. Ajoutez à cela la diversité des peaux, les attitudes variées, les fruits exotiques, bananes, ananas, mangues, des poissons d'une grosseur et d'une espèce inconnues, le tout étalé à terre, en monceaux, devant elles, et vous imaginerez quelque chose de cette impression d'étrangeté que je viens de ressentir en circulant sous le marché couvert de Fort-de-France.

Cependant certaines négresses et mulâtresses font exception. Dans cette débauche de vêtements

aux couleurs criardes, leurs robes unies et noires, leurs bonnets sombres, ou les chapeaux de paille dont les larges bords tombent sur leurs épaules tranchent vivement, attirent, étonnent les regards. Qu'est donc devenue l'aversion dont témoignent les gens de couleur pour les vêtements sombres, leur affection désordonnée pour les robes claires et voyantes? Renseignements pris, tout s'explique. Ce sont là des négresses charbonnières. Un paquebot vient justement d'arriver : le plus grand nombre d'entre elles descendent la rue, courant à l'ouvrage. Suivons-les.

Au port, le coup d'œil est à ce moment fort pittoresque. Cent cinquante, deux cents négresses s'avancent en file, portant sur la tête, sans plier, un panier de charbon, haut et rond comme un seau. Mais que fait ce mulâtre debout sur cette guérite, tandis que la longue théorie des ouvrières la traverse lentement, comme sous un pont? Simplement, il contrôle. Du regard, il plonge au fond du panier, en vérifie le contenu. Assis à l'intérieur de la cabane un employé paie l'ouvrière, par chargement, à chaque passage [1]. Aucune erreur, aucune contestation possibles. Une

1. En leur délivrant un jeton de présence

planche inclinée conduit au navire ; la file des porteuses s'y engage, pénètre dans la coque ; chaque négresse décharge son panier, ressort, redescend sur un autre plan incliné, et recommence. Par ce moyen primitif, les plus grands paquebots du globe renouvellent leur provision de charbon. Les pyramides ne furent pas construites autrement. Ce travail de pygmées aboutit à ce résultat de géants.

LA DOMINIQUE

Samedi, 24 mars.

Enfin, me voilà en route pour la Dominique. J'y resterai trois jours, j'en suis ravi. On me disait : « Aller à la Dominique, pourquoi faire? Qu'y verrez-vous? Quelques plantations de citronniers, des broussailles, des bois, des masures. » J'ai répondu : « Cette île n'est-elle pas la plus déserte des Antilles, celle qui conserve le mieux son caractère sauvage et primitif ? — Oui, mais ensuite ? — Voilà justement ce qui me charme, répliquai-je. J'y cours. Voir la nature sans apprêt, à peu près telle qu'elle s'est offerte aux yeux des navigateurs de Colomb, trouvez-vous donc que cela n'est rien? » — Et stupéfait, mon interlocuteur me regarde. *Quot capita, tot sensus.* Les choses ne valent que par les cerveaux qui les

conçoivent. Que sont les couleurs pour un aveugle? Cultivons notre esprit, agrandissons notre faculté de sentir, le monde s'étendra d'autant. Il est notre représentation, c'est une formule philosophique célèbre. Elle est exacte. Nous sommes à nous-mêmes notre propre univers.

Heureuse pensée, bienfaisante philosophie ! Grâces vous soient rendues. De quel service vous suis-je redevable! Absorbé dans ces hautes réflexions j'ai complètement oublié que nous traversions ce maudit canal de la Dominique. Notre bateau sautait comme un bouchon, nous avec. Je ne m'en suis même pas aperçu, et mon estomac s'en moqua. Maintenant voilà qui est fait, j'ai franchi le mauvais pas. Le mont Pelé bleuit, diminue à la poupe. A trois cents mètres du bord se dressent et glissent les hautes montagnes découpées de l'île anglaise. Un troupeau de marsouins, à tribord, saute dans l'eau bleue. Spectacle banal sous cette latitude, toujours plaisant, toujours amusant néanmoins.

Les montagnes de l'île, en forme de cônes, tombent à pic dans la mer. A peine doit-il y avoir sur le rivage, entre l'océan et leurs rapides parois, place pour un sentier. Et toujours cette extraordinaire verdure, et toujours ces cocotiers

chevelus qui semblent vous dire : « Attention, voyageur, tu n'es plus en Europe ; te voilà sous l'Équateur. » Ce coquin d'arbre, comme je l'aime ! Décidément il est le plus caractéristique de ces climats. A lui seul, il résume les Tropiques.

Cette navigation, le long nes côtes, est un perpétuel enchantement. Perpendiculairement au rivage s'ouvrent de longues vallées. Successivement on passe devant l'embouchure de chacune d'elles. L'île entr'ouvre devant vous ses secrètes profondeurs. Alors, dans ces perspectives rapidement ouvertes et refermées, apparaissent de petits villages, coquettement groupés sous des palmiers, et de lointaines et hautes montagnes bleuâtres qui ferment l'horizon; puis, à nouveau, un promontoire s'avance, tout disparaît, et tout recommence. Au premier plan s'étend la mer calme, unie, sombre, d'un bleu mat de turquoise.

Même date, 10 heures du soir.

Il y eut d'abord les mille ennuis du débarquement, toujours les mêmes : visite des bagages, contestations avec les bateliers, avec les porteurs. Bienheureux lecteur, vous les ignorerez. Puis

à la douane, comme à Capetown autrefois, les Anglais me confisquèrent mon revolver. Serais-je prédestiné à fournir de ces armes les nationaux de cette puissance?

La capitale de la Dominique porte un nom délicieux : Roseau, dernier souvenir de la domination française. La ville paraît moins charmante que son nom : simple bourgade, rien de plus. Deux églises aux clochers légers et fins lui donnent, vus de la mer, un aspect engageant, coquet. Mais aussitôt débarqué, quelle désillusion ! Les maisons!... peut-on appeler de ce nom ces cahutes noires faites de planches et de platras ; et cet hôtel, ce *boarding house* que l'on m'indiquait comme un des plus confortables de la ville, c'est à peine si j'ose y pénétrer. A cet extérieur délabré, à ces voliges crasseuses doivent correspondre des chambres plus sordides encore. J'entre..... Nullement. — Une vieille Anglaise à lunettes, laide comme les sept péchés capitaux, mais avenante, distinguée, polie, vient me recevoir. Elle m'introduit dans un petit salon, aux fauteuils de satin, aux coussins de soie, au tapis de jonc, agréable, frais, charmant. Deux jeunes gens minces, distingués comme le sont certains Anglais, s'y balancent sur des berceuses : deux pensionnaires de la maison. L'heure du dîner approche. Ils portent souliers

vernis, smoking, chemise à plis, cravate de soie. Moi qui sur le seuil viens de quitter d'autres compagnons moins élégants : négresses glapissantes, nègres sordides, douaniers crasseux, cette toilette impeccable m'étonne. Songer qu'au milieu de cette bourgade infecte existe ce confort, avec cette élégante simplicité, ce souci exquis de la propreté et de la mise, c'est étrange vraiment. Et la surprise s'accentue encore en visitant les chambres aux rideaux blancs, aux meubles clairs, la cour, le jardin, admirablement entretenus, avec une jolie piscine d'eau courante où je me délasse avant le dîner des fatigues du voyage. L'orgueil sert véritablement ces Anglais. Il leur donne cette personnalité puissante qui s'affirme dans les moindres choses. Grâce à lui, ces gens vivent pour eux, transportant partout leurs coutumes, imposant leurs mœurs. Ce souci de propreté, n'est-ce point surtout celui de leur bien-être ? Nulle vanité ne s'y mêle, certainement. Pour qui s'habilleraient-ils ici en effet, sinon pour eux-mêmes, pour satisfaire leur propre jugement? Admirons cette indépendance. Chez eux, elle se révèle dans les actes les plus insignifiants. L'opinion d'autrui : peu leur importe. Ils préfèrent la leur. Et bien que cela puisse paraître ridicule, jusque dans ce souci désintéressé de leur mise, je

retrouve la marque d'une haute et forte conscience.

Le repas, dans ce charmant *boarding house*, fut également délicieux. Comme boissons des citronnades de fraîcheur exquise ; et quels aimables commensaux que ces deux jeunes gens ! Tant bien que mal ils m'aident dans mon inexpérience de la langue anglaise, poussant même l'amabilité jusqu'à me chercher et commander un cheval pour monter demain dans la montagne.

Avant de nous séparer une pointe de curiosité les pique. « Êtes-vous venu ici pour affaires ? me demandent-ils. — Du tout, répondis-je, en touriste. — Un touriste... à Dominique... et de Paris ! Quelle extraordinaire idée ! » Et malgré leur flegme, en me serrant la main, ils me regardent avec de grands yeux interrogateurs. L'un d'eux répète en s'éloignant, à mi-voix : « *A tourist, at Dominica, and from Paris !* Un touriste, à Dominique ! et de Paris ! » Je les quitte sur cet étonnement.

Dimanche, 25 mars.

Je ne voudrais pas abuser des descriptions, faire de ma plume l'émule d'un pinceau, devenir im-

portun par mes tableaux. Mais enfin qu'y puis-je faire ? et que suis-je venu voir ici, sinon des paysages ? J'en vois, et d'admirables. Quel intraitable Aristarque m'obligerait à parler d'autre chose ?

A neuf heures ce matin, après une nuit reposante, je monte à cheval. Un négrillon m'accompagne qui, pieds nus, trotte allègrement à mes côtés. Nous déjeunerons dans la montagne à *Sulphur Spring*. Qui m'aime, me suive ; en route !

Au début de l'excursion, rien que de très ordinaire. Je note ces poteaux et ces fils télégraphiques qui relient Roseau au plus prochain village. Leur présence est irritante à la fin. Impossible de regarder le ciel sans voir s'y profiler ces abominables godets de porcelaine.

Enfin voici trois cahutes, fort importantes sans doute, puisqu'on crut devoir les relier par fil spécial à la capitale. En quête de villégiature, peut-être le gouverneur de l'île ou quelque autre grand personnage y vient-il habiter. Leur extérieur modeste ne doit point faire écarter à priori cette idée. L'antithèse semble de règle ici. Mon *boarding house* n'en est-il pas la preuve ?

Pendant une heure, au trot de mon cheval, mon boy nègre à mes côtés, je suis la vallée de Roseau, dans un chemin encaissé, entre deux haies d'ar-

bres si hauts que je ne vois rien si ce n'est le ruban de route qui s'allonge devant moi. Et cela m'agace à la fin. Voyagerai-je éternellement au fond de ce caveau de verdure ? Mon *boy* me fait signe de patienter. Volontiers ; mon cheval d'ailleurs semble lui-même sensible à ces conseils. Jamais Don Quichotte, je crois, ne monta rosse plus accomplie. Au départ, avec force gestes, j'avais pris soin de spécifier le très mauvais cavalier que j'étais : « *All right, all right !* Très bien très bien, m'avait-on répondu. *There is no danger whatever.* Il n'y a aucun danger. » Mais j'ai trop insisté, je le vois maintenant. L'on me jugeait par trop au-dessous de ma valeur, certes. — Et toujours ces hautes murailles vertes insupportables. J'en arrive à regretter la vision charmante de tout à l'heure. Et l'impression changeant je m'écrie : « Où sont ces délicieux godets de porcelaine qui se profilaient si joliment sur le ciel bleu? »

Enfin, brusquement, ce double écran se dérobe. Dans un superbe décor la vallée s'élargit. La route cesse ; perdu dans les herbes un sentier sinueux la prolonge. Suivons-le ; arrêtons-nous un instant sur cette passerelle qui surplombe le torrent. Contemplons le paysage admirable.

Partout, autour de moi, de hautes montagnes se dressent; des pics pointus, d'autres bosselés comme des mamelons, quelques-uns aux sommets dentelés, déchiquetés. A peine se relient-ils par leur base en une longue chaîne. Isolés, séparés les uns des autres, de toutes parts, ils surgissent dans un indescriptible désordre. On sent que de puissants mouvements géologiques, crevassant l'écorce terrestre, ont ébranlé leur masse, que des affaissements subits ont, entre eux, creusé des abîmes. Débris de plus hautes cimes écroulées, les voilà, silhouettes imposantes encore. Les longues chaînes, les massifs continus n'ont pu résister à la poussée des gaz, à la trépidation des volcans. Ils en ont été désagrégés. Quel devait être l'aspect terrible, dévasté de ce paysage aux époques préhistoriques, aux temps de ces formidables bouleversements cosmiques, lorsque les éléments en fusion ne permettaient pas encore à la vie de se produire, lorsque la nature n'avait pas encore trouvé dans l'espèce animale le miroir qui la reflète, l'esprit qui la comprend! Aujourd'hui, sous sa magnificence souveraine, la végétation ensevelit jusqu'au souvenir de ces cataclysmes. Ces pics, ces mamelons se sont couverts d'arbres verdoyants. Poussés par les alizés des nuages légers les ouatent de taches vaporeuses, blanches comme des

flocons de neige. Ils montent, tranquilles et calmes, sur la limpidité du ciel bleu. Entre des rives de joncs, de bambous, de roseaux, écume, mugit un torrent furieux. Sous un enchevêtrement d'arbres et de lianes les vallées dissimulent leurs précipices, tandis qu'à l'abri des palmiers dont émergent çà et là les têtes étoilées, les hommes édifièrent leurs masures insignifiantes. Ce sol noir, fertile, cette terre grasse où dorment des germes de vie n'est qu'un résidu d'éruptions innombrables. Ceci vient de cela. Un Éden est sorti de cet enfer.

Tandis que je réfléchissais à ces choses, mon cheval reprit son pas languissant; mon *boy* nègre s'endormait en trottant à mes côtés, et par de multiples lacets je m'élevais insensiblement sur le flanc des montagnes.

Bientôt, sous les herbes folles, le sentier pierreux disparaît complètement. Sans que je puisse voir où ils se posent, les fers de mon cheval y plongent. Elles sifflent en s'écartant devant ses jambes, si pressées, si touffues que l'on s'imagine marcher dans un champ de blé ou d'avoine. Parfois le sentier pénètre profondément dans la forêt. Pour lui creuser un passage, à coups de hache, les hommes trouèrent les bois, mais de chaque côté,

unis par leurs cimes, les arbres se sont rejoints. Au-dessus de nos têtes leurs frondaisons épaisses forment une voûte, et comme sous un tunnel de verdure, le sentier y pénètre, y fuit, s'y prolonge. On y chemine quelques instants, puis tout à coup on en sort, et la lumière éclatante vous aveugle, le paysage merveilleux s'étale à nouveau avec une telle profusion de végétation, sous une telle avalanche de clartés, qu'un instant la paupière tombe sur l'œil fatigué.

Comme partout dans ces Antilles, le roi de ces vallées, c'est le palmier. Il y en a d'innombrables et de toute espèce : cocotiers aux immenses palmes retombantes, choux palmistes, aréquiers portant à l'extrémité de leur tronc haut et lisse un bouquet de feuilles frisées comme un plumeau ; cotonniers aux feuilles en éventail ; et surtout ces arbres de voyageurs, les plus beaux, les plus étranges des palmiers, dont les branches à l'extrémité du tronc, disposées sur un seul plan, ressemblent, dit quelque part Loti, à une queue de dindon qui fait la roue. Puis voici des touffes de bambous, hauts, pressés, droits ; des fougères arborescentes à profusion, des orangers, des citronniers innombrables, et sur le flanc des montagnes des arbres géants, fromagers aux troncs

énormes, gommiers aux puissants rameaux, figuiers sauvages plus gigantesques encore. Tous apparaissent couverts de plantes parasites : orchidées, pins sauvages, clusiers aux jolies fleurs roses. A leur sommet courent des lianes les reliant, les entrelaçant comme sur une rade les cordages des navires dans une forêt de mâts.

Poivriers nains avec leurs feuilles si fines, si légères, orchidées de toutes couleurs ; ananas sauvages, fougères, tous se pressent en un fouillis si désordonné qu'il faudrait stationner ici pendant des jours pour en dénombrer les espèces. Et toujours au long de la montagne chevauche le sentier, et toujours l'on passe brusquement de la nuit des arbres à la pleine lumière de perspectives immenses. Les mamelons, les pics se succèdent, chevauchant les uns sur les autres, bourrés de verdure jusqu'au sommet. Sautant en murmurant sur des pierres, parfois un petit ruisseau rapide longe le sentier ; au travers des branches, à votre approche un oiseau au somptueux plumage s'envole ; des négresses au corps souple, à la belle stature vous croisent portant sur leur tête de larges corbeilles pleines de fruits odorants[1] ; et l'on

1. Des citrons surtout. Dominique est la seule île des Antilles où le citron soit l'objet d'un grand commerce. Il y est

arrive ainsi après quatre heures de marche et d'enchantement dans un vaste cirque de verdure, ancien cratère aujourd'hui comblé d'où jaillissent les fameuses sources sulfureuses qui donnèrent leur nom à la contrée : *Sulphur Spring*.

Avec précaution on s'en approche. Le sol miné peut céder sous les pas. De fort loin, au milieu du feuillage, elles s'annoncent par de hautes colonnes de vapeurs. Mais ces sources on ne peut les voir, il y aurait un véritable danger à se pencher sur leurs jets asphyxiants et brûlants. Il en existe d'autres, de moindre importance, d'une autre espèce, qui ne dégagent point de vapeurs, qui ressemblent à de grosses pustules remplies d'une boue épaisse, jaunâtre et molle, continuellement soulevée par l'expansion d'une force interne, par des gaz dont les larges bulles viennent, avec un bruit de glouglou, crever à la surface. Celles-là se laissent observer sans danger. Penché maintenant sur leur surface agitée, en voyant bouillonner et sourdre ces boues j'ai la sensation de l'immense chaudière qu'est notre globe, de la nature volca-

exploité industriellement pour la fabrication de l'acide citrique et l'extraction du jus de citron. Le citron des Antilles est plus petit que celui d'Espagne et d'Afrique. Il reste toujours vert ; son parfum est très pénétrant.

nique de ces îles, la sensation surtout de me trouver à l'endroit précis de la terre où débouchent ces gigantesques tuyaux d'échappement que sont les volcans des Antilles.

Et par le même sentier en lacets, pendant trois heures, je redescends vers Roseau, jambes tendues, pieds raidis sur les étriers, le torse renversé en arrière, parfois même, tant la pente est rapide, appuyant la main sur le pommeau de la selle, pour me retenir, m'empêcher de glisser sur les reins inclinés de mon cheval.

Le soleil descendu n'éclaire plus le fond des vallées qui peu à peu s'emplissent d'ombres. Rapidement, à la pointe des hauts sommets, ses derniers rayons se retirent. Sous les arbres la nuit descend plus impressionnante encore. Plaine, forêts, montagnes, le crépuscule envahit toutes choses lorsque je rentre à Roseau.

Lundi, 26 mars.

J'avais projeté de partir à cheval de bon matin de franchir les mornes *Anglais et Mitchell*, et de redescendre à *Geneva*. J'aurais ainsi visité un des

plus beaux sites de l'île, des plus escarpés, et des plus sauvages.

Ce matin, à mon réveil, il fallut y renoncer. L'hivernage approche ; une pluie fine tomba toute la matinée. Hier déjà de gros nuages blancs la faisaient prévoir que les alizés accrochaient aux sommets lointains des montagnes bleues.

Aujourd'hui, pour cette bourgade de Roseau, se produisit un événement sensationnel : l'arrivée sur rade du *Lysistrata,* un yacht blanc appartenant à M. Gordon-Bennett. Familier des Antilles (tous les deux ou trois ans il y vient hiverner), il débarque ici sans fatigue, sans effort, traversant les mers sur ce bateau superbe aux aménagements princiers. Les nègres témoignent pour lui d'une vive admiration. Mon *boy* ne l'appelle pas autrement que *The greatest american mylord.* Le contredire ce serait l'outrager. En prononçant ces paroles il semble pénétré d'une vénération superstitieuse. Dans les forêts obscures du Congo, devant les fétiches monstrueux dont ils ne comprenaient pas la puissance, ses aïeux devaient éprouver un vertige pareil, un saisissement analogue. Se trompe-t-il si grossièrement en définitive ? Et moi qui souris de cet engouement naïf, ne suis-je pas plus éloigné de la vérité ?

Je me disais cela en voyant tout à l'heure M. Gordon-Bennett à terre. Quelle distance entre un pareil homme et nous autres ! Une foule curieuse, respectueuse, l'entourait. Il n'en avait cure d'ailleurs. De vieilles filles anglaises récemment débarquées d'un paquebot en escale braquaient sur lui les objectifs indiscrets de leurs appareils. Elles l'importunaient visiblement. Mais tout cela n'est-ce point la marque, le cortège, les ennuis habituels d'une universelle célébrité ? Et cette célébrité n'est point illusoire, factice. Un matelot l'accompagnait portant un sac bourré de lettres et de dépêches qu'il allait jeter à la poste voisine. Cela évoquait la matérialité de cette puissance, témoignait de la vie intense, active dont cet homme se trouvait être le centre, des milliers d'existences qui gravitaient autour d'elle. Citoyen d'un pays libre, possesseur d'une immense, d'une colossale fortune, à la tête d'un journal le plus grand du monde, disposant à la fois de ces forces modernes les plus considérables qui soient : l'argent et la presse, commandant à la fois à la matière et à la pensée ; malgré cela indépendant, pouvant promener à son heure, en toute liberté, en tout lieu, les fastes de sa souveraineté plus réelle, plus effective que celle d'un roi, que manque-t-il à un pareil homme pour jouer dans

nos sociétés civilisées, matérielles et positives, le formidable rôle des mystérieuses divinités d'autrefois ? Et j'enviais cet heureux du monde, ce privilégié, un de ceux dont la vie à la fois intelligente et fastueuse me paraît la plus digne d'être vécue. Puis je me disais : Pourtant qui sait ? Une telle richesse devient une entrave peut-être. Un voyage, sans ce confort, serait une souffrance pour lui. Toute joie est la rançon d'un effort. Alors que de jouissances, en ses pérégrinations lointaines, ce milliardaire doit ignorer. Tout à l'heure je le voyais, avec ses invités, monter dans une de ces voitures américaines fines, légères, confortables assurément, mais impraticables ici. Avec un pareil véhicule, que peut-on voir dans ce pays, sans route, aux sentiers de chèvre, aux forêts impénétrables ? Rien, bien certainement. Malgré ses ressources immenses, il emportera de ces contrées moins de sensations et de souvenirs que moi. — Sans regret, sans amertume, partons. Vivent mes modestes chevauchées, mon *boy* de quinze ans, mon bidet efflanqué ! Consolons-nous de notre indigence avec cette philosophie.

A onze heures la pluie cesse. Rapidement le ciel se dégage. Voici que s'étend partout sa teinte limpide et bleue.

Or depuis mon arrivée une colline m'intrigue qui domine la ville, en arrière, et d'où la vue doit s'étendre, incomparable, sur tout le pays. J'en veux faire l'ascension. Ceci résolu à la hâte, je déjeune et pars.

Un quart d'heure environ pour dépasser les dernières maisons des faubourgs et Roseau disparaît. Brusquement la route entre en pleine campagne, elle se change en un sentier étroit, sinueux entre les hautes plantations de cannes. Mais oubliant le soleil des tropiques dont les rayons à travers mon mince chapeau de paille me brûlent le crâne, j'avais trop présumé de mes forces. Épuisé après une demi-heure d'ascension, je m'arrête à l'ombre, sous un petit bois de cocotiers, résolu à ne point poursuivre, à redescendre. Fort heureusement passe un colon anglais, à cheval, avec une autre monture libre qu'il tient par la bride. Il s'arrête, m'interroge. Puisque je désire gravir cette montagne, rien de plus simple, me dit-il. Il y habite, il va m'y conduire, me guider. En selle donc ; je monte à cheval à ses côtés.

Nous voici tous deux, cheminant parmi la campagne ensoleillée, causant comme de vieux amis, avec d'autant plus de facilité que cet Anglais

possède ma langue à merveille. Il est veuf; l'u de ses filles, à la Guadeloupe, est mariée à un fonc tionnaire français.

C'est une curieuse particularité de constater combien, dans ces îles, les différentes races blanches, de nationalités diverses, se sont en réalité confondues. Déjà à Trinidad j'avais fait cette remarque. Avant d'être Anglais, Français, Hollandais, tous ces hommes sont Antillais. Une même situation géographique leur crée des aspirations, des intérêts identiques. Ces îles sœurs, artificiellement séparées par les nations rivales qui les ont annexées, donnent naissance à des hommes frères. Tôt ou tard, par la force des choses, elles formeront un groupe autonome. Déjà régies par les mêmes mœurs, elles le seront par les mêmes lois. C'est l'avis de mon compagnon, qui verrait d'un œil favorable une vente des Antilles anglaises au Canada par exemple. Un tel événement serait en réalité une proclamation d'indépendance, me dit-il, un acheminement vers la fédération générale des petites Antilles avec le spectre d'une annexion américaine à jamais, ou pour longtemps écarté.

Devisant ainsi, au pas tranquille de nos chevaux, nous arrivâmes à mi-côte, au seuil de sa

maison. Là cessait tout sentier, là par suite il fallait quitter nos montures, gravir à pied jusqu'au sommet de cette colline embroussaillée qui se dressait à deux cents mètres devant nous. Nous partîmes ; mais le fouillis inextricable des lianes s'opposait à notre marche. Pour un Européen surtout l'ascension devenait impossible ; aussi mon compagnon appela-t-il à notre aide un de ses domestiques nègres qui travaillait à mi-côte. A grandes enjambées souples, l'homme nous rejoignit, et de son large coutelas, frappant à droite, frappant à gauche, il nous ouvrit la marche. Malgré la chaleur écrasante je montais maintenant avec allégresse, et mon compagnon me disait : « Allons ! courage, c'est un mauvais moment à passer, un pas difficile à franchir, mais vous ne regretterez pas votre excursion, j'en suis certain. De là-haut nous dominerons tout le pays environnant. C'est un véritable Righi Kulm que cette colline. » — Oh ! l'évocation malheureuse de la montagne célèbre. Au milieu de cette île sauvage des Antilles, quelle singulière impression elle me fit ! Mon excursion s'en trouva un instant déflorée. — Avec nos services rapides de bateaux, les distances supprimées, rien d'original, ne subsistera bientôt plus. Demain les Esquimaux connaîtront la Suisse. — A mille lieues d'Europe, en

pleine forêt vierge, des colons vous parlent de nos grandes attractions cataloguées. En Europe j'en suis déjà excédé. Au diable soit ici Cook, Joanne ou Bœdeker !

Ce disant, nous arrivâmes au sommet, sur l'emplacement d'une clairière faite de main d'homme, mais envahie, çà et là, par une végétation touffue. Ici, moins que partout ailleurs les terrains conquis ne le sont définitivement. Il faut à l'homme un effort continu, quoique léger, pour maintenir ses positions. La forêt recule mais ne cède point. Si l'homme se retire, elle reparaît.

Mon hôte ne m'avait point trompé. Je me trouvais au sommet d'une sorte de mamelon isolé, moins haut que les montagnes voisines, mais dont la situation offrait toutefois un magnifique point de vue. En avant, en arrière, à droite, à gauche, l'œil ne rencontrait nul obstacle. — Et voici ce qu'apercevait tour à tour mon regard émerveillé.

A l'intérieur des terres, s'étageait confusément un chaos de sommets au travers desquels s'ouvraient trois vallées immenses qui s'en allaient mourir très loin, au bas des montagnes

bleues. Des sentiers en lacets apparaissaient, courant au fond de ces vallées, grimpant à mi-côte, ou tombant dans une anfractuosité de rochers que, çà et là, de grands arbres laissaient apercevoir, comme à regret. Dans la vallée de Roseau un torrent serpentait ; les blocs sombres où s'accrochait son écume semblaient, sous le plein soleil, sertis par du métal en fusion ; son courant apparaissait, disparaissait sous des arbres penchés ; étincelante de rayons, sa surface se pailletait d'innombrables étincelles. Poussés par les alizés des nuages s'accrochaient aux sommets lointains, ou s'en détachaient avec une mollesse charmante. Et des têtes étoilées de palmiers surgissaient de toutes parts, disséminés çà et là, ne vous permettant aucune méprise, vous rappelant les tropiques, situant votre vision à des distances infinies d'Europe. Partout éclatait la vie. Le sol lui-même disparaissait, semblait anéanti sous cette exubérante végétation. On en arrivait à oublier son existence.

Mais justement, à la réflexion, ce qui frappait dans ce paysage c'était le caractère tourmenté des montagnes, joint à cette extrême fertilité qui les faisait vertes, d'un vert d'émeraude, et comme souriantes jusqu'à leur sommet. Cette antithèse donnait au pays entier un aspect particulier et

que jamais ne revêtit à mes yeux aucune contrée d'Europe. L'âme sentait la terreur et le bouleversement sous cette splendeur tranquille. Ces silhouettes effroyables, déchiquetées, chavirées, démentaient cette quiétude. On voyait bien que cela n'avait pas toujours été ainsi, que cela ne serait pas toujours, que des bouches d'enfer, vomissantes autrefois, se rouvriraient quelque part, et que cette verdure souveraine, qui semblait éternelle, cachait aussi une éternelle menace.

Derrière soi, la mer, l'immense mer que l'on voyait resplendir avec la bourgade de Roseau, minuscule sur le rivage, ajoutait, elle aussi, à cette même impression. Sa présence semblait dire : « Les hommes ne sont que campés sur ces bords, un hasard seul les y amena, un autre les en fera disparaître. Il s'agit ici d'un peu de terre soulevée jadis, par accident, hors des flots, que de toutes parts des profondeurs immenses environnent. Un jour quelque autre commotion fera rentrer, sous les mers, les sommets de ces pics gigantesques que l'on appelle des îles, engloutissant les hommes audacieux qui vinrent les habiter, et avec eux le décor admirable que d'autres regards ne contempleront plus jamais. »

Et ma pensée allait au delà de ce spectacle. Cette île m'apparaissait maintenant comme l'i-

mage réduite du monde. Je songeais au globe lui-même, issu comme ces montagnes de bouleversements plus grandioses encore, puis à la vie qui s'y manifestait avec une intensité plus générale, plus furibonde, à la fin glacée, fatale, qui l'attend, et devant moi se posait à nouveau le même mystère agrandi du pourquoi des choses.

Mardi, 27 mars.

Cette vallée de Roseau, hier, m'avait paru si débordante de vie ; elle avait déployé devant moi une telle splendeur, que je voulais la connaître dans toute son étendue. Ce matin, accompagné de mon *boy*, je suis parti pour le lac d'eau bouillante. C'est un ancien cratère, situé entre deux montagnes, au fond de la vallée. Cette excursion, dans sa partie principale tout au moins, resta malheureusement à l'état de projet. Et voici par suite de quelles circonstances.

Nous partîmes de bon matin. Il nous fallait sept heures de cheval pour gagner le sommet des montagnes, cinq autres pour redescendre à l'endroit où nous devions coucher.

Jusqu'à trois kilomètres de Roseau, nous suivî-

mes la route de *Sulphur Spring*. Après avoir traversé un groupe de maisonnettes en bois, il nous fallut bifurquer, prendre à gauche, quitter le torrent, et nous commençâmes à monter. Au flanc d'une haute et longue montagne, qui tombait à pic dans la vallée, et semblait une gigantesque falaise de verdure le sentier en lacets serpentait. Au fur et à mesure de notre ascension, les uns derrière les autres, surgissaient des sommets grandissants. A nos pieds se creusait, s'élargissait l'immense vallée. Au loin, du côté de Roseau, par places tout d'abord, entre les échancrures des montagnes, la mer bleu apparaissait; puis elle monta uniformément, dépassa les plus hauts pics, s'étendit sur tout l'horizon, semblable à un grand velum suspendu dans les airs.

La végétation, toujours la même, ruisselait de toutes parts, débordante. Le même vert intense éclatait sur les feuilles ; mais, avec l'altitude, les arbres prenaient de plus gigantesques proportions. La chaîne de montagnes, au long de laquelle nous cheminions, séparait deux vallées. Alternativement, nous passions de l'une dans l'autre. D'instants en instants les points de vue changeaient. Tel sommet aperçu d'abord à cet endroit, semblait avoir tourné, quelques instants plus tard, à notre retour. Les lacets du sentier se super-

posaient, si nombreux, si rapprochés, que nous ne nous élevions qu'avec une extrême lenteur. Et je m'en réjouissais, émerveillé par le paysage grandiose qui se déployait!

Après trois heures de marche nous entrâmes en pleine forêt vierge. Taillé à coups de hache dans les bois, notre sentier devint une tranchée entre deux immenses murailles de feuilles. Poussés par les alizés les nuages qui, de temps à autre, passaient dans ces arbres y laissaient le suintement d'une continuelle humidité. Les feuilles brillaient comme si on les eût vernies. La température baissait, le vent fraîchissait. Après la chaleur du littoral c'était une sensation délicieuse.

Parfois, dans l'anfractuosité d'un vieux tronc, se montrait une petite vierge en faïence, ou en bois peint. S'aidant l'une l'autre, les négresses se débarrassaient des corbeilles qu'elles portaient sur la tête. Se haussant sur la pointe des pieds, elles déposaient devant la madone un bouquet de fleurs ou quelques fruits. — Antique coutume, dernier souvenir d'un fétichisme d'autrefois. Avec ses dogmes sensibles, ses figurines, ses statues, son élément sentimental et mystique surtout, le catholicisme agrée à ces

peuplades. Pour ces femmes aujourd'hui il est ce qu'il fut hier pour nous : la manifestation de grandes idées morales. Sans lui, dans le domaine de l'âme ce serait le néant. Il apparaît comme une transition nécessaire entre les mythes primitifs et nos systèmes de haute philosophie. Le protestantisme, la religion des blancs ici, serait impuissante à accomplir cette œuvre. Nu, froid, l'élément rationaliste y prédomine trop souverainement. Ce n'est qu'insensiblement que les hommes de couleur y seront amenés.

Indifférent à ces graves pensées, mon boy nègre, mon bidet efflanqué échangeaient d'autres impressions. L'un frappait l'autre, et l'autre ruait. Ainsi nous arrivâmes à mille mètres d'altitude, au bord d'un lac d'eau douce, ancien cratère que des éboulements comblèrent d'abord, que les eaux du ciel remplirent ensuite.

O chimère, vision vaine, mirage de l'air, des lointains et de la lumière ! Ces beaux nuages blancs qui de Roseau semblaient si brillants, accrochés au sommet de ces montagnes, voici qu'ils passent au-dessus de nos têtes maintenant, assombrissant toute la contrée, transformant cette voûte bleue en un ciel d'octobre gris et terne. Mais, somme toute, ce ciel ne sied-il pas à ce

paysage ? Cette eau tranquille, cette verdure qui descend jusqu'aux rives, tout cela, sous un beau soleil ne vous abuserait-il pas ? Attristé par ces teintes mornes, on songe à la réalité des choses ; on se souvient que ce lac n'est qu'une bouche d'enfer semblable à celle où gronde, à quatre cents mètres plus haut, le lac fameux d'eau bouillante. Demain, peut-être, se dit-on, il va disparaître. Ici s'ouvrira un gouffre d'où jailliront des flammes, des cendres, métamorphosant ce paysage, ces montagnes, l'île tout entière.

Mon attention une fois éveillée, la nature volcanique de ce terrain m'apparaît à d'insignifiants détails, à ces pierres noires et poreuses surtout qui bossellent le sentier et sur lesquelles glissent les fers de mon cheval, à l'extraordinaire fertilité du terrain aussi, à cette végétation surabondante qui en résulte.

Me voilà de nouveau en pleine forêt vierge, mais à de plus hautes altitudes. Quelle solitude et quel silence ! Il existe pourtant ici beaucoup d'oiseaux parmi lesquels le perroquet impérial, le plus grand perroquet du monde. D'où vient qu'on ne peut les voir, qu'il faut s'arrêter, se cacher, ob-

server longuement pour en apercevoir quelques-uns qui passent, furtivement, dérobant entre les rameaux le battement précipité de leurs ailes? C'est une impression saisissante, et qui me restera, que cette absence d'êtres animés, que cette morne solitude au milieu de cette exubérante végétation; c'est une antithèse singulière que cette mort dans cette vie.

Pourtant, au grand galop, voici une bande de bruyants animaux qui traversent le sentier... des sangliers... non des cochons,... des cochons! je ne me trompe pas; mon boy me le confirme d'ailleurs. Échappés et redevenus sauvages, ces animaux pullulent ici. Ils y forment la seule variété connue de sangliers.

J'ai honte vraiment. Venir de si loin pour trouver pareil spectacle. Tartarin qui jadis cherchant un lion en Algérie trouviez un âne, vous voilà dépassé, méridional illustre! Et je n'ai même pas la consolation de courir quelque danger d'une autre espèce. L'animal le plus effrayant est le boa constrictor. Le nom seul en paraît redoutable : rassurez-vous. Ce serpent est d'un caractère paisible. Jamais il n'attaqua personne. Mon boy ajoute même ce mot délicieux que sans doute il apprit à l'école : « *The mildness of the climate has an*

influence over his character. La douceur du climat influe sur son caractère ».

Une heure de cheval, et j'arrive au col, sur l'autre versant de la montagne. Ce côté sud-est de l'île m'apparaît sombre, couvert de nuages, avec le même amas de montagnes désordonnées. Là-bas, dans la brume, au fond d'une crique, s'aperçoit le village de Rosalie assiégé par les houles blanches de l'Atlantique.

Au sud, derrière ces montagnes, se trouve la Réserve, endroit où les derniers Caraïbes des Antilles achèvent de mourir. Le gouvernement anglais les parqua dans cette enceinte. Après avoir détruit leur race, les Européens en conservent les débris, comme dans une vitrine, on garde une relique, par curiosité. Un regret m'envahit de disposer d'un temps si court, de ne pouvoir descendre dans ces villages où vivent les descendants des anciens possesseurs de ces îles. Rouges mâtinés de jaunes, me disait-on, ce sont des hommes beaux et robustes, par leurs yeux bridés ressemblant quelque peu aux Chinois. D'où venaient-ils ? Quelle est leur origine ? Comment, sur leurs barques légères aux voiles

minuscules et carrées abordèrent-ils jusqu'ici ? Quelle migration, dont leurs contemporains ignoraient la trace, les jeta, isolés dans ces îles, comme des oiseaux perdus emportés par une tempête ? Mystère. Depuis combien de siècles ce continent américain, découvert jadis par d'autres races que la nôtre, était-il, avant l'arrivée de Colomb, retombé dans la solitude et le silence ? On ne sait. — Ici, comme ailleurs, dès que l'on remonte aux origines, on se heurte au mystère, on arrive à l'inconnu.

Et pendant cinq heures, à cheval, je repasse par les mêmes sentiers en lacets, entre les mêmes murailles de verdure, pour gagner cette hutte où, dit-on, je vais pouvoir passer la nuit.

Lorsque j'y arrive, une mulâtresse à ce point sordide m'y reçoit, un lit si malpropre m'y est offert, que de dégoût je remonte à cheval, et rentre, au crépuscule, à Roseau.

Si proche du but je regretterai toujours de l'avoir manqué. Je regretterai surtout cette montée en pleine forêt vierge que l'on m'avait dépeinte si pittoresque, où l'on devait glisser, ramper, couper des branches à coups de hache, pour apercevoir enfin, au fond d'un immense cratère, ce lac d'eau bouillante, soulevé, secoué par un puissant

souffle intérieur, et parfois disparaissant tout entier, résorbé par une aspiration colossale.

Mercredi, 28 mars.

Jour de départ, jour insipide. Le paquebot anglais *Esk* devait arriver à midi. Il entre sur rade à cinq heures. Toute la journée une insupportable attente m'immobilisa. Pour la tromper je fus dans la matinée au cercle de Roseau. Ne souriez pas, le mot n'est pas trop fort; cette bourgade possède la chose. On trouve là tous les hauts fonctionnaires de l'île. J'y suis présenté, on m'admet. Impeccable, en smoking bien entendu, un groupe d'Anglais m'entoure. Charmant, le procureur du roi me retient à déjeuner. On me fait même signer sur un registre spécial, afin de perpétuer le souvenir de mon passage. Que d'honneurs ! En France, que suis-je? Rien. Ici je deviens un personnage. Effet d'optique, de distance. Ministres éphémères, célébrités d'un jour, soyez modestes. A quoi tiennent les prééminences, grand Dieu!

Avec le procureur du roi, en déjeunant, nous faisons un peu d'histoire. « Savez-vous, me dit-il,

que cette île appartint longtemps à la France, que son influence s'y retrouve encore. Il y a même des détails curieux dans l'histoire de Dominique. Le 3 novembre 1493 Colomb la découvre. Les Caraïbes l'habitaient. Deux siècles plus tard elle est encore en la possession de ces cannibales. Ils avaient pour vous autres Français la plus flatteuse inclination, estimant votre chair comme la plus délicate; celle des Espagnols comme plus coriace. De la nôtre ils ne disaient rien. Vous étiez sur leur table un mets de choix : crevette, cervelle ou ris de veau. Leur langue aussi était curieuse, ils en parlaient deux : les hommes une, les femmes l'autre. » — « Voilà un moyen pour éviter la discorde dans les ménages qu'à mon retour je soumettrai à mes concitoyens, interrompis-je. » — « Quant à nous, Anglais et Français, reprit le procureur du roi, nous rivalisons toujours de prévenance pour ces sauvages. Au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748 nous convenons de laisser la possession de Dominique aux Caraïbes; mais à peine le traité signé (ô perfidie d'Albion, voilà bien de tes coups !) vous vous en emparez. Alors « ces astucieux Anglais » n'ont plus aucune retenue ; ils débarquent à Dominique, en prennent possession. En 1763 le traité de Paris la leur donne. Enfin le 12 avril 1783, dans la mer des Caraïbes, à hauteur

des Saintes, fut livrée et gagnée par Rodney la bataille navale de Dominique. L'Angleterre domine dans la mer des Antilles. »

« *All right.* Histoire fort intéressante ; pour vous autres Anglais la fin surtout m'en paraît charmante, répliquais-je, mais savez-vous que si Rodney put nous battre c'est parce que nous le lui avions permis ? » L'Anglais étonné fit une moue imperceptible, mais qui voulait dire : « Voilà bien un propos étourdi de Français méridional et vantard. » — « Parfaitement, répliquais-je. Votre amiral retenu à Paris pour dettes se vantait d'apporter un terme à nos succès. Piqué au vif, pour le mettre à même de tenir parole, le maréchal de Biron répond à cette bravade en payant ses créanciers. Générosité qui devait nous coûter cher. Quelques mois plus tard notre flotte essuyait la défaite que vous venez de rappeler. » Et le procureur du roi, en entendant cette histoire, eut un sourire charmé. « *However imprudent he may have been we must confess that this marshal of Biron was a thorough gentleman.* Tout imprudent qu'il était, dit-il, il faut avouer que ce maréchal de Biron était un vrai gentleman. »

Puis je demande, j'obtiens quelques détails sur la constitution politique de l'île. C'est une colonie de la Couronne gouvernée par six membres

fonctionnaires du gouvernement et par six membres indigènes nommés par la Couronne. Un administrateur préside les réunions avec voix prépondérante. Dominique possède une certaine autonomie ; elle y tend de plus en plus. Le pouvoir du gouverneur général des Antilles y diminue chaque jour.

Et voilà ce qu'on me déclare ce matin chez le procureur du roi. N'en concluez pas que les Anglais aient colonisé à fond Dominique, qu'ils en soient les maîtres incontestés. Nullement. De nombreuses familles françaises subsistent encore à Roseau avec leur langue et leurs coutumes. Puis, en ce qui concerne la population indigène, les Anglais s'y superposent bien plutôt qu'ils ne s'y mêlent. Sur les mœurs, leur influence fut nulle ou à peu près. Leur religion, le protestantisme, ne leur donnait que peu de prise sur les gens de couleur. Ce sont des prêtres belges catholiques qui évangélisent le peuple. Et quant à la langue, les nègres, comme à Trinidad, parlent un patois particulier où les mots français dénaturés se retrouvent en grand nombre, et facilement.

Hier, au retour, je m'amusais avec mon *boy* à lui désigner en anglais différents objets, à lui en demander la traduction. Infailliblement il me

citait un mot français à peine altéré par la prononciation. — Un regret m'envahissait alors, celui de voir toutes ces petites Antilles, depuis Trinidad jusqu'à Dominique, où notre influence restait si persistante, mais d'où notre drapeau avait pour jamais disparu [1].

A cinq heures je m'embarque, et nous partons. A dix, par une nuit noire nous arrivons à Fort-de-France. L'escadre française nous y précéda. Les vaisseaux de guerre, ancrés sur les bouées les plus proches, nous obligent à mouiller en rade, loin du port. Aussi en pleine nuit, pendant une demi-heure, me faut-il affronter une forte houle, perché sur mes malles, dans une barque conduite par deux bateliers nègres inconnus. Cupides, mal intentionnés, ces gens, d'un coup d'aviron, m'enverraient par-dessus bord, moi, mon journal et mes bagages, faire connaissance avec les requins.

1. Une particularité assez curieuse également, c'est la ressemblance physique qu'offrent les indigènes avec la race dominante. Un nègre de pure race noire, à la Martinique ou à la Guadeloupe, a le laisser aller, le bon garçonnisme du Français; à Trinidad ou à la Dominique la plupart des nègres ont emprunté à l'Anglais son maintien droit et ferme, son attitude fière. Remarque plus singulière encore, les lignes du visage rappellent de loin celles de la race conquérante, même lorsque incontestablement il n'y pas eu mélange de sang.

LA MARTINIQUE

Jeudi, 29 mars.

A mon premier passage à la Martinique chaque jour la terre tremblait. On compte seulement trois secousses par semaine, aujourd'hui. Réjouissons-nous, c'est un progrès. — Par malheur, si vous abordez ici à l'instant précis où tout vacille, le résultat ne diffère guère, avouons-le, de ce qu'il était hier. — Or, c'est ce qui vient de m'arriver.

Il est onze heures environ. Descendu à l'hôtel depuis quelques minutes je m'installe. Par hasard mes regards se portent sur la moustiquaire blanche dont les rideaux tombent sur mon lit. A trois reprises, très distinctement, je les vois osciller avec lenteur, d'une seule pièce. Aucune brise,

pas un souffle. — Un instant j'ai l'idée de descendre, d'interroger, de m'enquérir. Puis le respect humain me retient. Si je me trompais... Quels quolibets, quelle raillerie pour l'Européen frais débarqué, peureux sans nul doute. Et bientôt, tout à fait rassuré, je ris moi-même de ma première supposition.

Or, ce matin j'apprends qu'hier, à onze heures du soir exactement, trois secousses furent ressenties.

Ce danger, toujours imminent, calme sans doute les passions des hommes. Menacés du même péril, comme ils doivent se sentir frères ! — Vous le croyez ? Quelle erreur ! Renan écrit dans un de ses ouvrages, que si, doués de prescience, les hommes, quelques heures avant le cataclysme, connaissaient la fin du monde, on assisterait à une débauche inouïe, à un débordement d'amour. Prestigieux enchanteur, de combien d'illusions vous nous berciez ! Que n'alliez-vous à Fort-de-France en pleine période électorale. Votre avis en eût été modifié du tout au tout. — La terre tremble : c'est pour la ville bâtie à quelques centimètres au-dessus des eaux la menace perpétuelle d'une destruction totale. Le moindre raz de marée l'emporterait tout entière. — Qu'importe ! M. X..., mulâtre, se présente contre

M. Z... de race blanche, M. A... métis, frais émoulu d'Europe, veut tomber M. B... indigène. Que d'événements !... Voilà les grandes questions du jour, les questions absorbantes. Aussitôt, les partis s'accusent des pires méfaits : coups, blessures, complots, maléfices, assassinats. Toute la lyre, rien n'y manque. Hier le bruit ne courait-il pas en ville que M. Z..., un candidat, venait d'être empoisonné ? Accusation infâme, clament aussitôt les uns. Parfaitement vraisemblable, répondent du même train les autres. Qui croire ? Personne. « Sachez-le, me dit-on, les plus inoffensives coquineries, les plus fructueuses aussi pour le parti au pouvoir, ce sont les tricheries électorales. On les pratique en grand, sans vergogne. Avoir des amis qui tiennent les urnes, voilà l'essentiel pour un aspirant député. N'a-t-il pas sa majorité, on la lui fait. » Et les amis des simples candidats, de ceux qui, non pourvus, montent à l'assaut des sièges, s'indignent, courroucés et superbes, vexés surtout de ne pouvoir commettre les mêmes injustices. Leurs adversaires, partisans des députés sortants, ont les mêmes gestes véhéments pour stigmatiser « ces infâmes accusations ». Dans ce tohu-bohu, les plus sages, les détachés, témoignent d'une philosophie charmante. « Voyez-vous, me déclarent-ils, les deux

partis apparaissent également déloyaux, ou si vous le préférez, pareillement sincères. Alors qu'importe ! »

— Qu'importe en effet, dans l'une ou l'autre hypothèse, le résultat reste le même. Pour la légitimité du choix, quelle pensée juste et consolante !

Quant aux fraudes électorales, on me les revèle si nombreuses, il existe une telle diversité dans la manière d'opérer qu'il faut renoncer à les décrire. Au reste, n'exagère-t-on pas quelque peu? Cependant, on me cite des actes incroyables survenus au cours des précédentes élections[1] ; véritables ruses d'apaches pour se rendre maître, ne fût-ce que quelques minutes, des urnes et du scrutin. « Gardez-vous, métropolitain, d'une indignation exagérée, ajoutent les mêmes philosophes insulaires. Votre midi connaît pareilles mœurs ; les députés ainsi nommés ne sont ni meilleurs ni plus mauvais qu'ailleurs. Alors, pourquoi changerait-on de système? » Et l'argument reste sans réplique.

Comme agents électoraux il y a l'argent, le tafia, les chansons. Ces dernières ne jouent pas le moindre rôle, croyez-le bien. Mais ne vous attendez pas à du Béranger ni même à du Xan-

1. Celles de 1902 à la Martinique.

rof. Non. Plus les refrains sont niais, mieux ils portent, me dit-on. Un couplet très simple, stupide même, suffit à tourner en ridicule un candidat, à le rendre indigne du suffrage des nègres. Spirituel, il n'aurait aucun effet. Voici comment fut tombé le député Desproges il y a quelques années. Une dizaine de personnes se formèrent en groupe et parcoururent la ville en entonnant le refrain suivant : « *Desproges ka vende café grillé brilé.* Desproges qui a vendu du café grillé brûlé.» Ce qui, on en conviendra, joint à un manque de rythme absolu, une absence complète de signification. C'était tout simplement absurde. Eh bien, il n'en fallut pas davantage. Sur le passage du cortège, chacun se précipitait hors des maisons. Bientôt ce fut une foule immense qui entonnait le refrain vengeur: « *Desproges ka vende café grillé brilé.* » Le malheureux tomba sous cette accablante accusation. On lui eût reproché, comme à tant d'autres, des faits de concussion patents et graves qu'il n'en eût été élu qu'avec plus d'entrain. Il faut admirer l'esprit et la perspicacité de ce collège électoral.

Ceci est la note plaisante; il en est une plus triste, me déclare un reporter anglais, rencontré sur la Savane.

« Les haines politiques atteignent ici, me dit-il,

une extraordinaire acuité. Elles se doublent des haines de race. En Europe, certaines préventions existent contre les Juifs. Rien pourtant, sauf quelques traits insignifiants, ne les distingue des autres hommes. Aux Antilles, le fossé qui sépare les hommes se creuse, autrement profond. D'une couleur différente leur dissemblance éclate pour ainsi dire à tous les regards; ils la portent sur leur visage ; ils ne peuvent la dissimuler. »

« L'oublieraient-ils? Incessamment la nature la leur rappelle. Par l'éducation, on peut perfectionner son intelligence, affiner ses manières ; mais la couleur de sa peau : impossible de la changer. Ces hommes de races diverses sont divers aussi d'origine, les uns fils d'esclaves, les autres de patrons, et les souvenirs de l'esclavage, récent encore, se trouvent exploités par les ambitions politiques. Toutes les haines de l'ancien régime entre nobles et plébéiens, aggravées encore, quoique inavouées, par les haines de race grondent sourdement ici. »

« Et ces hommes naissent et meurent dans une même île. Ils se marient forcément entre eux, le plus souvent du moins. Pour rien au monde, me disait avec amertume un métis, une jeune fille blanche ne consentirait à épouser un homme de couleur. Au ton seul dont il me faisait cette

confidence on sentait l'amertume, l'envie rongeante, la rancune, dont son cœur se gonflait. »

« Seuls, face à face, nègres et blancs s'accorderaient encore ; la perturbation vient d'un troisième élément : le mulâtre[1]. A peine en est-il responsable. Sa seule présence la cause. Elle est

1. Certains mulâtres, toutefois, je l'ai constaté moi-même, dominant leurs sentiments naturels, ont pu vaincre en eux toute haine de race. Si l'on en veut croire mon interlocuteur, ils y ont un singulier mérite. C'est justice de le reconnaître.

Voici maintenant quelques notes sur les différences ethniques :

Dans la langue usuelle des colonies, le mot mulâtre, écrit un historien, désigne tous les hommes de sang mêlé qui se trouvent entre le blanc et le noir. Dans la langue stricte et légale, un mulâtre est le fils d'un blanc et d'une négresse.

Les nuances qui séparent le blanc du noir, dans les hommes de sang mêlé sont au nombre de cinq, parfaitement sensibles et constatés. De l'union du blanc et de la négresse résulte le mulâtre, ce qui forme la première nuance. Selon que la mulâtresse s'allie à la race noire ou à la race blanche, il y a une échelle ascendante ou descendante, qui contient en tout quatre degrés, deux pour aller au blanc, deux pour retourner au noir.

Voici les degrés qui mènent au noir : Si la mulâtresse s'allie au nègre, elle produit le câpre, si la câpresse s'allie encore au nègre, elle produit le grife.

Voici les degrés qui mènent au blanc : Si la mulâtresse s'allie au blanc, elle produit le mestif ; si la mestive s'allie encore au blanc, elle produit le quarteron.

Or le grife touche immédiatement au noir, et le quarteron touche immédiatement au blanc. Une alliance de plus, de part et d'autre, rend des deux côtés la distinction presque impossible. Les nuances sont rentrées dans leurs couleurs respectives.

fatale. Actif, énergique, entreprenant, rejeté hors des familles blanches où il voudrait pénétrer, tout l'incite à soulever le nègre contre le blanc pour détruire ce dernier dont la situation sociale l'offusque. Le métis naît pour ainsi dire avec cette idée ancrée dans la cervelle (idée d'autant plus dangereuse qu'elle repose sur une juste observation), qu'il ne deviendra le maître absolu des Antilles que par la disparition complète du blanc. Et c'est à quoi il tend. Sous tous ses agissements, décorés de noms pompeux empruntés à la politique métropolitaine : démocratie républicaine, affranchissement des servitudes, égalité dans les charges, radicalisme intransigeant, on trouve simplement ceci : ruiner les propriétés et les entreprises des blancs, leur rendre aux Antilles la vie impossible, les forcer à émigrer. On pose au blanc le dilemme suivant : Nous sommes le nombre, ou tu nous laisseras prendre économiquement et politiquement la première place, tu nous permettras en épousant tes filles d'entrer dans ta famille, de détruire cette pureté de race dont tu tires ta suprématie et ta fierté, ou bien tu partiras. Et malheureusement, pour l'avenir de la France aux Indes occidentales, c'est à quoi souvent il se résout... Je viens à peine de débarquer ; déjà j'ai fait la connaissance de nombreux jeunes gens dont les

parents créoles ont émigré, habitent Nantes, Bordeaux aujourd'hui. Eux vivants, l'entreprise prospère, se soutient. De temps à autre ils y envoient leurs fils ; par ceux-ci ils la surveillent encore. Après leur mort, qu'adviendra-t-il ? Indifférentes, les nouvelles générations n'auront point pour ces propriétés l'attachement du souvenir. Elles trouveront dans cette île une situation intolérable ; elles vendront leurs champs et, sans esprit de retour, quitteront la Martinique. »

« Sans l'appui de la population noire, il est vrai, le métis serait peu de chose, poursuit mon interlocuteur. Aussi rien ne lui coûte pour l'entraîner dans son orbite. Promesses, menaces, éveil de craintes chimériques tel par exemple que le rétablissement de l'esclavage, tout cela on le prodigue à tour de rôle. Souvent on réussit. »

« Et le métis, en adoptant cette conduite, n'obéit point à ses affections. Haïssant le blanc, il n'aime pas le nègre, loin de là. Ce dernier lui rappelle trop une origine détestée, dont il tire, croit-il, sa seule infériorité. Issu d'un blanc et d'une négresse d'ordinaire, le mulâtre, dit-on, porte au cœur la haine de la race à laquelle appartient son père, le mépris de celle dont est issue sa mère. »

« Cette situation, on la cache évidemment, mais elle se révèle à chaque instant ; cette haine on ne l'avoue pas, on la nie même, mais elle transpire de partout. Elle se sent à je ne sais quoi qui flotte dans l'air. Un détail mesquin tout à coup la trahit, une circonstance insignifiante la fait apparaître. »

« Nous voici à cinq heures sur la Savane. La musique de l'escadre vient de descendre à terre. Les familles de la haute, de la petite bourgeoisie, s'y trouvent rassemblées. Voyez : Parfois la démarcation est frappante ; d'un côté les familles blanches, de l'autre les mulâtres. Se rapprochent-elles, des regards indéfinissables s'échangent, sournoisement. Et quelle attention scrupuleuse apportée à des distinctions ethniques que nous autres métropolitains nous ne soupçonnons pas. Les plus insignifiantes traces de sang nègre sont infailliblement reconnues, stigmatisées sur les visages. — Voilà, dites-vous, une jolie personne. — N'avez-vous point remarqué ses lèvres ? — Cette jeune fille vous paraît charmante. — Voyez les lobes de ses oreilles. — Cette femme souple et distinguée. — Remarquez l'épatement léger de ses narines. — Vous les croyez blanches, elles sont mulâtresses. »

« Ainsi d'imperceptibles différences de race qui

tiennent à la génération, à la source même de la vie, résulte un état d'esprit particulier, ailleurs insoupçonné, et qui empoisonne ici l'existence. »

« Il n'est pas jusqu'à cette malheureuse catastrophe de Saint-Pierre qui n'ait creusé entre les races un fossé plus profond encore. Elle fut désastreuse pour les blancs : trois mille d'entre eux y périrent. A tort ou à raison, on accusa les mulâtres qui plus nombreux, peuvent supporter et réparer aisément leurs pertes, de s'en réjouir. Et la haine croît, monte toujours. »

« Lorsqu'on arrive comme nous de Dominique et Trinidad, ces îles anglaises, tranquilles, admirablement administrées [1], conclut mon interlocuteur, et que l'on tombe dans cet enfer qu'est ici une élection, on ne regrette point le passé ce serait trop dire, il est mort, insensé qui voudrait le faire revivre, mais on admire toutefois la sagesse du gouvernement britannique qui ne procède point par bonds, qui d'un seul coup, ne passe pas d'un régime de servitude à celui d'une entière liberté, presque de licence, et qui se garde bien d'émanciper une colonie avant son âge de complète viri-

1. Ce sont des colonies de la Couronne, administrées par des fonctionnaires indigènes. Le suffrage universel n'existe pas. Les blancs dominent, mais les noirs sont protégés contre tout arbitraire. »

lité. Alors, devant la réalité des faits, vos belles théories françaises s'évanouissent, et l'on se sent moins d'enthousiasme pour ces constitutions politiques aventureuses qu'enfantèrent un jour de trouble, entre deux phrases de rhéteur, les cervelles surchauffées d'avocats en délire [1]. »

Vendredi, 30 mars.

Ce matin, un de mes amis martiniquais, dont je fis la connaissance sur le paquebot, vint me réveiller dès l'aube. « Seriez-vous superstitieux, me dit-il ; la vue d'un prêtre vous offusque-t-elle ? Accompagné d'un religieux échappé à la catastrophe, je gagne Saint-Pierre. Il connaît admirablement les ruines. Si vous le voulez soyez des nôtres. » « Enchanté, nul n'est plus éclectique que moi, répondis-je. Je voyagerais avec Belzébuth en personne. Au même titre, la présence de cet homme de Dieu me sourit. Partons. »

1. Exprimée sous cette forme mordante l'idée n'est pas absolument exacte. En se reportant aux extraits de journaux cités à la page 251 le lecteur comprendra la sévérité de ce reporter. On philosophe mal dans la fournaise. Prématuré en ce qui concerne les colonies, le mouvement de 1848 fut admirable, dans son ensemble. Depuis soixante ans, lambeaux par lambeaux, les peuples, en Europe, ne font qu'adopter le programme politique et social qui fut alors si généreusement élaboré.

Et ce fut, ainsi, qu'au petit jour, un groupe de personnes parmi lesquelles je me trouvais, s'embarquait sur le vapeur qui devait une heure plus tard nous déposer au Carbet. Là, des barques nous attendront et nous conduiront à Saint-Pierre.

Rien n'est plus intéressant, plus curieux qu'un voyage en bateau le long des côtes. A chaque instant le spectacle change. Le paysage se transforme en un panorama qui défile. Combien plus vrai lorsque le pays ainsi découvert est un pays tropical! — Certes, elle était délicieuse cette navigation au long du rivage, où sans cesse, dans une anse, au fond d'une crique, au pied des mornes, apparaissaient de petits villages, enfouis sous les palmes des cocotiers; mais le souvenir de ce que nous allions voir, l'image des ruines, évocatrices d'un immense désastre, qui tout à coup allaient surgir, s'imposait malgré nous à notre esprit; elle empoisonnait nos pensées, elle se superposait à ces visions charmantes.

Enfin nous abordâmes au Carbet, dernier village de la côte, respecté par l'éruption. Au delà, paraît-il, aucune bâtisse ne resta debout, aucun être vivant ne subsista. — Deux pirogues effilées nous y attendent; bientôt nos rameurs, à grands coups d'avirons, nous entraînent sur la mer lisse.

Le soleil surplombe, l'air brûle. Peu à peu la haute masse du mont Pelé avance, se dégage. Nous doublons un dernier promontoire ; elle apparaît tout entière. Sur la déclivité du rivage, dans une anse profonde où se trouve, paraît-il, ce qui fut autrefois Saint-Pierre, nos yeux cherchent à découvrir la ville ; mais d'ici, placés comme nous le sommes au ras des flots, on aperçoit seulement quelques murailles grises dans un fouillis désordonné de verdure.

Bientôt, à un mille de la rade, inhospitalière aujourd'hui, portés par nos rameurs, à travers les brisants, nous débarquons ; et c'est une route qui dut être fort belle autrefois mais qui maintenant disparaît presque tout entière sous les herbes qu'il nous faut suivre. De temps à autre apparaissent des arbres brûlés, des murs écroulés et noircis. Ils témoignent d'une ancienne habitation disparue, d'une famille anéantie, d'une fortune évanouie. Égayé par la verdure nouvelle, ce paysage qui par son charme, nous faisait un instant oublier le passé, s'en trouve tout à coup assombri.

Enfin nous dépassons le troisième morne, un dernier tournant ; nous arrivons.

L'impression ressentie, la secousse violente

éprouvée, lorsqu'à ce dernier détour de la route on aperçoit tout à coup les premières maisons en ruine du mouillage, il est impossible de la rendre. Rien ne vous prépare à semblable vision. De quatre ans à peine date cette catastrophe, cinq cents ans se seraient écoulés que vous n'escompteriez pas un plus étrange spectacle.

Au premier plan une fontaine de bronze émerge, puis se dessine la rondeur d'un bassin aux pierres verdâtres et moussues ; partout apparaît un chaos de pierres noires déchiquetées, disjointes ; çà et là des pans de murailles grises et lézardées se dressent avec leurs fenêtres béantes toutes pleines de ciel bleu. Et cela, fauve, tourmenté, surgit d'une immense nappe de verdure qui, là-bas, très loin, s'en va finir aux premiers contreforts ocreux et dénudés du volcan.

On arrive, on pénètre dans la rue Victor-Hugo, la longue rue centrale qui, d'un bout de la ville à l'autre, court parallèlement au rivage. Elle est la seule déblayée à l'heure actuelle, la seule qui mette en communication avec le reste de l'île les rivages du Ceron et du Prêcheur, longtemps isolés par cet amoncellement colossal de ruines entassées [1]. Des deux côtés, de hauts talus en pier-

1. Avant le déblaiement de cette rue, les nègres de ces villages, m'a-t-on dit, étaient redevenus sauvages, circulant tout

res sèches la bordent, auxquels s'appuient des murailles de maisons chancelantes. Et des herbes, des cactus, de grands roseaux, des palmiers même ont poussé partout à gauche, à droite, luttant de toute leur jeune sève pour atteindre ces crêtes immobiles. Çà et là un arbre s'égare, se trompe, s'accroche à quelque pierre disjointe, s'embarrasse dans l'encadrement d'une fenêtre ou d'un porche, et secouée par la brise, on voit se balancer sa tête verte sur une muraille dénudée. A pas silencieux, posant leurs pieds de bronze dans la poussière, des indigènes vous croisent, portant sur leur tête, en de larges corbeilles, des mangues, des citrons, des bananes. Parfois une mangouste grisâtre traverse rapidement la route, courant d'un buisson à l'autre, à la recherche des serpents qui des pitons du Carbet se glissent maintenant dans ces décombres. Et ce sont les seuls habitants de Saint-Pierre aujourd'hui ! Sauf le rythme du flot, le bruit d'une pierre qui tombe, plus rien. Nul chant d'oiseau n'anime cette solitude infinie.

On tourne à droite, on dépasse la haute ruine de la cathédrale, qui, elle aussi, paraît lutter avec

nus, enterrant leurs morts sous leurs cases, et s'enfuyant honteux, à l'approche des blancs. L'impossibilité de se ravitailler peut expliquer le fait.

la végétation qui l'étreint, on traverse le cimetière nouvellement déblayé et dont les longues dalles plates et blanches semblent une ironie dans cet immense ossuaire. Ville étrange où les vivants ne laissèrent aucune trace, où les morts devinrent les privilégiés, où, seuls, à l'heure du cataclysme, ayant une sépulture, ils la gardèrent !

Par une route en lacets, aujourd'hui obstruée de ronces et de lianes, on atteint le sommet du morne d'Orange. Face au mont Pelé ce morne surplombe la mer et la ville, et c'est de là qu'il faut voir Saint-Pierre.

Le rivage s'échancre en une anse profonde ; la mer, de son remous constant, le borde d'une frange d'écume qui, d'ici, paraît un fil blanc immobile. A nos pieds, à pic, les maisons du mouillage aux toits défoncés, pressées les unes contre les autres, laissent bâiller leurs formes éventrées et cubiques. Mais plus loin, détruites, pulvérisées par le volcan, les bâtisses n'ont plus ni structure, ni contours. La végétation les a presque totalement submergées. A peine çà et là percent-elles, posées comme d'étranges menhirs sur la plaine verte. Le mont Pelé, fauve, dénudé, domine au loin tout ce paysage. A son sommet, un amas de nuages lourds, moitié vapeur, moitié fumée

tournoie avec lenteur. Dans une éclaircie, furtivement, parfois son dôme apparaît, semblable à quelque gigantesque four à charbon. D'innombrables fumerolles prennent naissance à deux cents mètres de sa crête. Blanches, bleues, avec des reflets d'acier, sinueuses, elles rampent jusqu'à la cime. Puis d'autres nuages arrivent plus denses, couvrent la montagne, effacent tout. Parfois l'un d'eux se détache, passe sur la ville et, poussé par la brise, promène un instant dans le bleu du ciel l'éclat de sa rondeur blanche. Sur le sol, sur les ruines silencieuses, on voit errer avec lenteur la forme mouvante de sa grande ombre. Hors cela rien ne bouge, rien ne vit, dans l'immensité morne de ce paysage. Toujours, partout, ce même silence impressionnant et vaste. Pas un cri, pas un bruit ne monte de cette ville morte qui, dans sa tombe de verdure, s'ensevelit !

Aveuglé par la lumière, lassé par la chaleur, je redescends ; une minute je m'assieds sous le pont de la Roxelane dont l'arche a résisté, seul endroit aujourd'hui où l'on puisse trouver un peu de fraîcheur et d'ombre. Devant moi se dressent les hauts murs sans toit du séminaire, vaincus eux aussi par la végétation souveraine. Quelques arbres commencent à y apparaître, qui, d'ici,

semblent de grosses touffes d'herbes éparses sur des lignes nettes de remparts. Et lorsque par la rue Bouillé qui longe la mer, je regagne ma pirogue le spectacle devient peut-être plus saisissant encore.

En ligne maintenant, les hautes ruines droites se pressent, se dressent, et contre elles se rue l'assaut d'une végétation furieuse. Çà et là un arbre, une touffe de roseaux plante son panache sur leur sommet, comme un plus audacieux combattant son drapeau. Mais en général, leur crête reste invaincue et dénudée. Avec leurs pans de murs en contre-forts, écroulés à moitié, elles semblent s'arc-bouter contre l'assaillant. A les voir trapues et puissantes, on leur prête je ne sais quelle force sourde de résistance. Elles paraissent se hausser en un suprême effort. Ce qui reste de la mort ne veut pas être détruit par la vie.

Lorsque j'aborde Fort-de-France, à cinq heures, c'est une brusque transition. Il fait beau. Chacun est descendu sur la Savane. Les jeunes filles ont mis leurs plus jolies robes blanches, les officiers de marine leurs plus pimpants uniformes. On se regarde, on plaisante, on sourit, on babille. Un Martiniquais auquel je conte mes impressions

du jour, m'affirme que sans la défense du gouvernement, Saint-Pierre serait en partie reconstruit aujourd'hui. Quant au cratère du mont Pelé, on ne s'en effraye qu'à certains jours, paraît-il ; à d'autres on y va, soit en procession, soit en pique-nique.

Et ce courage, cette gaîté, cette insouciance plutôt, cela vient de la même force que cette poussée de végétation luxuriante sur les champs dévastés de Saint-Pierre. Sur la mort, c'est la même victoire incessante et continue de la vie.

Samedi 31 mars.

Lorsqu'on réfléchit à cette destruction de Saint-Pierre, le souvenir vous en semble plus saisissant encore que la vision. Vu à la minute précise où il me fut donné de le contempler, ce spectacle grandiose des ruines est unique en vérité. Il éveille de hautes pensées philosophiques ; il justifie l'impression que je ressentais à Dominique. A lui seul il dit bien toute l'histoire de ces Antilles, de ces îles tourmentées aux secousses puissantes, aux transformations soudaines, où tout organisme qui s'éteint, toute chose qui disparaît

fait aussitôt place à d'autres existences, à d'autres manifestations de la vie. Plus complètement que partout ailleurs, ce sol est bien celui dont parlait le poète :

« Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous un père encore on retrouve des pères
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond. »

Et je me disais, évoquant le souvenir de ces forêts impénétrables de Dominique : Là-bas, cette végétation superbe ne cache-t-elle pas, elle aussi, les vestiges de cités immenses englouties dans un pareil cataclysme, cités dont nous ignorons l'existence, dont la tradition ne parvint pas jusqu'à nous, pas plus que dans quelques centaines d'années, si nos écrits se perdent, les hommes qui s'arrêteront sur l'emplacement de Saint-Pierre ne soupçonneront qu'ici bourdonnait une ville de trente mille âmes.

Aux Antilles on sent la présence, palpable pour ainsi dire, des forces antagonistes qui se partagent la nature. Dans toute leur force première se révèlent ces mots de destruction et de résurrection. « Par delà les tombes, en avant. » Voilà bien le cri que poussent la nature et les hommes. Au lendemain de pareilles catastrophes, on y entend gronder avec une plénitude incomparable ce qu'un des nôtres

caractérisait d'un si beau vers : « Le long rugissement de la vie éternelle. »

Mainte fois, au cours de ce récit fut développée cette pensée, mais il y faut toujours revenir ; il faut se laisser aller à cette impression ; elle est partout dominante. Je la ressentais encore aujourd'hui, en visitant cette propriété sucrière de Lareinty si débordante d'activité, si fourmillante de vie. M. Z... avait eu l'amabilité de m'y conduire. Vous allez y venir avec moi.

Et vous y viendrez en automobile !... Ne souriez pas. Oui, par ces routes, belles sur certains parcours, défoncées sur d'autres, parfois à peine tracées, le nouveau véhicule poursuit la série de ses exploits. Il existe même un service public de voitures motrices ; nous en avons rencontré une énorme tout à l'heure, embourbée jusqu'aux essieux, bondée jusqu'au toit de voyageurs désespérés. Celle où j'ai pris place, plus modeste, compte huit chevaux, et c'est une voiture particulière.

Mais ne croyez pas que les coussins d'un automobile, même d'un automobile particulier, soit à la Martinique un lit de roses. Et même cette randonnée m'en rappelle point pour point une autre qu'il y a trois ans j'accomplissais dans le Zoulouland. « Quelle locomotion, Dieu de la Bi-

ble, m'écriais-je, nous ne sommes plus assis mais en suspens. Nos têtes touchent aussi souvent la bâche que nos postérieurs la banquette. De temps à autre, quand cela tourne véritablement par trop au supplice, on se soulève un peu sur les bras comme sur des ressorts, puis cette position devenant fatigante à son tour, on se laisse aller, on offre de nouveau ses fesses en holocauste. Parfois la roue tout à coup immobilisée s'enfonce dans un trou comme un pieu, puis rebondit sur la route ; tantôt au contraire elle gravit une pierre énorme et tombe en craquant sur le sol dur. D'une claque vigoureuse la banquette vous lance en l'air comme un tremplin. »

C'est tout à fait cela. Que chercherais-je d'autre ? Je ne puis mieux trouver pour caractériser actuellement mes impressions de locomotion. Dans l'espèce il s'agissait d'une voiture à mules ; ici d'un automobile : la vitesse en plus, la sécurité en moins, ceci vaut cela, et c'est le progrès.

« Eh bien, me dit tout à coup mon compagnon, comment va la promenade, un peu agitée, je pense ? — Légèrement, répondis-je. — Baste, à ce régime vous deviendrez bientôt un planteur accompli, car vous ne l'êtes pas encore, observa-t-il en souriant. Si je vous avais connu si délicat j'aurais pris

mes roues à pneumatiques, mais, vous comprenez, je n'en use d'ordinaire que pour les dames. — On n'est pas plus galant, répliquai-je. Mais de quelle marque est cette voiture, une de Dion-Bouton, je crois? — Oh ! de marque aujourd'hui elle n'en a plus. Constamment j'ai fait remplacer dans mes usines les pièces brisées par les cahots. Toutes furent ainsi changées deux ou trois fois. — Il est regrettable qu'on n'en puisse faire autant pour les membres de vos voyageurs, m'écriai-je. » Et M. Z... se prit à rire.

Ainsi devisant, nous traversions maint village. Dans les faubourgs, à la porte de leurs cases, dans les bourgades, au seuil de leurs maisons, des indigènes, nègres ou mulâtres, aux bonnes faces réjouies criaient allègrement: « Le voilà, le voilà, vive notre député ! » D'autres, au contraire, faisaient la moue, nous regardaient d'un air sournois, et comme si nous leur eussions jeté des maléfices, rentraient précipitamment dans leurs demeures. « Des amis, des ennemis politiques, me dit mon compagnon en me les montrant. Avez-vous remarqué les premiers : que dites-vous de leur peau ? Sont-ce des blancs, ces gaillards-là ? Eh bien, voilà notre parti, cher monsieur, le parti des békés, celui qui rêve l'asservissement de la

race noire, l'anéantissement des mulâtres, etc., etc. Quelle absurdité ! Un parti de blancs, ici ! Mais il ne vivrait pas huit jours. Nous sommes la minorité, que diable ! Non, la vérité la voici : Quelques ambitieux veulent prendre notre place, nous dépouiller, nous ravir les derniers restes de notre influence ; et pour cela on incendie l'intelligence de ces hommes qui tous sont de braves gens en définitive. De questions politiques il n'y en a pas ; de questions économiques, oui, certes il en existe, et pour les meneurs surtout, de très pressantes, de très actuelles, et de très profitables ! »

« Alors voici la manœuvre : On reproche aux blancs la couleur de leur peau, on s'en sert contre eux ; on leur prête d'odieuses intentions ; on voudrait les accabler d'impôts ; en définitive on espère en leur rendant la vie impossible les forcer à déguerpir. Il y en a qui résistent : Je suis du nombre. Tant parmi les nègres que parmi les mulâtres, je compte des partisans solides, fidèles, intelligents ; car croyez-le, je n'ai aucun dédain, aucun préjugé de race. Voyez les amis qui soutiennent ma candidature à mon journal : tous gens de couleurs. Ce n'est point grâce aux blancs, croyez-le, c'est par ceux-là que je triompherai. »

« En êtes-vous bien sûr, répliquai-je. Dans le

peuple vous avez la majorité, je vous l'accorde ; mais vos ennemis par les municipalités tiennent les urnes. Dans une telle situation, ici, il n'y a pas de minorité possible pour un parti, paraît-il. » Visiblement ennuyé, M. Z... ne répondit rien. Il donna un coup de levier et la voiture s'envola.

Nous approchions d'un gros bourg: le Lamentin, où se donnait quelque fête, sans doute. Les ouvriers nègres que nous dépassions devenaient sans cesse plus nombreux. C'était « la descente au bourg. » En bras de chemise, ils marchaient d'un pas souple et rapide, pieds nus. Leur pantalon blanc relevé soigneusement à hauteur du genou découvrait leurs mollets noirs ; et leurs jambes, de loin, semblaient ainsi se terminer par deux béquilles d'ébène qui trottaient sur la route blanche. Ils portaient, couché sur l'épaule, un bâton à l'extrémité duquel se balançaient leurs souliers, leur veste, divers autres articles de toilette. Et chaque fois que nous les dépassions, tous nous saluaient avec ostentation, d'un geste large, accentué, pour attirer notre attention, pour forcer notre réponse. Celle-ci à peine obtenue, par leur attitude on voyait qu'ils se disaient avec orgueil : « Hein, vois-tu comme il m'a salué le béké », et c'était une impression singulière que ce respect

témoigné aux blancs par ces ouvriers nègres, pour ainsi dire à leur insu. Je me souvenais alors de ce qu'on m'avait dit de leurs sentiments profonds, de leur déférence intime pour la race blanche sous des apparences parfois contraires, à condition toutefois que celle-ci commande, qu'elle soit oisive, ou qu'elle se consacre aux travaux supérieurs ; du mépris irraisonné qu'ils ressentent pour tout Européen astreint comme eux à quelque labeur servile.

A l'entrée du bourg, au bord d'un fossé rempli d'eau, les indigènes s'arrêtaient un instant. Rapidement je les voyais revêtir leur veste, assujettir leur cravate, se nettoyer les pieds en les frottant dans l'eau l'un contre l'autre, baisser leur pantalon, enfiler et boucler leurs souliers. Mais leurs pieds épais et rudes y pénétraient difficilement. Emmanchés juste en leur milieu par le tibia, presque aussi longs en arrière qu'en avant, ils faisaient saillie de toutes parts. Le cuir tendu et boursouflé des chaussures se bombait sur les grosses bosses de leurs orteils.

La toilette terminée, la canne à la main cette fois, les indigènes reprenaient leur course, entraient au bourg, droits, dignes, majestueux. Mais on sentait une certaine raideur dans leur marche ;

et le soin même qu'ils apportaient à la dissimuler, trahissait la contrainte de leurs pieds emprisonnés[1].

Le Lamentin est un bourg coquet, très commerçant surtout, avec des magasins propres et luisants. Un négociant de la métropole vient d'y installer comme à Fort-de-France des petites contrefaçons de Bon Marché fort réussies ma foi. On y trouve toutes choses : pour deux ou trois francs par exemple, des chapeaux de paille élégants et coquets. Hier, à Fort-de-France, séduit par l'idée de porter un chapeau de paille des Antilles, j'en fis l'emplette. Horreur! Au fond de la coiffe, je viens de lire ces simples mots: « Importé de Suisse. » Où fuir, où se réfugier, grand Dieu? On achète un chapeau à la Martinique, il vient de Lucerne. Alors, peut-être, trouvera-t-on les produits des Antilles au sommet du Righi!

1. Cette inaptitude des noirs à porter des chaussures aboutit à des conséquences fort drôles. J'ai vu à Fort-de-France les enfants sortir de l'école, un pied chaussé, l'autre nu, et portant la chaussure qui ne leur servait pas à la main. Le règlement en effet les oblige à avoir des souliers. Chaussant un pied, ils manifestent leur bonne volonté ; n'en chaussant qu'un, ils souffrent moins, n'usent leurs bottes que l'une après l'autre, et réalisent ainsi une économie.

Sur la grande place du bourg sont installés aujourd'hui des forains : tirs, fours à gaufres, tourniquets, chevaux de bois. Ces derniers jouissent parmi les nègres d'une vogue que nous ne connaissons pas. C'est l'attraction nationale. On se dispute avec acharnement pour y monter. Ceux qui ont la chance d'obtenir une place y font d'interminables tours. Ceux qui attendent se désespèrent; le tout se termine souvent par des insultes, par une rixe quelquefois. — Les uns possèdent, d'autres désirent. Voilà l'image de la vie.

A toute vitesse nous traversions maintenant une grande plaine où les cannes ondoyaient à perte de vue, donnant comme à Trinidad cette même sensation d'un champ de blé en France au mois de mai, lorsque les épis sont encore verts. Mais à regarder les plantes qui bordaient la route l'impression changeait. Pressées les unes contre les autres, avec de longues feuilles frissonnantes et souples qui les terminaient comme un panache, elles apparaissaient hautes, droites et fines. On voyait bien qu'il ne s'agissait point là de nos pauvres petites plantes d'Europe, que celles-ci jaillissaient sans effort d'un sol incomparablement plus fécond. Leur belle teinte verte aussi ne permettait pas la méprise. Curieuse remarque : dans

ces pays tropicaux les arbres, les arbustes, les herbes ont le même vert, ce vert franc et cru des feuilles de palmiers.

A tous moments, des voitures à mules, des chars à bœufs, des nègres nous croisaient, ceux-ci porteurs généralement d'un grand couteau, lourd, à lame large, légèrement courbé vers le dos dans toute sa longueur. Les uns le tenaient incliné sur l'épaule ; d'autres le laissaient pendre au bout de leur bras, la pointe à terre, effleurant presque la poussière. « Voyez-vous ce coutelas, me dit mon compagnon, ici, pour les travailleurs, il remplace la faulx, la serpe, la faucille, la hache, la cognée. Vous le verrez à l'œuvre tout à l'heure ; mais vous le verrez laborieux et pacifique. Parfois aussi il apparaît dans les émeutes. C'est alors une arme terrible. »

Sur ce, nous changeâmes de véhicule. De l'automobile il nous fallut sauter dans une de ces petites Decauville dont les propriétés de cannes sont sillonnées. Changement qui ne fut pas pour me déplaire. Ce wagon servait à déblayer les champs ; il n'avait rien du sleeping évidemment ; du moins il roulait sur des rails, paisiblement, sans cahots. On n'y ressentait plus ces terribles secousses de tout à l'heure.

Un coup de sifflet retentit : la machine s'immobilise. Nous sommes arrivés dans un champ en exploitation.

Qui vit moissonner en Beauce ou ailleurs s'imagine fort bien une coupe de cannes à la Martinique. N'était la hauteur de la plante qui double ou triple celle d'un homme, la faulx absente remplacée par le large couteau, les procédés restent les mêmes. Même disposition, même variété de travailleurs aussi.

D'abord le moissonneur, nègre aux larges épaules, et qui manie avec une merveilleuse dextérité son coutelas, s'avance en tête. Le pied droit en avant, le corps penché, d'un coup sec, à quelques centimètres du sol, il frappe la canne. La plante tombe, arrachant avec un bruit de froissement ses longues feuilles des autres feuilles où elles étaient enchevêtrées. Quelques coups rapides sur la tige, la voici qui s'étale en deux ou trois tronçons sur le sol. Le coupeur avance d'un pas, s'attaque de nouveau au champ vivant, recommence à fouiller de son coutelas les grandes touffes vertes et frissonnantes. Derrière lui, à pas lents, marchent des femmes, des jeunes filles : les lieuses de nos champs de blé. Et quelle rapidité d'exécution, quelle prestesse de mouvements ! Vite, on prend la tête d'une canne munie de ses

feuilles, on l'étend à terre, c'est l'amarre. Dix, douze tronçons de tiges sont empilés par-dessus, le tout est lié fortement ; voilà une gerbe terminée : « un paquet » ici. Une autre femme s'approche, empile les paquets par tas de vingt-cinq : ce sont nos meules. Enfin arrivent les mulets, les cabrouets, les chars à bœufs. Ils transportent la récolte aux wagons ; elle s'y empile. Bientôt tout disparaît dans le moulin.

Détail curieux : le soleil se trouve ici complice des revendications ouvrières. Aux bêtes comme aux gens, son ardeur impose la journée de huit heures. Avant neuf heures du matin on ne trouve aucun travailleur dans les champs ; à trois ceux-ci sont vides : total six heures de travail. Faites la part du climat et concluez. Ces prolétaires ne paraissent pas trop à plaindre. Les propriétaires blancs ne semblent pas non plus les tyrans que l'on nous représente. Et d'ailleurs, avec sa haute taille, son sourire jovial, sa poignée de main cordiale et facile, j'allais écrire méridionale, mettez créole si vous le voulez, ce ne serait pas mon compagnon qui en donnerait l'impression. — Autres serviteurs : les bœufs. Voyons leur sort. Ils ne travaillent qu'une attelée, c'est-à-dire pendant cinq ou six heures. Après, avant, ils se reposent. Tout à l'heure, couchés dans la savane, en

liberté, en plein soleil, j'en voyais des troupeaux qui ruminaient le plus tranquillement du monde. Ma foi, eux aussi, s'ils pouvaient parler, se plaindraient fort injustement de leurs maîtres les békés.

Suivons nos cannes ; arrivons au moulin qui va les moudre, les transformer. Je l'ai visité minutieusement. Pendant une heure je viens de circuler dans ses différents étages ; je ne vous le décrirai pas dans ses moindres détails toutefois. A la Martinique, comme à Trinidad, la marche générale d'une usine de cannes rappelle absolument celle d'une usine de betteraves en Europe. Même disposition ; mêmes procédés. — Des wagons, les cannes sont jetées sur un conducteur incliné, sorte de trottoir roulant, planches étroites reliées entre elles par une chaîne articulée, et tournant sur des galets. Lentement elles montent au moulin, tombent dans un grand entonnoir ou trémie, glissent sous des rouleaux puissants qui les écrasent, passent sous d'autres rouleaux à plus faible écartement qui les pulvérisent. D'un côté s'échappe la bagasse ou résidu ; le jus coule de l'autre : celui-ci filant avec rapidité dans des rigoles de bois qui le conduisent aux chaudières, celle-là tombant lourdement sur les planchers, et de là dans les foyers. Particularité singulière, la canne

elle-même alimente ainsi le moulin qui la broie. Enfin, viennent diverses opérations : défécation à la chaux en de vastes chaudières, filtrage sur le gravier ou la bagasse, cuisson, turbinage ; cette dernière opération tout à fait semblable à celle pratiquée en France pour les betteraves.

Mais ce que ne peut rendre cette courte, cette froide énumération, c'est l'enchevêtrement des machines, c'est le tumulte de l'usine ; le spectacle qu'offrent ces hommes de bronze à moitié nus, ruisselants de sueur, travaillant, courant, s'agitant en haut, en bas, à vos côtés, sur vos têtes, sous vos pieds, à tous les étages de l'immense ruche bourdonnante. Et tout à coup, l'image de cette usine en travail évoque pour moi l'idée de la collaboration féconde, qui, pendant deux siècles, a fait ce pays. Certes, les blancs furent utiles à cette colonie, ils en ont été la tête et le cerveau, mais les nègres en furent les bras. Supprimez-les : point de main-d'œuvre. Pour fournir un tel effort physique sous un pareil climat, il faut ces hommes de race tropicale : Nègres, Indous, Chinois. Sans eux toute l'activité industrielle de ces contrées ne serait pas seulement languissante ; elle n'existerait même pas. J'eus alors l'impression très nette d'une solidarité nécessaire, d'une

harmonie indispensable entre toutes les races habitant la Martinique ; et les vers de Sully-Prud'homme qui terminent un de ses plus beaux sonnets me revinrent à l'esprit :

« Je connus mon bonheur, et qu'au monde où nous [sommes
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes,
Et depuis ce jour-là, je les ai tous aimés. »

M. Z... m'entraîne. Étourdi par mon séjour dans cette usine trépidante je le suis. Six heures sonnent, le dîner s'apprête ; je ne veux point séjourner trop longtemps ici. Ce soir même je dois retourner à Fort-de-France.

Cette vaste, cette spacieuse maison, avec ses pièces immenses et ses longues galeries, voilà bien l'habitation du planteur telle que je me la figurais, la maison qui pouvait contenir toute une famille, où pouvait circuler tout un peuple d'esclaves. Un je ne sais quoi d'antique s'en dégage, parfum des mœurs d'autrefois, vieux souvenirs de cette noblesse française dont tant de cadets s'établirent à la Martinique. Là, s'écoulait cette vie à la fois somptueuse, simple et patriarcale, sans inquiétude surtout, avec une hiérarchie indiscu-

tée, des contrats de travail bien établis, une religion dont on ne scrutait point les dogmes. Maintenant tout a changé. Ces larges pièces humides, désertes le disent ; toute sonore de son grand vide, cette vaste salle à manger le proclame. Nous y sommes cinq à dîner ce soir. Les proportions en étaient établies pour des repas de trente couverts. La révolution politique d'abord, la révolution économique ensuite opéra cette transformation. Puis vinrent les grands paquebots dont on voit d'ici les hautes cheminées et les mâts glisser rapidement sur la haute mer. Ils achevèrent le bouleversement. Jadis, au temps des lentes navigations à voile, on naissait, on vivait en ces lieux; on y mourait aussi. Tout au plus, par existence, risquait-on un voyage en France. Maintenant, avec les vapeurs, on part, on arrive à heure fixe : on ne se soucie plus des distances. Tout grand propriétaire s'en va en Europe, y passe chaque année plusieurs mois, revient, puis repart. Ces vastes habitations des planteurs d'autrefois ne sont plus que des pied-à-terre, des annexes de l'usine, des hôtelleries de passage, l'endroit où l'on vient faire ses comptes, surveiller la marche des affaires. On n'y dort plus, on n'y vit plus : on y campe, et l'on y travaille.

Ainsi, à la Martinique, comme ailleurs, se retrouve la marque de cette instabilité, de cette mobilité qui paraît bien être la caractéristique des temps modernes. Plus d'existence sédentaire, plus de mœurs, d'idées spéciales particulières à une région. Toutes se mélangent. L'humanité tend à se fondre dans un unique creuset. Nègres, Jaunes, Blancs, les habitants du globe tour à tour se déracinent. La rapidité des moyens de communication en est la cause. Nulle force ne s'opposera à cette transformation inévitable. Une révolution mondiale, plus vaste que toutes celles qui l'ont précédée, s'accomplit devant nous. Il en sortira un état que nul ne peut soupçonner.

A table se trouvent quelques femmes et deux ou trois jeunes filles. Je les regarde curieusement.

Avec leur air mélancolique, tendre et rêveur, elles sont bien les descendantes de ces créoles dont un écrivain du dernier siècle traçait un si gracieux portrait. « Petites, mains furtives, pieds mignons, brunes, avec des yeux à la fois perçants et doux, le teint n'est ni blanc ni brûlé, mais un peu mat avec des reflets vigoureux et des teintes ardentes. » Et lorsque nous nous levâmes de table

je trouvai dans leur démarche cette particulière allure si bien caractérisée par le même voyageur. « La créole de la Martinique ne marche pas comme la Française, elle n'arpente pas comme l'Anglaise. C'est un mouvement complet auquel la personne entière participe, et qui lui donne une singulière animation. La Française marche avec les pieds, l'Anglaise avec les jambes, la Créole avec tout son corps ; et c'est charmant. »

Le repas terminé, nous nous assîmes sous la véranda.

C'était une nuit superbe des tropiques, noire, sans lune, mais magnifiquement étoilée. Pas un souffle ne bruissait à travers les feuilles des palmiers. Dans cette absence totale de tout autre bruit la chanson stridente des grillons devenait assourdissante. Ce calme, ce repos contrastait si vivement avec toute cette activité du jour, cette nuit s'étendait si reposante pour des yeux fatigués de la pleine lumière, cette tranquillité apparaissait si saisissante en ce pays tourmenté, vibrant encore de terribles secousses, que l'âme s'en trouvait surprise et l'esprit étonné. Le souvenir de ce tumulte se mêlait à cette quiétude ; c'était une sensation délicieuse. Bientôt les mou-

ches phosphorescentes s'élevèrent. Ce fut partout, dans l'espace, un tournoiement désordonné d'étincelles. De grands phalènes invisibles traversaient l'espace, nous effleurant de leurs ailes. Les moustiques aussi nous assaillaient, dont on sentait l'ardente piqûre, le monstrueux crapaud de la Dominique, récemment importé, chantait sa hideuse chanson d'amour, et le cabri de bois jetait de temps à autre son cri mélancolique semblable au bêlement saccadé et lointain d'un chevreau. — Alors, on s'apercevait que cette sensation reposante de tout à l'heure n'était qu'une illusion de nos sens fatigués ; que la nature, elle, ne connaissait ni trêve ni repos ; et qu'une vie à peine assoupie avec le coucher du soleil, une autre vie commençait à bruire dans les ténèbres.

Dimanche, 1er avril.

A mon départ pour les Antilles qui donc s'étonnait de me voir m'embarquer seul, me qualifiant d'original aux singulières idées ? Moins original, moins singulier que vous ne le supposiez, railleurs. — Les amis : famille choisie ; la famille : amis forcés, dit-on. Même distinction entre les

compagnons que l'on emmène et ceux que l'on rencontre. On subit les uns, on choisit les autres. Jamais je ne me suis senti isolé au cours d'un grand voyage. — Aujourd'hui je retrouve mon compagnon de paquebot qui, l'autre jour, me conduisait à Saint-Pierre. Nous allons ensemble à la fontaine Didier, station thermale de la Martinique, délicieuse équipée et qui vaut bien une mention.

Pendant deux heures nous suivons la route; et je me désole. Pour moi, à moitié Martiniquais déjà, c'est une promenade banale je l'avoue. Tous ces arbres si singuliers de prime abord je les ai tant vus depuis un mois, qu'ils ne m'étonnent en rien. Un palmier, un aréquier, un tamarinier me semblent aussi familiers qu'un saule ou un peuplier. Ces plantations de cacao que je traverse, volontiers aujourd'hui je me figure avoir toujours vécu au milieu d'elles; tant il est vrai que seul l'inconnu fait le charme d'un voyage! Deux ou trois visions d'une chose suffisent à la déflorer, Déjà, je le remarquais en parlant de la mer et des tropiques. — Pour jouir constamment de la nature, il faut être un grand savant, avoir l'âme d'un artiste, ou les yeux émerveillés d'un petit enfant.

Pour nous distraire, soyons indiscret ; plongeons un regard rapide dans une de ces maisonnettes indigènes qui bordent la route, une de ces cases en bambou ou en planches couvertes de joncs, de cannes séchées ou de palmes. — Deux ou trois cloisons qui n'atteignent pas le toit la divisent d'ordinaire, et sur ces cloisons s'étale, avec des images d'Épinal à profusion, le plus hétéroclite assemblage de gravures que l'on puisse imaginer. Les maîtres de céans les empruntèrent aux journaux illustrés. La Vierge, le Christ, l'empereur Guillaume, le président Kruger, Sarah Bernhardt, tous ces personnages piqués aux coins par quatre épingles l'un à côté de l'autre, se regardent, se font la moue, sourient ou se menacent. Quel sentiment dicta le choix de ces indigènes ? Mystère. Religieux, superstitieux même pour la plupart, quelques-uns ne vénèrent-ils pas, n'adorent-ils pas, tour à tour, ces figures contemporaines comme des esprits ? Ne deviennent-ils pas pour eux les icones de leurs cases, leurs fétiches en quelque sorte ?

Un tunnel que nous traversons ; puis, tout à coup, la tonalité du paysage change. Radieuse, fertile, cultivée, telle apparaissait la campagne que nous venons de quitter. Celle que nous trouvons est sauvage, boisée, creusée de

ravins abrupts, dominée au loin par les trois pitons du Carbet, isolés et verdâtres. Au long d'une profonde vallée le sentier tortueux que nous suivons me rappelle mes excursions à Dominique. Mais qu'est devenue ma belle sécurité d'alors?

Avec précaution, avec inquiétude je marche, regardant chaque endroit où je pose le pied, car tout est à craindre ici du trigonocéphale. — Ce reptile, je l'ai déjà dit, ne se trouve qu'à la Martinique, à Sainte-Lucie, à Saint-Vincent. Les autres îles l'ignorent. — A quelques milles d'ici s'élève la Dominique. Hautes, sur le ciel, on voit se dessiner ses montagnes. Pas un de ces redoutables serpents ne s'y rencontre. La légende veut même qu'on en ait apporté; ils sont morts, du moins on le suppose, on ne les revit point en tous cas. Bien plus, une partie de la Martinique existe sur laquelle jamais on ne trouva ces reptiles. La raison de leur présence, celle de leur absence? On les ignore également.

Tout à coup une petite tache grise file à travers le sentier comme une flèche. Je me recule. Et mon compagnon de sourire : « Que craignez-vous? c'est une mangouste, me dit-il. A Saint-Pierre

vous avez déjà vu cet animal. — Je m'en vais aujourd'hui vous conter son histoire. »

« L'île, lorsque Colomb la découvrit, était infestée de serpents, mais infestée à tel point que les Espagnols effrayés se rembarquèrent. Jusqu'à ces derniers temps la présence du trigonocéphale restait ici une calamité. Peu d'années s'écoulaient sans qu'à la moisson, quelques travailleurs tombassent victimes de morsures cruelles. Lentement devant l'homme les reptiles reculaient, mais il fallait aller plus vite, obtenir un résultat radical. Comme d'autres îles voisines existaient, exemptes de ce fléau, on cherchait partout dans leur flore, dans leur faune ce qui pouvait les en préserver.

On crut le découvrir dans le crapaud de la Dominique : on l'importa ici. Il y fit merveille, se reproduisit sans encombre, pullula, infesta les champs et les vergers ; mais ce fut tout. Par sa masse il n'étouffait pas le trigonocéphale, comme on l'avait prétendu ; et si celui-ci l'avalait avec peine, il le digérait parfaitement. Le seul résultat de nos efforts avait été de fournir une nouvelle proie aux reptiles que nous voulions détruire.

Quelqu'un eut alors l'idée d'introduire la mangouste. Ce joli petit animal qui se rapproche assez

de la civette, est d'une agilité, d'une rapidité de mouvements extraordinaires. Le corps allongé, le pelage brun ou jaune tiqueté de blanc, la queue en éventail, la tête fine, le museau étiré, pointu, il court, il saute, il détale, il disparaît en un clin d'œil. Surtout il faut le voir en présence de son ennemi mortel : le serpent. Parfois à Fort-de-France, on les met en présence, dans une cage. Le duel commence. Le trigonocéphale n'attaque jamais. Rampant vers un coin, il s'y roule, et tête droite, sifflante, attend. Soudain, comme un ressort, la mangouste part, saute, et dans une attaque si brusque qu'on n'en peut surprendre les détails, saisit le reptile à la mâchoire inférieure, l'immobilise, la secoue, la désarticule et s'enfuit. Manque-t-elle son but? Aussitôt, avec la même agilité elle bondit en arrière, et quelques minutes plus tard reprend l'offensive. Rarement le serpent l'atteint; s'il y parvient, elle meurt. Et cet instinct n'est-il pas curieux qui pousse ce petit animal avec une telle impétuosité sur son redoutable adversaire ? »

En écoutant ce discours, je ressentais un certain sentiment de bien-être, de sécurité. Mon pied se posait avec plus d'assurance dans les hautes herbes. — « L'île doit être aujourd'hui à peu près complètement débarrassée de trigonocéphales,

hasardai-je. » — « Détrompez-vous, me répondit vivement mon compagnon, on en compte un moins grand nombre, voilà tout. Le nouveau danger leur fit d'autres mœurs. Dans la nature, comme en balistique, les moyens d'attaque et de défense se balancent. C'est la lutte du boulet et de la cuirasse. Le rat, le trigonocéphale, tous deux victimes de la mangouste, en voyant arriver ce nouvel ennemi cherchèrent le moyen de lui échapper. La mangouste ne grimpant pas : eux le firent. Maintenant ils gîtent la nuit sur les arbres, principalement sur les cocotiers. L'un et l'autre y font de tels ravages que, dans les plantations, on cherche aujourd'hui à s'en préserver. C'est ce qui vous explique la présence de ces feuilles de tôle en forme d'entonnoirs renversés, placées autour des palmiers. Dès lors, ni le rat ni le serpent ne peuvent en atteindre le sommet. Mais dans la forêt, un tel moyen est impraticable, remarque mon compagnon. Alors, de temps à autre, ajoute-t-il malicieusement, il arrive qu'en traversant les bois, tout à coup, une lanière se détache des branches, s'abat sur votre tête ou sur vos épaules. N'en soyez pas surpris : c'est un trigonocéphale qui tombe. » — Et mon ami de rire sous cape en voyant ma mine déconfite. — Me voilà plus tourmenté que jamais en effet. Je regarde à mes

pieds, je regarde dans les branches : « Maudite mangouste, grommelai-je, je me sentais bien plus tranquille tout à l'heure. »

« Vous voilà comme les nègres, me dit en riant mon ami. Vous oubliez les bienfaits pour ne vous souvenir que des inconvénients. Cette petite mangouste on s'en lasse maintenant. On voudrait qu'elle ne mange que des serpents. C'est absurde. Lorsqu'elle trouve des volailles, des oiseaux, des œufs elle en profite et les croque ; le beau méfait ! Alors cris, malédictions : on se plaignait du trigonocéphale et de ses dangers, on maudit la mangouste et ses déprédations. On oublie que la présence de celle-ci causa la disparition de celui-là. Aussi nos hommes lui font-ils une guerre acharnée, sauvage. Aujourd'hui les nègres la mangent ; ils lui trouvent une chair analogue à celle du poulet. Oh ! je ne vous donne pas leur palais comme étant celui d'un Lucullus. Ils déclarent trouver la même saveur à la chenille du cocotier.... Ne riez pas ; quelques blancs partagent cette opinion. — Fi l'horreur ! » m'écriai-je.

Ce disant, nous approchions des thermes, et descendions un sentier, au fond d'une vallée admirable, dans un de ces décors des tropiques que

j'ai déjà tant de fois décrits. Bientôt nous arrivâmes au bord d'un torrent dont les rives disparaissaient sous les bambous et les lianes. Bourrés de verdure jusqu'à leurs cimes, de hauts sommets nous environnaient, et la végétation s'y montrait à ce point touffue et dense qu'on ne savait si ces montagnes étaient bien l'effet d'un boursouflement du sol, ou si plutôt leur masse entière formée d'arbres aux proportions colossales, n'était, sur la terre plate, qu'un plein massif de végétation monstrueuse.

Au-dessus d'elle, les dominant de leurs trois cônes aigus, se dressaient les pitons de Carbet où des nuages blancs s'accrochaient. Dans l'herbe touffue, et sur de fines graminées, des taches de soleil ondoyaient, tombant à travers les branches. Le vent, en secouant leurs rameaux, les faisait osciller comme de grandes fleurs d'or pâle. L'air chargé de parfums lourds, de senteurs inaccoutumées était oppressant à respirer. La chanson des grillons, cette chanson stridente et continue résonnait partout sans qu'on les vît nulle part. — Et cette nature trop riche, trop luxuriante semblait s'assoupir dans une somnolence voluptueuse ; l'on se sentait envahi par son charme alanguissant. De temps à autre, glissant sur les

pentes des monts, des nuages passaient dans cette vallée. Les arbres s'estompaient, disparaissaient un moment sous leurs avalanches de vapeurs. Le brouillard étendait partout ses flots de gaze et de mousseline. Puis la nue s'éloignait ; le soleil à nouveau scintillait. En mille paillettes ses rayons étincelaient sur les feuilles luisantes et les mousses humides.

A cinq cents mètres des thermes, nous nous arrêtâmes ; et nous déshabillant rapidement, accrochant nos effets aux branches nous plongeâmes dans l'eau vive. La sensation de ce bain tiède, en cette solitude, au milieu de cette nature vierge, dans ce merveilleux décor tropical devint, après quelques instants, une sensation étrange d'évanouissement. Il fallait agir, remuer, pour ne pas oublier que l'on vivait, pour ne pas s'abandonner et s'endormir.

Et tout différait ici de ce qu'on trouve en nos contrées d'Europe, tout jusqu'à cette table qui dans un kiosque rustique nous attendait, sur laquelle s'empilaient des légumes, des fruits exotiques et délicieux, choux palmistes, ananas, mangues, bananes, ces petits citrons verts, ces jaunes oranges enfin, si fraîches, si odorantes, et dont sous les narines ouvertes je sentais monter la senteur.

Lundi, 2 avril.

Jour de départ, jour d'attente : je ne recommencerai pas mes lamentations. Ce matin, à onze heures, une baleinière du *Desaix* vint me prendre à terre. Un chef mécanicien dont j'avais fait connaissance à bord de la *Martinique* m'invitait à déjeuner. La veille, ses exercices de tir exécutés, le *Desaix*, le *Jurien de la Gravière*, le *Troude*, toute l'escadre des Antilles, faisaient une entrée majestueuse sur rade. Fidèle à la promesse qu'il me fit autrefois, l'obligeant officier tenait à me faire les honneurs de son vaisseau.

Je pris place dans le canot, à la poupe. Un enseigne commanda la manœuvre. Huit marins à la nuque large, au cou solide, aux muscles robustes se penchèrent sur les avirons ; nous partîmes. Un quart d'heure plus tard je gagnais la coupée du *Desaix*. Raides, talons réunis, main ouverte à hauteur de la visière, les aspirants m'y saluèrent. Je me sentis presque un personnage. Vieux sergent, je rendis le salut avec un geste magnifique.

Il faut visiter un croiseur pour comprendre la

nécessité d'une discipline inflexible dans la marine. La moindre négligence, le plus insignifiant oubli peuvent avoir des conséquences incalculables. Il y a là des étages de machines superposées, des enchevêtrements inouïs de bielles, de tuyaux, et sous vos pieds : les soutes aux poudres. Dans cet enfer s'agitent des hommes à moitié nus, pygmées insignifiants, sans lesquels pourtant cette immense machine ne serait qu'une carcasse de fer inerte et morte.

Inquiet, oppressé dans ce gouffre, à peine peut-on s'imaginer qu'autour de soi s'étend la mer calme, si douce aux regards, sous la transparence d'une irradiante lumière. Surtout, lorsque sur elle glissent ces bâtiments magnifiques, songe-t-on que pour les faire évoluer avec cette aisance souveraine tant de misères doivent être enfermées dans leurs flancs ? Dure sous tous les climats, cette vie du bord l'est particulièrement sous les tropiques. Soldats, officiers et matelots, s'y anémient. Leurs faces sont blêmes, leurs yeux fiévreux.

Gaiement nous déjeunâmes à l'arrière dans une charmante intimité. Une brise légère soufflait. Les sabords, grands ouverts, formaient autour de la salle comme de larges cadres où venaient s'ins-

crire de superbes tableaux. La surface clapotante de la mer, celle uniforme et douce du ciel bleu emplissait celui-ci ; dans un autre un promontoire apparaissait avec deux ou trois nuages flottants ; dans un troisième s'encadrait le port avec, au premier plan, la masse imposante et lourde du *Jurien de la Gravière*. Et les propos prestes, joyeux s'échangeaient. Un rire franc, cordial montait sans effort sur ces lèvres de vingt-cinq ans.

Soudain, un lieutenant annonce : « *Le Canada* »; et j'aperçus par l'un des sabords, la coque d'un paquebot qui, sur la haute mer, grossissait avec rapidité, sous ses hautes vergues en croix : le courrier... et les physionomies changèrent. Des pensées diverses passèrent comme des nuages sur ces jeunes fronts. Tous regardaient; et lorsque la baleinière envoyée à la rencontre du navire fut revenue apportant les lettres destinées à l'escadre chacun se précipita, décacheta fébrilement les enveloppes, lisant avec avidité les nouvelles de France. Alors, on avait la sensation très nette, et de la distance, et de l'isolement ; celle aussi d'une autre vie lointaine qui se déroulait ailleurs. Par les mille liens invisibles qui les rattachaient à des existences, à des affections diverses, ces hommes, qui semblaient quelques minutes auparavant former un tout si homogène et si com-

pact, différaient entre eux ; on le voyait bien maintenant. Sur ce vaisseau de fer, sous la gueule de ces canons menaçants on sentait que leur union avait quelque chose de factice, qu'ils se trouvaient assemblés là par une force étrangère et brutale, par une impérieuse nécessité qui violentait l'ordre paisible et naturel des choses.

Trois heures, en mer. — Sur le pont du paquebot la *Martinique* je passe à nouveau au milieu de l'escadre. Debout à la poupe, en agitant mon casque, je dis un adieu probablement éternel à ces jeunes officiers dont l'accueil fut si cordial, à Fort-de-France cette jolie ville étalant ses maisons blanches sur sa lagune. Et comme à chaque départ je sens monter en moi une vague tristesse.

Pour la dissiper, il est vrai, un spectacle m'est offert ; le plus plaisant, le plus cocasse, si j'ose dire, que l'on puisse imaginer. Le roi Behanzin, ses jeunes femmes et son fils sont à bord. Ce vieux roi nègre rit largement, et ses lèvres retroussées découvrent des dents pointues comme celles d'un tigre. L'éruption du mont Pelé, les tremblements de terre, tout cela ne lui disait rien qui vaille ; il ne l'avoua pas, mais se plaignit du froid, du vent, des gens, de la pluie, du beau temps, que sais-je ;

bref put intéresser à son sort quelques députés aux tendances humanitaires. Que ne ferait-on en France avec des députés ? Le voilà parti pour Blidah.

Tout à l'heure, lorsqu'il montait sur la passerelle, son air majestueux me frappa. Jeté en sautoir, son manteau de velours découvrait une de ses épaules et la moitié de son torse nu. Un petit bonnet triangulaire tremblait au sommet de son crâne. De la main gauche il portait un sceptre, et serrait entre ses dents une longue pipe blanche, dont le fourneau massif s'épanouissait à hauteur de ses genoux. Ses femmes le suivaient, d'un accoutrement plus pittoresque encore, de prime abord plus indéfinissable surtout. Dans la maison du roi, à Fort-de-France, elles erraient le torse, les seins nus. Hier on leur fit comprendre qu'à bord un tel costume serait jugé par trop rudimentaire ; et dans un magasin de Fort-de-France, à leur intention, on acheta quatre jolis corsages de soie. Aussitôt, appliquant le dos de ces corsages sur leur poitrine, dans chacune des manches elles enfilèrent leurs seins tombants, et comme celles-ci, malgré les dimensions respectables de leurs mamelles, flottaient, trop longues encore, elles en nouèrent ensemble les extrémités derrière leur dos, sur les reins. Le tout, retenu

par deux fins cordonnets de soie qui passaient sur leurs épaules comme de fines bretelles, apparaissait chiffonné à loisir, et tout à fait méconnaissable. Ainsi travesti, ce corsage banal, de coupe européenne, devenait quelque chose d'absolument exotique.

Mais quelle morgue ont ces gens-là ! Les valets nègres de Behanzin commandent avec une raideur, une hauteur que leur envierait un satrape. Et ces gaillards, il y a quinze ans, vivaient dans la brousse ! Cannibales à peine dégrossis, ils affichent aujourd'hui des airs de dictateurs. Étrange mentalité que la nôtre ! Principes de libéralisme théoriques et stupides qui permettent à ces sauvages l'arrogance d'une telle attitude !

A cinq heures nous passons lentement devant Saint-Pierre et le mont Pelé. Les jumelles se braquent. Je fouille du regard les ruines [1] de la mal-

1. Voici quelques notes sur la disparition de Saint-Pierre. Ce fut le 26 avril 1902, que les premières fumerolles apparurent au sommet du volcan.

Le 8 mai, à six heures du matin, le soleil éclairait la ville de Saint-Pierre relativement tranquille ; au nord, la montagne Pelée fumait.

« Je me trouvais alors, dit M. Clerc, dans la maison Litté, au Parnasse, sur le haut d'un morne qui domine immédiate-

heureuse cité. L'ombre déjà l'envahit. Dans le chaos de ses décombres on ne distingue que la silhouette pâle de la cathédrale.

Le 8 mai 1902, jour du cataclysme, était on le sait un jeudi, celui de l'Ascension. Terrorisés, afin d'y implorer la protection du ciel, les habitants de Saint-Pierre se précipitèrent dans les

ment Saint-Pierre. A huit heures moins dix, j'entendis deux détonations ; je sortis pour regarder.

« Un fleuve de fumées lourdes, d'un noir d'encre, sortait de l'étang sec. Elles coulaient en moutonnant avec un bruit sinistre. On sentait que cela était pesant, puissant. Je croyais voir un gigantesque bélier roulant... On entendait le craquement de tout ce que cette trombe brisait, arrachait sur son passage. Cette masse noire qui dévalait ne se confondait pas avec les fumées qui continuaient de monter en nuages du cratère. Avec fracas, elle suivit la vallée de la rivière des Pères, la vallée de la Roxelane, et s'étendit jusqu'au Carbet, couvrant tout d'un frémissement de noir linceul. Une minute et demie ne s'était pas écoulée que du haut de la montagne cette avalanche s'abattait sur le Carbet.

« Puis, tout à coup, la masse noire fulgura dans un éclat de tonnerre. Et ce fut sur Saint-Pierre, dans cet immense nuage obscur, des lueurs d'incendie. Peu après, le sommet de la montagne s'éclaircit, le cratère s'éteignit, et la silhouette du morne Lacroix apparut, complètement modifiée.

« Et de nouveau l'obscurité s'étendit. Pendant une heure, le rivage, la montagne, les mornes, la maison où je me trouvais, toute la région fut plongée dans la nuit. On dut allumer les lampes.

« Lorsque revint le calme et la lumière, une lumière sans éclat une lumière atone, morte, nous étions au milieu d'un paysage

églises. Pour la cathédrale seulement, voici le résultat : huit cents cadavres sous des décombres. La stupidité du fait n'arrête point l'essor de l'espérance. Déçue, la foi ne diminue point. Faut-il en sourire, faut-il admirer ? Dans la persistance de cette attitude, n'y a-t-il pas un sens philosophique profond ? N'y retrouve-t-on point toute la grandeur et la misère de l'homme qui veut espérer contre tout espoir, qui, devant les démentis de l'expérience, affirme sa foi en la justice, qui préfère en ce monde l'illogisme de ses dogmes, à l'absurdité d'une vie sans but?

de cendres... C'était comme une neige d'un gris clair qui eût tout recouvert.

« Saint-Pierre n'existait plus ; le quartier du Fort était rasé, celui du mouillage brûlait. Pas un être vivant n'avait échappé au désastre. »

« Le 11 mai, la ville n'était plus qu'un immense charnier. Les cadavres apparaissaient scalpés, sans barbe, sans chaussures, dépouillés de leurs vêtements. Complètement nus, tous offraient la même couleur noire uniforme.

« Dans le quartier du Fort, il ne restait rien, pas un cadavre, pas un objet quelconque. Les maisons étaient devenues de la poussière mélangée aux cendres. Mais en s'éloignant de la côte la décroissance d'intensité du phénomène se manifestait. Des arbres restaient entiers, les feuilles à peine roussies. On trouvait des cadavres encore vêtus et sans brûlures. Dans une maison un vieillard était mort en son fauteuil, à table, devant un bol de café. »

D'après Jean Hess. *La catastrophe de la Martinique*. Comparez la destruction de Pompéi racontée par Pline le Jeune.

LA GUADELOUPE

Mardi 3 avril.

Avant d'aborder à Basse-Terre, on longe un archipel délicieux, celui des Saintes. Au-dessus des flots éternellement bleus, tous ces îlots soulèvent leur bosse verte, découvrant tour à tour, suivant la marche du vaisseau, des perspectives imprévues : anses, baies, promontoires, longs canaux à l'extrémité desquels on voit à nouveau s'ouvrir la pleine mer azurée et lointaine.

Mais j'ai déjà tant vu de ces paysages maritimes que j'en abrège la description. Me voilà débarqué. Observons un peu les hommes ; parlons-en si vous le voulez.

D'abord aimez-vous les antithèses ? Si oui, en voici une charmante trouvée par hasard dans un

vieux volume que l'on vient de me prêter. Ecoutez comme l'auteur caractérise la contrée et les habitants : « La Martinique est plus cérémonieuse, la Guadeloupe plus cordiale. On disait autrefois : Nos seigneurs de Saint-Domingue, Messieurs de la Martinique, les bonnes gens de la Guadeloupe. »

Eh ! mon Dieu, oui, je souscris à cet adage, bien que pour juger du caractère pacifique des hommes ce soit un fort vilain moment que ces périodes électorales.

Car on fait maintenant de la politique ici ; on en fait éperdûment, à tour de bras. « Un peu plus, un peu moins, me dit-on, on en fait même toujours. Nos colonies des Antilles sont les dignes filles de leur mère. » — Mais il existe à la Guadeloupe un caractère exotique et sauvage plus franchement prononcé qu'à la Martinique [1]. Les seuls candidats en présence suffiraient à le lui donner d'ailleurs : un blanc, un mulâtre, un nègre. Les partis qui les soutiennent se décorent respective-

1. Le mélange des races y est en effet moindre, et les types se sont conservés plus nombreux dans leur pureté originaire ; ceci parce que la Guadeloupe n'étant pas classée base militaire et navale, n'eut jamais une importante garnison comme l'île sœur. Fatalement, la présence des troupes amène des croisements plus fréquents entre les races blanche et noire. Pour le même motif l'influence civilisatrice des blancs y fut moins prononcée qu'à la Martinique.

ment de noms harmonieux tel que : Socialo-collectivo-internationalo-réactionnaire-royaliste. Enfin les deux journaux de l'île fulminent l'un contre l'autre alternativement. Certes ce ne sont pas eux qui donnent dans cette campagne la note la moins plaisante. Jugez plutôt.

Ce matin je cours au bureau des deux organes. Je feuillette la collection de numéros parus dans la colonie depuis que la lutte est ouverte. Admirable littérature ! Alphonse Allais votre imagination bouffonne ne trouva jamais mieux ; et vous Harduin, qui, dans le *Matin*, écrivez en souriant des articles pleins d'humour, vous paraîtriez à Basse-Terre un simple écolier. On rédige ici, sans le vouloir, des chroniques mille fois plus joyeuses que les vôtres.

Le vendredi 23 février 1906, M. *** député sortant, ennemi politique, bête noire (le mot est de circonstance) de tout un parti, vient de débarquer à Basse-Terre. Quelle apostrophe terrible va-t-on lui lancer, quel article vengeur lui décocher, de quel stigmate le flétrir ? — Cherchez, imaginez, vous ne trouverez point. — Un rédacteur de génie sent une subite inspiration. En tête du journal, immédiatement sous le titre, l'on imprime ceci :

Deuil public.

*L'arrivée parmi nous du député sortant, le chef du parti des Assassins et des Incendiaires, étant pour la Guadeloupe un véritable deuil public l'*Émancipation *paraît aujourd'hui encadrée de noir.*

Et comme autrefois les quotidiens en France à la mort de Victor Hugo, le journal paraît avec un grand cercle noir en bordure de ses articles.

L'organe adverse n'est pas en reste de bonne humeur. Il a d'excellentes saillies également ce quotidien, des plaisanteries austères du même sel. Vous allez voir.

Voici le numéro du dimanche 8 avril, journal la *Vérité*. Il faut en savourer la première page. En tête, bien en vedette, correctement imprimé, s'aligne l'article suivant :

Veuve et orphelins

Monsieur Dorval, Pointe-à-Pitre.

Monsieur Dorval,

Au nom de mon regretté mari qui est resté votre ami jusqu'à la mort, je vous demande de me rendre un service.

Vous trouverez dans la présente un chèque de 25 francs et 0 fr. 40 centimes en timbres.

C'est pour publier dans votre journal, à la tête (*sic*), pendant trois semaines, les paroles suivantes :

Mon fils était innocent.

Il n'a jamais fait du mal à personne. M. le Gouverneur et M. le Député lui ont retiré le pain qu'il donnait à sa vieille mère et à sa sœur orpheline.

Nous demandons, au Dieu trois fois saint, au Dieu vengeur de la veuve et de l'orphelin, au Dieu d'Isaac et de Jacob, de rendre fous M. le Gouverneur et M. le Député pour les scélératesses qu'ils ont faites et pour tout le mal qu'ils feront aux malheureux avant leur mort.

Publiez trois fois à la tête de votre journal.

Si vous ne voulez pas, retournez la lettre, et recommandez avec les 40 centimes à l'adresse de Madame..... demeurant à.....

Si vous publiez merci, et gardez les 25 francs pour le prix de l'article.

Votre servante,

Dame veuve XXX.

Monsieur le Gouverneur, sur la foi de vos ennemis, admettons que vous soyez un homme peu commode ; il est pourtant difficile de vous imaginer un aussi abominable tyran, nourrissant de si noirs desseins. Pour nous autres Européens, qui sur la foi de certaines dépêches entrevoyions une situation si alarmante, de semblables articles semblent au contraire tout à fait rassurants. Dans une revue de fin d'année, dans une pièce du Palais-Royal, de pareilles inventions seraient même trouvées charmantes j'en suis certain.

. . . . . .

A mes côtés, accoudé sur la rampe du balcon, un optimiste me parle. Écoutons cet observateur en rose.

« Ces différentes races en présence formant les divers partis aux Antilles vous en rebattait-on assez les oreilles à votre départ de la Martinique, cher Monsieur ! Vous verrez, disait-on : d'un côté il y a les créoles blancs et les nègres, de l'autre les mulâtres ; et vous vous attendiez à voir défiler dans les rues le candidat européen grave comme un nabab, escorté de visages pâles, suivi d'amis noirs comme des chaudrons ; tandis que son concurrent, à la face brune, s'avancerait droit, sinis-

tre, bilieux, avec la majesté d'un doge entouré de sbires aux faces olivâtres. »

« Du tout ! rabattez-en. César et Pompée passent en ce moment sous ce balcon. Regardez : Tous deux marchent suivis d'un état-major composé avec un éclectisme parfait. L'humeur conciliante d'un député libéral s'en accommoderait certainement. La gamme des peaux va du blanc le plus pur au noir le plus foncé; elle passe par tous les tons intermédiaires, jugez-en. Dans l'un et l'autre camp, amoureuses des couleurs voyantes, les négresses sautillent vêtues d'oripeaux de pacotille, offrant aux regards toutes les variantes de l'arc-en-ciel. Nous ne connaissons pas les genres tranchés ici voyez-vous. Napoléon les aimait paraît-il. Il n'y trouverait point son compte. »

« Puis, pourquoi diable vouloir toujours découvrir chez nous du nouveau ? Si les électeurs guadeloupéens ressemblaient aux vôtres : qu'en diriez-vous ? Si la couleur de la peau, tout essentielle qu'elle vous parût, passait pour eux au second plan. Si un bureau de tabac, une recette des finances, une place de commissaire par exemple leur semblait de première importance. Ne croyez-vous pas que ce serait beaucoup plus naturel ? Voilà qui, dans tous les pays, détermine souverainement des antipathies et des préférences. Accordez à ces hom-

mes des opinions dans la mesure où ils les manifestent, cher Monsieur, mais, dans la rue, lorsqu'ils crient : Vive l'un, vive l'autre, mettez que, par hasard, il s'agisse justement de celui-là dont ils attendent quelque chose. »

Ainsi parlait ce nouveau docteur Pangloss ; et je songeais : « Cher philosophe, ne soyez pas trop optimiste. Pour certains du moins, les passions m'apparaissent poussées à l'extrême ici... » Autre électeur, autre son de cloche.

Tout à l'heure, soupçonnant ma qualité d'étranger, un grand diable de mulâtre, haut comme une tour, m'aborde ; puis, voyant mon détachement des luttes électorales il me déclare : « Ah mon pauvre Missieu, quel pays que le nôtre ! Ravagé, rongé de politique. Cette union des blancs et des noirs, quelle honte ! Par leur situation pécuniaire, et leurs propriétés les blancs dominent. Or ce qu'ils veulent c'est leur tranquillité. Les nègres, eux, désirent entrer dans l'administration ; et voilà le terrain de l'entente. Et puis, ce gouverneur, certainement, ce fut lui qui incendia son palais ; et cela pour flétrir, pour perdre ses ennemis politiques en les accusant de ce méfait. Et tenez Missieu, lisez sa dernière proclamation ; il veut rétablir l'esclavage, le gredin, c'est abominable, le filou ! — Vous vous abusez, mon ami, répliquai-

je doucement, je connais cette proclamation ; le gouverneur s'y défend au contraire avec indignation d'avoir jamais caressé pareil projet. — Ah ! Missieu vous êtes un « *béké de France* » vous, avec ceux d'ici ça fait deux ; et vous ne les connaissez pas ceux-là. Quand ils disent une chose, ces hypocrites, il faut immédiatement comprendre le contraire. — Fort bien, interrompis-je, cette optique me manque en effet ; mais enfin dites-moi : depuis quinze ans votre parti n'était-il pas au pouvoir ici ? par ses créatures n'occupait-il pas toutes les places ? Il baisse aujourd'hui, que voulez-vous la roue tourne, chacun son tour. — Eh Missieu, répliqua-t-il, mais nous sommes d'honnêtes gens nous, et ces places nous les méritons au moins. — Tout parti vaincu tient le même langage », lui dis-je, et je le quittai.

Rentrant chez moi je songeai. Décidément, d'un climat à un autre, les ressorts de la politique ne changent guère. Ils sont rares ceux qui peuvent écrire comme un pamphlétaire célèbre : « Au lieu de dire à celui que j'essayais de renverser : — Ote-toi de là que je m'y mette —, j'ai toute ma vie pratiqué cette autre maxime :

« Ote-toi de là que je ne m'y mette pas ! »

Mercredi, 4 avril.

Enthousiaste, sceptique, optimiste, pessimiste, dans ce pays, que faut-il être? L'un voit rose et l'autre noir, qui faut-il suivre? Demain je le saurai peut-être. Ne dramatisons rien ce soir; ne poussons pas au sombre le tableau. Hier, ce maudit Guadeloupéen me peignait la situation sous de si tristes couleurs qu'aujourd'hui je me sentais plein d'appréhension en me faufilant à la suite d'un des candidats en tournée. Eh bien, ce fut mon docteur Pangloss qui cette fois eut raison. J'attendais un massacre, ce fut une idylle. Elle fut amusante au possible cette journée électorale passée aux Vieux-Habitants.

Dans la circonstance toutefois, l'histoire, la terrible ou radieuse histoire ne montrait guère son visage souriant. Les Vieux-Habitants : n'était-ce point, à quelques kilomètres de Basse-Terre, ce bourg où, peu de semaines avant notre arrivée, on assommait six gendarmes ? Mais l'histoire ne se reproduit pas toujours la même, vous allez le voir.

Ce matin, à six heures, part le cortège officiel. Je prends place dans le petit vapeur qui doit nous

emmener aux Vieux-Habitants. Certes, il y a des routes à la Guadeloupe, nombreuses et bien entretenues, mais la route la plus commode, la plus rapide c'est encore et toujours la mer. Un village n'est-il pas trop enfoncé dans l'intérieur des terres : pour vous y rendre n'hésitez pas, sautez dans un bateau. C'est ce que je fis.

La traversée fut calme. A bâbord se déroulaient les montagnes de la Guadeloupe, fraîches, luxuriantes et vertes. La contemplation du paysage m'eût absorbé si je n'en avais été distrait par les notes discordantes des clairons, des flûtes, des cornets à pistons qui préludaient par d'insupportables accords aux délicieux morceaux électoraux que nous devions entendre tout à l'heure. Celui-ci soufflait un *la*, l'autre un *si*, ce troisième un *ré*. De tous côtés, on apercevait des joues noires, boursouflées, des lèvres avançantes collées à des embouchures de cuivre. Les porte-drapeaux, déployant leurs enseignes, les agitaient furieusement au-dessus des flots. Des saluts, des hourras venus de la côte leur répondaient. Les échos nous en arrivaient entre deux gémissements de vagues sur la coque, entre deux coups de piston du petit vapeur haletant.

Debout à l'arrière, appuyé sur sa canne comme sur un trident, le député lourd et puissant

contemplait ce tableau avec une sérénité olympienne. Sous sa moustache rousse, à travers sa barbe longue et massive, on soupçonnait un sourire. Drapé dans cette noble attitude, toute sa personne faisait songer à Neptune commandant aux flots.

Accoster fut impossible ; débarquer fort pénible. Sur le rivage, le bordant de son écume neigeuse, la houle déferlait avec furie. Autant qu'il le put, le petit vapeur approcha ; puis à l'aide de barques, de planches on improvisa un pont. Les bras en balancier, avec des contorsions amusantes, chacun s'aventura sur cet ouvrage chancelant. Les uns, droits et calmes, le traversaient avec lenteur; d'autres, visiblement inquiets, avec rapidité. Les musiciens, leurs instruments en bandoulière, furent héroïques. La grosse caisse surtout donna une impression très nette de majesté et d'assurance. Un trombone au milieu du pont s'arrêta net, souffla trois notes dans son instrument. Aussitôt la foule s'écria : « Vive la République! » Je me demande encore pourquoi. Enfin le grand chef s'avança, grave, majestueux et digne comme il convenait. On applaudit on cria, on hurla. L'enthousiasme devint de la furie. A ce moment, portée par la mer, une grosse vague s'engouffra sous le pont fragile. Le héros

pressa l'allure. Sur la planche fléchissante, rapidement, on vit passer sa forte silhouette, dos courbé, casque en avant. Image apaisée d'un Neptune souriant, qu'étiez-vous devenue ? Le dieu avait fait place à l'homme. Celui-là, on le voyait bien, ne commandait pas aux éléments.

Sur la plage nous attendait un superbe cortège de femmes, vêtues de robes aux couleurs claires et voyantes, couvertes de bijoux de pacotille, tenant en main des bouquets longs et touffus comme des gerbes. Des bannières flottaient au vent. Une foule aux vêtements bigarrés, aux visages de teintes diverses, grouillait sur le rivage. Quelques maires en redingote, chemise blanche, col montant, chapeau à claque, écharpe en sautoir, se tenaient, droits et graves, au premier rang, comme pétrifiés par l'importance historique de cette journée mémorable. Un commissaire de police, à la face simiesque, grimaçante sous son haut de forme cabossé, se multipliait. Enfin cinq gendarmes dont la haute stature se dressait sur des chevaux massifs, poing sur la hanche, silencieux et fixes, dominaient cette foule bruyante, ces vivats, ces enthousiasmes, avec la majesté, la froideur, l'impassibilité de la loi.

On se mit en route. Par un joli sentier à lacets bordé de cactus et de fougères nous montâmes à la mairie des Vieux-Habitants. En tête tourbillonnait un groupe d'éclaireurs, bande de négrillons moitié nus, dansant, hurlant ; puis d'un pas allègre trottaient les musiciens soufflant dans leurs cuivres, tapant sur leurs tambours, emplissant la vallée d'un épouvantable vacarme. Certains airs triomphaux ressemblaient à des marches funèbres; d'autres morceaux, tristes et lents d'ordinaire, prenaient tout à coup une allure sautillante. Derrière eux, de temps à autre, la foule entonnait des couplets de l'*Internationale*. Et dans cette petite île où le service militaire reste insoupçonné, qui ne connaît ni la charge ni la gloire d'être une grande nation, l'hymne révolutionnaire, sans aucun sens précis, devenait quelque chose d'étrange, de bizarre et d'inattendu.

Enfin le gros de la troupe s'avançait. Perdu au milieu de son escorte à peine pouvait-on distinguer le candidat : le dieu. On voyait seulement son casque blanc, rond comme un melon, qui se balançait parmi les bonnets multicolores des femmes et les hautes gerbes des grands bouquets. Celles-ci radieuses, ravies, charnues comme des Vénus hottentotes, riaient la

bouche élargie, découvrant leurs dents fortes et blanches. Parfois, à quelque détour de la route, le groupe compact se disloquait un instant. L'homme-idole [1] apparaissait, lourd sur ses jambes trapues, se dandinant d'un air calme et bonhomme. Une de ses suivantes lui frôlait le nez d'un éventail rapidement agité, une autre, s'emparant de son parapluie l'avait ouvert, et s'efforçait d'abriter son casque des rayons d'un soleil qui s'obstinait, lui, à ne point paraître. Et, sous le dais noir de la frêle étoffe, se dandinant toujours, l'heureux candidat, face vermeille, barbe épanouie s'avançait avec un bon sourire satisfait, semblable à quelque roitelet africain, à quelque étrange prince asiatique, à un rajah bon enfant, à un bienveillant nabab.

Mais de tout ce cortège le plus curieux assurément était les oriflammes. Il y en avait de toute espèce, de toutes couleurs, de toute taille. Des inscriptions superbes inscrites en lettres d'or rutilaient sur les étoffes. De petites pancartes épinglées çà et là portaient des mentions complé-

1. L'expression pourrait être prise dans un sens hyperbolique ou ironique, il n'en est rien. Elle est simplement exacte. Les électeurs, là-bas, ayant, pour le candidat qu'ils affectionnent, une admiration et un enthousiasme inconnus chez nous.

mentaires. Sur une bannière en velours noir, ornée de glands d'argent je lis : « Honneur aux réachistes », puis, sur un écriteau blanc cloué sur la hampe : « Rendue aux socialistes. » C'est un ancien groupe du candidat adverse. Il fit dernièrement défection, et ne crut mieux honorer le nouveau parti qu'en lui rendant son drapeau, en lui amenant son pavillon. Que penser de cette délicatesse? Elle étonnerait les électeurs de la métropole. Combien peu y eussent songé !

A la mairie, cohue effroyable. Tous se pressent, veulent entendre la bonne parole, applaudir les morceaux pathétiques de la harangue. Restons calmes, évadons-nous de cette foule. Discours électoraux : discours souvent les mêmes. Votez pour moi, dit l'un. Élisez-moi, proclame l'autre. Je ferai votre bonheur, dit celui-là. Il causera votre infortune, crie celui-ci.

Fuyons ces apologies et ces malédictions ; et tandis que retentissent les éclats de voix du candidat, les hurras, les vivats, les applaudissements de la foule, regardons ces nuages qui s'élèvent et découvrent l'un après l'autre le sommet des montagnes environnantes.

De toutes parts les rayons d'un soleil radieux pénètrent les nuées. Bientôt ils en triomphent ; les alizés les disloquent, les séparent, les chas-

sent à droite, à gauche ; la mer, le rivage, les montagnes apparaissent dans leur fraîche, dans leur virginale splendeur ; un ciel pur se déploie, azuré et mouvant, parcouru en tous sens par de gros nuages boursouflés et blancs, aux contours arrondis, que des souffles calmes semblent rouler dans l'espace.

Quant au banquet, prenons-y place. Cela promet d'être curieux. Quel entrain, quel enthousiasme, quelle bousculade pour y participer! Je rougis presque d'y occuper un siège, d'y ravir un couvert. — Songez à l'espoir magique que ce doit être en effet pour un de ces pauvres hères, habitant de ces cases misérables, de s'asseoir à cette table couverte d'une nappe blanche, de fleurs, de vaisselle claire, de cristaux où les flûtes de champagne hautes et fines promettent des libations pour beaucoup inconnues [1].

A mes côtés se trémousse un nègre d'une extraordinaire prévenance ; que je remercie avec force civilité — « Asseyons-nous à la table d'honneur,

1. Le côté humoristique de ce banquet ne doit pas me faire oublier la cordialité de la réception, et surtout l'amabilité dont fit preuve à mon égard la municipalité des Vieux-Habitants. Je l'en remercie très sincèrement ici.

me dit-il. Votre place ne se trouve pas au milieu de ce peuple. Vous êtes notre hôte, notre invité, que diable! » Mais je me dérobe : « non merci », m'estimant fort bien casé ici pour tout voir, tout consigner. Nouvelle insistance, puis, voyant que les raisonnements par lesquels il espère flatter ma vanité demeurent sans effet, il risque l'argument véritable suprême, et qui lui tient le plus au cœur — « C'est que, voyez-vous, mon chê, me souffle-t-il à voix basse, nous serions mille fois mieux à la table d'honneur ; on y est plus abondamment servi. » — « Fort bien, cela me laisse parfaitement indifférent, répondis-je, je ne viens pas ici pour manger, cher monsieur. » — Et du coin de l'œil je regarde la mine à la fois étonnée et déconfite de mon voisin.

La déconvenue fut de courte durée ; mon homme n'y perdit rien. Durant le repas, je l'entends sans cesse interpeller les servantes, morigéner les garçons, leur reprocher avec indignation leur manque d'égards pour « notre hôte », « notre invité ». Celles-ci accourent, ceux-là se précipitent, me glissant, sous le nez, à qui mieux mieux, de larges plats qui chancellent sur leurs mains noires. J'esquisse un remerciement ; c'est le geste guetté, l'instant attendu. Avec dextérité, mon voisin s'empare de la cuillère, verse dans son

assiette une portion respectable de viande, de légumes ; grogne de satisfaction. Il mastique bruyamment, me dit sa joie la bouche pleine. Ses joues gonflées par d'énormes bouchées, comme par des chiques, ressemblent à celles d'un homme qui soufflerait dans une trompette. Même manège pour les vins. « Par ici, la jeune fille. Eh! le garçon là-bas, vous nous oubliez. Servez notre invité, notre hôte, que diable ! » Dès le troisième service j'ai devant moi une ligne de bouteilles vides rangées comme une escouade de fantassins. On pourrait jouer au massacre.

Profitant de ma présence, tous mes voisins d'ailleurs se soignent à qui mieux mieux. J'ai dû laisser dans leur mémoire un souvenir attendrissant ; et toujours d'une si vigilante complaisance, ces bons convives ! Au quatrième service on manque de couverts. Il me reste une cuillère mais plus de fourchette. Qu'à cela ne tienne, mon voisin de droite, avec un délicieux sourire nègre m'offre la sienne. « Non merci, trop aimable citoyen, je me récuse. » Mais charmant, il insiste. « Cela ne me gêne nullement, croyez-le. » Oh! la malencontreuse proposition. Faire le dégoûté : un blanc, à la table du candidat européen! jugez de l'effet produit. Un blanc de la suite refusant la fourchette d'un électeur nègre!

Abomination de la désolation : tout le village en serait retourné. Heureusement mon compagnon de gauche me sauve. Sur ses appels réitérés une servante accourt, brandissant une fourchette propre. Divine négresse soyez bénie !

Mais de Charybde je retombe en Scylla. Au dessert, passant de mains en mains, m'arrive une pleine assiette de confitures. Cette fois pas de cuillère. Tremblant je fais le mort, ne souffle mot, regarde au plafond, terrorisé à la pensée de signaler cet oubli, de réclamer cet instrument. Inutile stratagème. Mon compagnon de droite s'aperçoit de ce qui me manque, pousse un cri de joie, et fort heureux de pouvoir m'être agréable, approche vivement sa cuillère de sa bouche noire, y passe deux ou trois larges lampées de sa langue rose, et d'un seul coup, d'un geste énergique, la plante dans mon bloc de groseille. Que faire ? Que devenir ? Un hasard me sauva. Le candidat se lève, porte un toast. On crie, on applaudit. Je vocifère : « Vive la Sociale ! » La musique commence son charivari endiablé. Laissant mon assiette, mon pain de groseille et sa cuillère, je me précipite hors de ma place. Puis j'entonne l'hymne socialiste avec plus d'enthousiasme que jamais. J'étais sauvé.

Si ces banquets électoraux à la Guadeloupe

ont des inconvénients, ils ne manquent ni d'intérêt, ni de couleur locale. Convenez-en.

A trois heures, par le même chemin, au milieu du même cortège, nous redescendîmes au rivage. Il nous fallut à nouveau traverser les brisants, sans passerelle cette fois. L'un après l'autre, les bateliers nègres nous portent dans leurs bras jusqu'au petit vapeur. Gavarni, Caran d'Ache, que n'étiez-vous là dessinateurs célèbres ! Vous auriez pu croquer de curieuses attitudes. Fort médiocres marins ces passagers! L'un secoue la tête, l'autre les jambes, tous se cramponnent désespérément aux porteurs. Parfois ceux-ci perdent pied. Au milieu des éclats de rire, dans une éclaboussure d'eau, leur fardeau humain tombe à la mer.

Non sans appréhension, je me confie à l'un de ces porteurs. Blotti entre les bras d'un nègre plantureux le député me suit. Il fait là, sous son casque de liège, une assez piteuse figure. En le voyant dans cette nouvelle attitude, l'image apaisée d'un Neptune souriant s'est tout à fait évanouie de mon esprit.

Jeudi 5 avril.

Partout l'amour-propre exagéré est un défaut. En pays chaud lorsqu'il sévit sur des hôteliers quel vice! et quel vice insupportable.

A Basse-Terre, sur les lits d'hôtel, nulle moustiquaire. En faites-vous l'observation? D'un air grave, pincé, indigné même, l'hôtelier vous répond: «Il n'y a pas de moustiques ici, monsieur», et il tourne les talons. On se tait, honteux de sa question, convaincu d'avoir demandé quelque chose d'énorme. Le lendemain, de cette honte, que reste-t-il? Des mains, un visage criblés de piqûres, boursouflés de boutons. Ce sont les moustiques inexistants, les maringouins inconnus qui vous ont mis la peau en sang.

Ce matin deux spectacles intéressants, et qu'il ne faut pas manquer, paraît-il: l'arrivée d'un candidat, le départ d'un autre. En s'épargnant la fatigue de suivre leurs tournées électorales, on peut voir là, m'affirme-t-on, des scènes du plus stupéfiant comique. Ne manquons pas cette aubaine.

Départ du député sortant. — La ville lui étant en grande partie hostile, sans qu'elle sache exactement pourquoi, ce n'est pas celui d'un triomphateur. Une foule houleuse de nègres, de mulâtres se presse dans la rue, face à sa maison. Quelques hourras ; on agite des drapeaux tricolores. D'autres citoyens, nombreux ceux-ci, partisans du candidat adverse sans nul doute, pour manifester leurs sentiments hostiles soufflent à perdre haleine en de gros coquillages roses qu'ils tiennent à deux mains assujettis solidement devant leurs lèvres. J'admire cet enthousiasme, cette ferveur politique. Certes, il faut en avoir, et beaucoup, pour sortir de son logis à cette heure matinale, et venir, en pleine rue, pousser à qui mieux mieux les notes discordantes de cette assourdissante musique.

Hourras, cris, coups de sifflet, horrible cacophonie : c'est le député qui sort. Haut, mince, digne, la taille encore allongée par un interminable haut de forme, il salue d'un geste noble. Il porte un frac, s'il vous plaît, et cela, me dit-on, pour témoigner de la déférence à ses électeurs, pour leur montrer combien il se sent honoré d'être leur élu, afin que toute sa personne, attitude, gestes, costume proclame en quelle estime il les tient ; et surtout qu'une comparaison s'impose

avec son concurrent européen, fort négligé ma foi, qui ne connaît pas les convenances, « ma chê », et qui ne craint point de faire sa tournée en veston de toile blanche, coiffé d'un casque colonial, l'irrévérencieux !

Huées, sifflets, airs endiablés soufflés à nouveau dans les coquillages : voilà notre député dans sa victoria. Le piquet de gendarmerie s'ébranle ; cahin, caha, la voiture avance. L'infernale musique continue toujours. Aux portières trotte une double haie de solides citoyens armés de gourdins plus solides encore. Ce sont des voltigeurs volontaires. Les uns, ceux qui marchent les plus rapprochés de la victoria, protègent le député contre les autres ; ceux-là préservent la foule des premiers. Entre ces gens s'échangent des cris, des injures. Parfois la dispute se termine par une volée de coups de bâtons. Nul n'y prend garde. Distribués à bon escient quelques coups de trique sont ici un dérivatif nécessaire aux passions de la politique. Un citoyen de tel parti pâtit un jour ; le lendemain c'est l'adepte de tel autre. L'essentiel est que la correction ne dégénère pas en rixe générale, que tout reste dans une juste mesure. Si nul parti n'abuse du procédé, si tour à tour chacun distribue et reçoit un compte honnête de bastonnade, en un

mot si quelque goût préside à l'opération, tout est parfait, l'ordre n'est pas troublé, nul n'intervient ; la police ignore.

Et ne vous récriez pas, ne vous indignez pas. Comme au théâtre, il y a une question d'optique et de proportion. Un coup de matraque colonial: c'est une pichenette métropolitaine ; et cette pichenette, foi d'honnête homme, dans les circonstances actuelles, elle me paraît absolument indispensable à la vie politique de la Guadeloupe comme à celle de la Martinique d'ailleurs.

Déjà nous dépassions les dernières maisons de la ville. Les manifestations hostiles s'éteignaient peu à peu. Sur la route les citoyens des bourgs amis, en nombre toujours croissant, arrivaient à notre rencontre, et les citadins, peu à peu, après quelques aimables passes de bâton, rebroussaient chemin et leur faisaient place. On se serait cru en pleine Afrique, au Maroc par exemple, lorsque les indigènes des tribus viennent attendre à la limite de leur territoire la caravane qui s'avance, l'accompagnent jusqu'à sa sortie, puis la quittent.

Bientôt on m'avertit que l'autre candidat rentre en ville. J'y cours, et bien à regret je me sépare du cortège. Celui-ci d'ailleurs se transforme rapi-

dement. Grossi des nouvelles recrues, abandonné des anciennes, d'hostile il devient amical ; et comme une dernière fois, en m'éloignant, je me retourne, au détour de la route, sous l'ombre des palmiers, je vois la voiture légère disparaître au milieu des cris de joie, des acclamations, des applaudissements, tandis que debout, enveloppé de poussière, le grand diable de député brandissant son claque, salue à droite, salue à gauche, salue toujours, salue éperdument.

J'arrive en ville comme le rival du député sortant y rentre. Marchant avec rapidité, je devance le cortège, et gagne une fenêtre située exactement au-dessus du balcon sur lequel le candidat, au retour de chaque tournée, vient haranguer la foule. « S'asseoir à table, dormir tranquille, me dit un de ses familiers, sans paraître préalablement à ce balcon, il n'y faut point songer. Aussi notre chef s'exécute-t-il de bonne grâce. Vous allez voir comment il sait, en quelques mots alertes et drôles, donner aux électeurs assemblés un aperçu de sa tournée. Dans la ville on appelle cela le bulletin du jour. »

Il apparaît. Casque en tête, les deux mains appuyées sur la rampe, le voilà qui commence son discours, moins un discours qu'une causerie,

où le mot leste tient fort bien sa place, causerie tout à fait appropriée à ses auditeurs d'ailleurs.

Massés dans la rue, tête renversée, ceux-ci approuvent, rient à gorge déployée, applaudissent avec frénésie. Il y a des spectateurs, des spectatrices de tout âge, de tout costume. Chapeaux, casquettes, bonnets, turbans, calottes, les coiffures, les plus hétéroclites, les plus bizarres s'y aperçoivent. Moutards avec leurs toupies, gamins avec leurs paniers entrepaillés, bonnes d'enfants dont les nourrissons piaillent sur les bras, ouvriers oisifs, lazzaroni, rôdeurs du port, toute cette foule crie, applaudit, trépigne, s'agite.

Et ce public rappelle tout à fait celui qui marche en tête d'une musique militaire chez nous lorsque passe un régiment. Rapprochement moins hasardeux qu'il ne le semble. N'est-ce pas comme on écoute un trombone, un cornet à piston, que ces gens viennent entendre un orateur? Tour à tour, parfois ensemble, chacun des candidats joue son petit air. Et le public ponte, approuve, désapprouve, jugeant la qualité des notes émises plutôt que celle des paroles prononcées.

Lorsqu'on est lassé de la politique (et l'on s'en

fatigue très vite), il y a dans ces merveilleux pays une ressource toujours nouvelle : celle de se plonger en pleine nature. C'est ce que je fis cette après-midi.

Dans ces Antilles le travail de l'homme consiste moins à violenter la terre pour lui arracher des récoltes qu'à la dompter, l'entraver dans son exubérante végétation. Les arbres fruitiers : orangers, citronniers, cacaoyers, croissent ici en plein sol, d'eux-mêmes. C'est à les débarrasser des plantes parasites que se réduit presque complètement l'activité de l'homme.

Quelle antithèse avec ces grands plateaux dévastés du Transvaal que je parcourais il y a trois ans. Là une solitude immense, un sol dénudé, des horizons infinis. Chaque arbre, chaque eucalyptus isolé, qui se dressait çà et là, représentait un effort spécial, un travail particulier de l'homme. Il fallait une volonté pour créer ; il la faut ici pour détruire, pour guider, pour modérer plutôt. Cela apparaît à la route qu'au trot rapide de mes deux petits chevaux antillais je parcours en ce moment. — Elle fut creusée en pleine forêt. De toutes parts les palmiers, les bambous, les gommiers, les figuiers la menacent, l'étreignent, l'envahissent. Sans la présence de ces noirs alertes, aux vêtements flottants et clairs,

qui de temps à autre vous croisent, on sent que cette végétation, comme à Saint-Pierre, reprendrait vite le pays conquis. — Mais du moins si l'homme lutte dans ces îles, il lutte sans âpreté. Il modifie, il dirige ; il détruit à peine. Aussi est-ce bien la note originale, définitive, qui me restera de ces Antilles, que la manifestation douce et continue de sa présence, que la déformation légère des choses par son activité, tandis que là-bas dans ces contrées désertes du Sud-Afrique, à peine effleurées par son labeur, les grands spectacles subsistent tels qu'ils étaient au commencement du monde, et que dans nos contrées plus froides la nature primitive a complètement disparu sous l'effort incessant de multitudes affamées.

En Europe l'homme se substitue à la nature ; dans les steppes sud-africaines, dans celles de l'Asie et de l'Amérique il s'y superpose ; dans les pays tropicaux, aux Antilles, il s'y ajoute et la seconde. Et c'est cette lutte sans violence, cette coexistence de l'homme civilisé et d'une nature vierge qui forme le trait caractéristique de la vie dans ces îles, qui donne aux spectacles des montagnes, des vallées, et du ciel, leur charme paisible, et, malgré les cataclysmes qui s'y produisent et ceux qu'on y pressent, leur harmonie et leur douceur.

Dans cette excursion des Trois-Rivières, ce qui me frappe aussi c'est l'excellence de la route. Rien de comparable aux sentiers de la Dominique, aux chemins de Trinidad. Ici, comme en France, notre voirie, tout imparfaite qu'elle soit encore, reste supérieure, et de beaucoup, à celle des pays voisins. Les races germaniques, anglo-saxonnes, n'ont pas ce souci de perfection que nous apportons à la confection de nos chemins. Curieux effet d'atavisme sans doute ; lointain héritage des vieux Romains.

La route monte, descend, tourne, se heurte aux contreforts boisés des montagnes qui semblent tout à coup la barrer comme d'immenses avalanches de feuilles. On oblique à gauche, on retourne à droite, on passe un gué, on double un promontoire de verdure, puis, pendant deux ou trois cents mètres on suit la route en ligne droite pour la retrouver festonnante quelques instants plus tard.

Des indigènes s'avancent, tout à fait dans la note du paysage exotique : les hommes en culotte blanche, relevée aux genoux, découvrant leurs jambes de bronze, les femmes en robe flottante moulant, sous un souffle de brise, les lignes fermes de leurs torses superbes. La plupart portent sur leurs têtes des calebasses, des paniers,

de vastes corbeilles. De leurs mains levées elles en allègent le poids. Elles marchent très droites ainsi ; et leur corps prend la forme gracieuse d'une amphore dont leurs bras nus forment les anses. Quand à l'extrémité du chemin, blanches sur le fond touffu des feuilles vertes, on les voit se détacher, s'avancer à pas lents, toujours, involontairement, des souvenirs classiques se lèvent dans la mémoire ; l'esprit évoque certaines figures bibliques souveraines et calmes autrefois entrevues ou rêvées.

Mais ces gens s'approchent, vous croisent : leur visage apparaît ; l'illusion se dissipe. Décidément ils diffèrent par trop de notre esthétique ces hommes. Avec leur nez camard, leurs grosses lèvres avançantes, ils se trouvent situés trop loin de notre idéal...

Et c'est ainsi durant trois heures, jusqu'au retour. La route se prolonge, se tord, monte, descend, au milieu du même somptueux paysage, d'une superbe et calme monotonie. Parfois, sous de hauts palmiers, apparaissent des villages, agglomérations de cabanes faites de planches noires, imbriquées comme des tuiles, au toit couvert de cannes et de palmes sèches.

Parfois aussi, à quelque détour du chemin, rapi-

dement, furtivement, dans une éclaircie, la mer azurée, lointaine se déploie sous un poudroiement de rayons. Un groupe d'îlots, les Saintes, dorment, bleuâtres et vaporeux, sur sa surface réfléchissante; puis comme à Dominique, on rentre dans la sombre forêt ; en serpentant, la route se glisse parmi les banyans et les palmiers sous l'ombre verdâtre de leurs grandes feuilles.

Vendredi 6 avril.

De jour en jour, l'hivernage approche. Le ciel où couraient hier des nuages s'est obscurci subitement ce matin. Mais l'expression est-elle bien exacte pour caractériser un temps couvert aux Antilles ? Une pluie fine descend, lente, continue ; cependant rien n'est sombre. La lumière, une lumière diffuse, triomphante, ruisselle sur toutes choses, elle filtre à travers ces nuages, emplit de sa réverbération éclatante la voûte laiteuse du ciel voilé.

C'est la dernière journée que je dois passer à Basse-Terre. A midi, la pluie cesse, le soleil paraît. Avec deux amis j'en profite pour aller dans

la montagne voir une curieuse cascade au pied de la Soufrière.

Deux heures de cheval sous les arbres et les lianes, puis nous arrivons au seuil d'une ferme appartenant à l'un de nos compagnons. En arrière de la ville, à mi-côte du volcan qui de sa haute masse la surplombe, elle est construite dans un site superbe. Devant nous se déploie le rivage verdoyant, sinueux, puis à l'horizon s'étend et monte la grande nappe bleue de l'Atlantique que nuancent les sinuosités luisantes de courants innombrables. Trois paquebots, barques minuscules d'ici, en rident la surface terne. Ils semblent glisser sur elle en l'écorchant.

Un serviteur nègre que notre hôte met à notre disposition, se joint à notre caravane. Nous dévalons par un sentier rapide, contournant, escaladant des rochers abrupts. La gorge s'enfonce à pic ; la chute d'eau lointaine l'emplit de son ronflement continu. De temps à autre des oiseaux effrayés se lèvent. A de grandes hauteurs, au-dessus de nos têtes, ils passent ; et, moins avec l'espoir de les atteindre que pour se distraire, notre ami les salue d'un coup de fusil. Longuement l'écho s'en prolonge ; ses dernières vibrations vont se mêler au gémissement sourd de la cas-

cade. Et de toutes parts, une végétation furibonde nous étreint, plus abondante, plus désordonnée encore qu'à la Dominique.

A la Guadeloupe, comme dans toutes les Antilles, on soupçonne des ressources de sève inconcevables. Ce sont elles qui donnent aux feuillages cette couleur verte extraordinaire sans expression équivalente dans les harmonies ordinaires de la palette, écrivait quelque part Fromentin lorsqu'il voulait caractériser certains paysages d'Algérie. Ici, comme là-bas, « on peut songer aux taillis de chêne les plus verts, aux potagers normands les mieux arrosés à l'époque la plus épanouie de l'année, sans trouver quelque chose de comparable à ce badigeonnage de vert émeraude entier, agaçant, irritant même à la fin et qui fait ressembler tous ces arbres à des décors de papier peint. »

Entre ces paysages et ceux de l'Afrique septentrionale, existent quelques différences toutefois ; d'abord l'extrême densité de la verdure, la végétation vigoureuse des parasites ensuite ; les troncs, les branches des arbres en sont couverts. Une sorte de gui blanchâtre, chevelu, tombe de leurs puissants rameaux comme des tissus amoncelés de toiles d'araignées ou des faisceaux de serpents.

Une heure de descente pénible, sous la chaleur accablante, et nous atteignons les rives du torrent, au fond du ravin. Comme dans une tombe de verdure nous y voilà ensevelis. Au-dessus de nos têtes les cimes des arbres se rejoignent, laissant à peine un trou de ciel bleu, semblable à l'étroite ouverture d'un puits.

Sautant de rochers en rochers, passant à gué, tantôt nu-pieds, tantôt perché sur le dos de notre guide, nous allons d'une rive à l'autre. Puis nous faufilant, mettant à profit le moindre espace libre de terrain qui subsiste entre le cours rapide du torrent et les hautes murailles vertes qui l'enserrent, péniblement, nous avançons.

La chute d'eau s'annonce par un ronflement sourd et qui croît d'instant en instant. Enfin, après un brusque détour du torrent, tout à coup elle apparaît. Son immense gerbe blanche semble une coulée d'argent au milieu des feuilles sombres. Là-haut, en passant sous ce ciel éclatant, lui prit-elle dans ses flots un peu de lumière pour apparaître si claire au fond de cette gorge noire, pour glisser ici sur toutes choses des reflets, des lueurs, et comme des échappées de jour. Sans cesse inondées, les larges feuilles des plantes brillent, luisantes, et comme vernies. Couvertes par des milliers de gouttelettes fines, les

grandes roches polies semblent parsemées d'étincelles. Et, dans son inépuisable abondance, la longue gerbe ruisselle toujours, s'écrasant sur des blocs de granit avec un gémissement sourd au milieu d'un brouillard lumineux et nacré.

En ce paysage solitaire au milieu de cette végétation souveraine, de quel effroi, de quelle admiration les premiers hommes ne devaient-ils pas se sentir pénétrés à la vue d'une source ou d'une chute d'eau ! Sans doute, au temps des Caraïbes, celle-ci portait un nom spécial, honorée comme un esprit, adorée comme une déesse. Ce volcan dont elle descend paraissait lui-même un dieu, car dans ces pays tropicaux, parmi cette nature tranquille, ces éléments mouvants : l'eau, le feu, devaient sembler à ces esprits primitifs d'une autre essence et participer d'une autre vie.

Et tandis qu'avec peine je remonte le sentier escarpé et sinueux, insensiblement, cette pensée me ramène au passé plus lointain encore. Une seconde fois, comme à Dominique, j'évoque les âges préhistoriques. — Et voici que m'oppresse à nouveau le même mystère, celui de la formation de ces îles si complètement lié à celui de leur disparition.

Samedi 7 avril.

A huit heures, hier, par le vapeur qui fait le tour de l'île j'ai quitté Basse-Terre. A midi nous entrions dans la Rivière Salée. C'est un bras de mer marécageux couvert d'arbustes courts, trapus, poussant à fleur d'eau sur des lagunes, si bas, si contournés sur eux-mêmes que notre bateau en passant couvre de limon leurs branches, les emplit des flots clapotants de son remous.

Çà et là, plantée sur des pieux, une guérite de planches se dresse; et l'on songe à quelque habitation lacustre des premiers âges. Ce sont des postes d'observation et d'affût. Les chasseurs guadeloupéens s'y embusquent, y viennent guetter les oiseaux de mer. Parfois, de ces guérites, un flocon de fumée blanche s'envole, un coup de feu retentit : un oiseau tombe. Deux ou trois barques noires se détachent d'un invisible abri glissent silencieusemnt sur l'eau plane et jaunâtre, puis disparaissent dans le fouillis des branches rampantes. Ce sont des chasseurs qui vont chercher leur gibier.

Pendant deux heures on suit cette rivière salée, ce chenal étroit et boueux, puis tout à coup on

pénètre dans cette merveilleuse baie de Pointe-à-Pitre, et c'est un enchantement. A nouveau, comme à notre arrivée d'Europe, les lagunes ombragées de palmiers s'avancent, les hautes montagnes se dressent, le même décor vous entoure de sa calme, majestueuse, presque irréelle splendeur.

Mercredi 11 avril.

Le lendemain de mon arrivée à Pointe-à-Pitre je repartais pour Marie-Galante. Depuis trois jours m'y voici. Dans quelques heures le bateau qui me transporta va me reprendre pour me conduire cette fois à bord du transatlantique le *Canada*. Et ce sera le retour en Europe : quinze jours de pleine mer, l'ennui, la fatigue d'une interminable traversée.

Profitons de ces quelques heures. Revenons en arrière, revivons, en rédigeant ce journal, les dernières impressions de ce radieux pays.

Dans cette petite île unie et plate, extraordinairement salubre de Marie-Galante, où quelques jours avant mon départ, je vins me reposer de mes fatigues, j'ai retrouvé toutes les agitations

de la politique, toute l'activité fiévreuse de la lutte électorale.

D'abord le vapeur sur lequel je m'embarquais se trouvait être celui qu'avait choisi l'un des candidats pour se rendre à Marie-Galante. Un hétéroclite assemblage de passagers s'y rencontrait ; mais bien encombrants ces électeurs ! Blancs, Mulâtres, Nègres, tous se pressent, se bousculent, parlent, piaillent, crient, glapissent. La réussite de l'entreprise importe au plus haut point à tous ces gens : ils y ont leurs mises. Un député aujourd'hui, aux colonies comme en Europe, ressemble au chef de gens chez les Romains. Aussi dévouée à sa personne que la famille antique à son patron, il traîne après lui sa clientèle. Apre à seconder ses projets, jalouse de sa prépondérance, elle se montre plus acharnée que lui-même à l'heureuse issue de sa campagne, à la consécration de son succès et de son triomphe.

Aux accents de la *Marseillaise* et de l'*Internationale* soufflées à pleins poumons dans les cuivres, on quitte Pointe-à-Pitre. Le bateau tangue à peine. Du rivage, par bouffées, la brise nous apporte des hourras. A l'arrière, l'écharpe en sautoir, visiblement satisfait, le candidat député, appuyé sur son parasol, a repris son attitude

apaisée et souriante de Neptune commandant aux flots.

Arrivée enthousiaste, bruyante, désordonnée s'il en fut. Toujours ces types extraordinaires de nègres, de métis, toujours ces attitudes surprenantes. Devant ce délire pâliraient les plus frénétiques enthousiasmes de notre midi. Au milieu de la place se dresse un tronc de palmier, cassé par le vent sans doute à quelques centimètres du sol. Une vieille négresse s'en fit un piédestal. Sur sa section inclinée et rugueuse, elle pose, c'est trop peu dire, elle accroche ses pieds larges et nus. Robe à carreaux, châle multicolore, turban festonné, voilà son costume. Grave, immobile, avec sa tête chafouine de vieille guenon hargneuse elle attend. Soudain, au passage du cortège sa joie déborde ; oubliant l'instabilité de sa position, elle trépigne, gesticule, danse, perd l'équilibre, chavire et s'écroule. C'est un tonnerre de bravos. Abusé, le candidat qui passe salue et remercie.

Mais quelle peine j'eus à Grand-Bourg pour me loger ! D'hôtels point. Heureusement une maison particulière m'accepte. Dans un appartement voisin loge notre candidat. Pour la seconde fois le hasard m'amène à ses côtés.

Et le soir du même jour, en me glissant dans

un lit frais, sous une moustiquaire bien tendue, je me félicite de ce logement inespéré, je m'applaudis de cette bonne fortune.

Le lendemain il me faut déchanter. Jusqu'à trois heures du matin impossible de fermer l'œil. Au rez-de-chaussée, s'échangent force rasades de tafia, complément indispensable d'une élection. Alors cris, trépignements, vociférations : « Vive la Sociale ! vive la République ! » etc. Dès l'aube autre distraction. A pleins poumons, sous mes fenêtres les musiciens soufflent l'*Internationale*. Dans un demi-sommeil, j'écoute le morceau avec un sentiment analogue à celui que l'on ressent à l'audition d'un orgue de barbarie. Puis les servantes se lèvent, ouvrent toutes grandes les portes. Par curiosité les passants montent, s'approchent. On vient palper le candidat, l'admirer, le louer, le congratuler, que sais-je ! Des femmes, des enfants entourent les rideaux de ma moustiquaire. Des chiens font leur apparition, pissant au coin des meubles, sur les tapis. Tout cela pêle-mêle, et qui pue, s'engouffre dans la maison, se répand dans les corridors, s'en va, revient, entre dans votre chambre, ouvre, ferme votre porte. On n'y tient plus : on se lève. Il faut le faire parmi cette multitude. L'un regarde amoureusement votre brosse,

celui-ci, de ses mains noires, tourne et retourne votre peigne. Un nègre, (serait-ce mon grand chambellan ?) s'empare de mon bougeoir. C'est un petit lever à la Louis XIV fort peu de mon goût, je le confesse.

Ce matin, je me plains discrètement à quelques amis, mais je m'attire cette verte réponse. « Que voulez-vous? La maison du député c'est la maison du peuple, mon chê. » Pour un démocrate tel que moi : argument sans réplique. Satisfait et fier de cette distinction, ne soufflons mot.

Heureusement les tournées électorales vous dédommagent de bien des ennuis : elles sont charmantes. — J'en ai suivi trois. Même cortège de femmes qu'aux Vieux-Habitants, même tintamarre infernal, même satanée musique, qui vous précède ou vous suit. Il faut s'y faire. Les joueurs de piston et de trombone sont, pour un candidat aux Antilles, ce qu'était la vieille garde pour Napoléon : le régiment d'élite, l'espoir suprême, la suprême pensée. Quelle injustice de les mésestimer! Les instruments de ces virtuoses valent les plus beaux discours du monde. Comment ces électeurs naïfs s'imagineraient-ils qu'un homme devant lequel on fait tant de bruit soit de médiocre importance ? Bien fou d'ailleurs qui le prétendrait. Le candi-

dat n'ignore point cette situation. Il a pour ses auxiliaires indispensables des soins touchants, de délicates, de maternelles attentions. Arrivé à l'étape il s'enquiert de leur santé. « Comment se portent mes gaillards. Changez-vous, séchez-vous, gare la pluie ! gare le rhume ! Ohé l'hôtelier ! de bonnes et spacieuses voitures pour les conduire. » Les recommandations se pressent, se suivent. « Soignez-les ces braves gens ; une bonne table. du bon vin, un bon gîte et le reste. » — Oh ! les fortunés artistes, mais aussi les puissants compères qui de leur souffle endiablé vous poussent un homme au Parlement. Et qu'il connaissait bien les habitants de ces îles et leur amour immodéré de la musique le voyageur qui naguère écrivait : « Ici on souleverait les blancs avec un violon et les noirs avec un tambour. »

Dans ces cortèges figure un autre élément toujours le même lui aussi : les gendarmes. — Eux représentent la loi, la loi immuable, fixe, impartiale. — Je l'ai déjà dit, la remarque semble banale : il y faut revenir cependant. Dans ce tohubohu, dans ce désordre, lorsque derrière cette foule bigarrée, grouillante, tumultueuse apparaissent à cheval, majestueuses et droites sur le ciel bleu leurs silhouettes calmes, c'est à un haut degré

la sensation qu'ils donnent. Demain, dans le cortège du candidat adverse ils rempliront le même office, avec la même sérénité, la même froideur. Chargés de régler et présider le combat, ils sont les témoins impassibles du duel.

Combien de siècles fallut-il pour arriver à cette conception de la puissance publique, pour circonscrire la lutte de ceux qui se disputent la prééminence, les empêcher de jeter dans le combat toutes les forces, tous les moyens dont ils disposent, en un mot pour faire respecter à leur rivalité ardente, la majesté de ce quelque chose d'impersonnel, d'intangible qu'au-dessus de leurs disputes ils élèvent eux-mêmes, et contribuent à maintenir: la Loi.

Quant à ces discours en plein air, rien de plus étrange, rien de plus drôle. En cortège, au trot, à la file, cinq, six voitures déambulent. Dans un char à bancs, les musiciens et leurs pistons assourdissants les précèdent.

Au détour d'un bois de palmiers, au sortir d'un village, on traverse une plantation de cannes, et voici qu'une usine apparaît. Un moulin à vent (qui jadis actionnait les machines) dessine sur le ciel la silhouette aiguë de son toit en pointe. On s'arrête, on descend, on prévient le chef d'ex-

ploitation qui toujours, fort obligeamment, licencie une partie de son personnel. Trois caisses, deux tonneaux sont empilés en guise de tribune. L'orateur y grimpe, et le voilà qui parle d'un air bonhomme, simplement, sans rhétorique, sur un ton de conversation, modelant son discours sur l'auditoire, le variant, l'adaptant du mieux qu'il peut aux cerveaux des hommes qui l'écoutent, faisant rouler les *r* surtout, ce qui semble aux nègres, incapables de les prononcer, être le summum de l'éloquence.

Autour du candidat les ouvriers s'empressent. De l'usine, des champs de cannes, de partout, ils accourent, arrivent en foule, portant des caisses, traînant des échelles. Tant bien que mal, ils les installent puis y montent. Les branches des arbres se chargent de grappes humaines. C'est à qui grimpera le plus haut pour voir le tribun ou l'entendre. Sous ce beau ciel, dans cette magnifique nature, cette scène a des allures de sermon biblique, et la longue barbe de l'orateur socialiste elle-même lui donne l'air d'un prophète ou d'un apôtre.

Charmé, on rêve, on se laisse emporter par l'illusion.

Zim, boum, boum; un coup de grosse caisse vous réveille. Les trombones beuglent; aigrement les flûtes sifflent. Le sermon biblique agonise, et

finit en boniment de foire. Aussitôt, hourras, vivats, *Marseillaise, Internationale* entonnées à plein gosier. Parlez, discourez, cicéronez. Les plus belles harangues du monde ne valent pas trois roulements de tambours.

Cependant la goélette de l'autre candidat glisse à l'horizon, accourt les voiles gonflées. Demain, à ce même endroit, de la même façon, ce sera son tour de discourir. Pour lui tout se terminera également par un violent coup de grosse caisse. O beauté, ô grandeur du citoyen libre, direz-vous, majesté du suffrage universel, discours superbes de Lamartine, de Ledru-Rollin, qu'êtes-vous devenus? Sous le pouvoir d'une démocratie ignorante, vous croulez. Patience, répondrais-je. Ne condamnez pas cette démocratie sans retour. Ses excès sont moins sensibles, moins prolongés surtout que ceux du pouvoir absolu et du despotisme.

Et puis ce droit de suffrage, on ne s'imagine pas combien certains nègres y tiennent; comme ils sont fiers de l'avoir obtenu; avec quelle satisfaction ils vous montrent les députés de leur race et de leur couleur. L'orgueil d'être citoyen que connaissaient les Romains, que notre scepticisme ignore, il semble qu'il soit passé dans les âmes

de ces noirs. Plus voisins de la servitude, ils sentent mieux le prix de l'émancipation. Hier, à Grand-Bourg, je me suis fait conter par un vieux nègre le récit d'une proclamation fameuse, celle de l'affranchissement des esclaves en 1848. Tambour de la ville, ce fut lui qui colporta la bonne nouvelle. Quelle journée ! Ses yeux étincelaient, tandis qu'il m'en narrait les détails. Parfois, *ran, plan, plan*, il imitait le bruit de son tambour, comme si, ce jour-là, avec un timbre particulier, l'instrument eût rendu d'autres résonances, qu'il ne retrouva plus jamais...

Certes, il faut ici des prodiges d'énergie à la minorité blanche pour conserver un reste d'influence et maintenir ses positions. Comme je comprends maintenant le rôle néfaste de quelques mulâtres, et le secret de leur puissance ! A certaines heures d'excitation et de lutte, quelle force que le rappel opportun de ce passé abhorré ! Et comme ils doivent affoler ces hommes noirs, ces autres hommes bruns, rien qu'en ouvrant les mains, en montrant la couleur de leur peau, puis en les sondant du regard...

Au cours de ces tournées, les banquets succèdent aux banquets, toujours assaisonnés de musique, de discours, tous semblables d'ailleurs à celui

des Vieux-Habitants, aussi primitifs aussi comiques, mais d'une bonne et chaude hospitalité. — Lorsque ces nègres ne sont pas excités, ils sont vraiment, avec ce que l'expression anglaise a de familier et d'intraduisible, *very good fellows*, de bons et braves garçons.

Vendredi, 13 avril.

La Pointe-à-Pitre.

Avant-hier matin, en arrivant ici, je pensais trouver le *Canada*. Il vient seulement de stopper sur rade. J'ai donc passé malgré moi quarante-huit heures à Pointe-à-Pitre. Mais on pourrait rester dans ce pays indéfiniment, toujours on y verrait quelque spectacle bizarre, toujours on y apprendrait quelque amusante histoire.

Voici, au hasard, diverses particularités curieuses sur l'état d'esprit et les coutumes des nègres recueillies au cours d'une conversation avec un créole de la ville. Avant-hier, au crépuscule, pour tromper l'ennui de l'attente j'errais avec lui dans la campagne.

La nuit s'annonçait tiède, silencieuse. D'instants en instants toutefois croissait ce cri strident et continu des grillons dont j'ai déjà tant de fois

parlé ; et sans cesse nous croisions des nègres qui chantaient à tue-tête. « C'est pour se donner du courage, me dit mon compagnon, pour couvrir le cri des insectes qui les importune et les effraye. Les noirs pensent ainsi chasser les esprits. Un des plus curieux exemples de leur crédulité, ajoute-t-il, est encore l'effet mystérieux qu'ils attribuent à l'eau de « voyé-vini », qui n'est rien plus que de l'eau ordinaire. Moi qui vous parle, j'ai vu vendre autrefois jusqu'à cinq francs un flacon de cette eau par un pharmacien de la Martinique. Je m'en étonnais, l'autre me répondit : « Que voulez-vous, cette eau vient du robinet voisin, c'est évident, mais si je la vends moins cher, et qu'un nègre soit battu, il attribuera sa défaite à la mauvaise qualité de ce produit. Aussitôt mon établissement par tous, et pour tout sera déserté. »

« Cette eau de voyé-vini, son nom l'indique (voyez venir), donne à celui qui s'en oint les membres, affirme le nègre, une force extraordinaire. Et de fait, tant il est vrai que le moral agit puissamment sur le physique, un noir qui se frictionne avec cette eau, lutte avec une confiance, un courage, une résolution qui décuplent ses forces et le rendent fort redoutable. »

« Nos nègres sont donc très superstitieux, vous le voyez. Plusieurs siècles de civilisation ne les

ont pas délivrés de la crainte ou de la vénération des sorciers ; mais cependant ne vous y fiez pas ; certains sont aussi de parfaits mystificateurs ; et l'on ne sait jamais avec eux s'ils croient véritablement les sornettes qu'ils vous content, ou s'ils veulent simplement vous donner le change. »

Ce disant, nous rentrions en ville où des escouades d'agents s'efforçaient de dissiper quelques rassemblements. Ils y parvenaient à grand' peine. Vinrent les gendarmes : aussitôt tout rentra dans l'ordre. Je croyais à un simple hasard. « Détrompez-vous, me dit mon interlocuteur, c'est une règle générale. Les noirs témoignent d'un manque de déférence à peu près absolu, d'une crainte très relative pour les commissaires et agents de police nègres, d'un respect au contraire fort grand pour les gendarmes de race blanche. Leur sentiment intime paraît être celui-ci : qu'un blanc ait l'autorité, passe encore ; un nègre ou un mulâtre : non. Et dans leur langage imagé ils traduisent la distinction d'une façon pittoresque. Les gendarmes, les vrais, ce sont les « gendâmes gôsses bottes » (gendarmes grosses bottes) ; les autres policiers subalternes ne sont que les « gendâmes-ti-bâtons » (gendarmes petits bâtons), par allusion aux gourdins dont ils sont munis.

Tant que ceux-ci se contentent de grogner on s'en moque ; mais quand les « gendâmes gôsses bottes » arrivent, vous l'avez vu ; on ne badine plus ; chacun s'enfuit. »

Un spectacle fort original auquel hier soir il me fut donné d'assister, ce fut un bal. On fêtait l'arrivée, ou l'anniversaire, je ne sais plus au juste, d'un personnage politique quelconque, et dans la ville, le soir, des sauteries s'organisaient un peu partout.

Comme descriptions je vous ferai grâce de la foule et de son odeur. Un bal populaire n'est pas une soirée athénienne, chacun s'en doute. Puis j'aurais mauvaise grâce à m'appesantir sur ce sujet, car, suffoqué, étouffé par la cohue aux premières tentatives que je risquai pour entrer dans la salle, je remis à dix heures le moment où je m'efforcerais d'y pénétrer.

Quand j'arrivai, des groupes de négrillons sautaient sur la place à qui mieux mieux. Les rythmes de la musique, qui jouait à l'intérieur des salles, parvenaient nets et clairs jusque dans la rue; et ma foi, pour ne pas acquitter les droits d'entrée sans doute, des couples adultes se mêlaient çà et là à ceux des bambins. On les voyait un instant passer en tournant sous la lumière crue

d'un quinquet, puis d'un autre, et se perdre enfin dans les profondeurs obscures de la rue.

La salle, éclairée de lumignons, pavoisée de palmes et de drapeaux, grouillante de couples enlacés, résonnait du bruit sourd, étouffé des pas. L'orchestre placé au fond, sur une estrade, jouait des mazurkas, des valses, des quadrilles, avec un entrain endiablé ; et certes, les musiciens n'étaient pas les personnages les moins curieux à observer.

Les nègres ont moins le sentiment de la musique que celui de la cadence. Ce qu'ils aiment dans un morceau c'est une phrase simple, avec un refrain accentué. Ni les symphonies de Beethoven, ni les opéras de Wagner ne leur agréent. Il y a dans ces génies une puissance de sentiment et de pensée qui les dépasse. Une valse pour eux n'est qu'un air perfectionné de bamboula. Mais le sentiment d'un rythme simple, ils l'ont à un très haut degré.

Ce soir, les musiciens, clarinettes, flûtes, pistons, trombones, gesticulent à qui mieux mieux en soufflant dans leurs instruments. La tête, les bras, le torse, les pieds, tout marche, se balance, se trémousse pour marquer la cadence. Involontairement l'on se dit : Sont-ce bien ces pavillons seuls qui résonnent, ou bien, participant aux notes émises, ces bras, ces jambes, ces torses agités de musiciens ne font-ils pas corps avec ces cuivres,

métamorphosés tout entiers en puissants instruments de musique ?

La foule, elle aussi, suit la cadence, martèle le pas, tourne, danse avec un infatigable entrain. Les couples passent, enlacés d'une facon étroite, sensuelle. Les négresses surtout montrent une face grave ; leurs yeux alanguis, mi-clos, trahissent un vague étourdissement. Et la note comique, comme toujours dans ce pays, apparaît çà et là. Certaines danseuses, au dernier moment, n'ont pu, sur leurs jambes trop grosses, boutonner des bottines hâtivement achetées. Un bas mal retenu tombe en vrillant sur leurs chevilles, et formant contraste avec la jupe claire relevée, un mollet noir apparaît, plongeant dans la fine chaussure qui bâille, comme dans un entonnoir.

A minuit, une heure, les danseurs deviennent plus pressants, les danseuses plus abandonnées. Les musiciens, pour marquer la mesure, lèvent une jambe puis l'autre jusqu'au menton, comme s'ils actionnaient des pédales. Les figures de quadrilles se succèdent risquées, hardies, lascives. L'une d'elles, « le cassé corps » me paraît tout à fait originale. La musique se plaint, soupire, mélancolique, traînante. Cambrant les reins, chaque danseuse se renverse ; sur elle, les deux mains glissées sous ses fesses lourdes pour la soutenir, se

penche son cavalier. Les bouches effleurent les bouches. Les jambes s'entre-croisent ; les ventres se frôlent, se pressent. La valse tourne sur un rythme très lent. Les pas ne sont plus qu'un piétinement sur place. Subitement, tout devient noir ; des préposés aux quinquets les ont éteints. Les notes d'un solo de clarinette s'égrènent, si douces, si faibles, qu'on les entend à peine. On ne perçoit plus que le froissement des couples qui tournent, le frôlement léger des pieds sur le parquet, les souffles précipités des respirations haletantes. Puis soudain tout se rallume : surpris, trahis par la lumière subite, les couples apparaissent presque pâmés, immobiles. Les visages extatiques, yeux mi-clos, lèvres entr'ouvertes ont une expression outrageusement sensuelle. Cela dure quelques secondes, puis d'une attaque soudaine, déchirante, la musique reprend, bruyante, tumultueuse, et la foule des danseurs s'ébranle, se mêle, se confond, recommence à tourner éperdument.

Ce sera là mon dernier souvenir de la Pointe-à-Pitre et des Antilles. Peut-être vous semble-t-il symbolique, ce bal. « Cette musique, direz-vous, n'est-ce point la note définitive qui doit rester de ce peuple ? Sans notre fébrilité d'Européens, sans nos rivalités politiques apportant à ces noirs l'ef-

fervescence, la haine, l'envie, sans doute vivraient-ils heureux et tranquilles, égayés de temps à autre par un tour de valse, un air de flûte ou de clarinette. Insouciants, amoureux des sons, du farniente et de la danse, comme autrefois dans leurs forêts du Congo, ils dormiraient et sauteraient en cadence sans plus songer. — Oui, vous répond une voix morose, à moins toutefois qu'ils ne s'égorgent. »

Mais fi de cette dernière supposition, ce bal m'a rendu plein d'entrain. Comme vous, lecteur, aujourd'hui je me sens optimiste ; et dans la barque qui m'emporte à bord du *Canada*, au soir de ce premier jour où je fais route vers l'Europe, sous le ciel lumineux des Antilles auquel je dis adieu allègrement, je fredonne les vers sautillants du poète.

Chers primitifs, ô bamboulas,
Benjamins de la terre antique,
Grands innocents qui n'avez pas
De morale, ni d'esthétique ;

Dansez.....

CONCLUSION

(EN MER)

Dimanche 22 avril.

Voici huit jours que nous avons quitté Pointe-à-Pitre. Ce fut seulement aujourd'hui à hauteur des Açores, que nous trouvâmes un peu de calme. De violentes bourrasques, sans doute, s'élevèrent sur les côtes d'Angleterre et d'Islande. Le vent qui soufflait du Nord-Est poussait vers nous les longues houles d'une mer récemment démontée. Lancé à pleine vitesse, le navire en gravissait rapidement les versants, oscillait un instant sur leur crête, puis retombait, la pointe en avant, dans l'immense déclivité glauque qui s'avançait, glissait, se dérobait brusquement sous sa quille. Et chaque fois la proue plongeait, disparaissait dans les écumes, pour, quelques instants plus tard, se dresser à nouveau, menaçante, vers le ciel.

Pendant huit jours et huit nuits, ce fut ainsi un balancement continuel, un effroyable tangage sans un instant de répit, sans une minute de complet et délassant sommeil.

Aujourd'hui la mer s'aplanit; la surface agitée de l'eau se calme. Le navire avance, d'une marche plus souple, presque glissante. On respire, on éprouve une sensation de bien-être, de délivrance. Autour de nous les horizons s'agrandissent. Les bords du ciel reculent comme s'ils s'infléchissaient à de plus lointaines distances sur la ligne immobile, presque infinie des eaux.

Voici l'instant venu de relire ce journal, de recueillir ses souvenirs et de les consigner. Dans ces notes rédigées au jour le jour, à la hâte, se glissèrent sans doute de nombreuses contradictions. Elles témoignent de ma sincérité. Comment exiger d'un voyageur qui se confie à la spontanéité de ses impressions, qui les consigne, toutes vibrantes encore de la conversation qui vient de finir, des scènes auxquelles il vient d'assister, ce calme, cette impartialité qui n'appartient qu'à l'histoire? Une conclusion s'impose aujourd'hui, demain c'en est une autre. S'il veut être vrai, s'il veut donner l'impression de la vie, il laissera le lecteur partager avec lui toutes ses hésitations.

Puis, au retour, ce sera son devoir de tout réunir et tout coordonner, pour atteindre, après ces sensations multiples et contradictoires d'une course trépidante, cette unité d'impression finale des choses, vues à distance, à travers le souvenir[1].

*
* *

Ce qui frappe, ce qui reste dans l'esprit au retour d'un voyage aux Antilles, c'est la force, la puissance des Anglais, l'universalité de leur présence dans cette partie du monde comme dans les autres d'ailleurs. Il y a trois ans, en contournant l'Afrique, je ressentais la même impression. Je la crois commune à tous voyageurs qui parcourent les mers.

Mais, une telle admiration ne doit pas s'ensuivre, que tout esprit critique en soit anéanti. Dans la vie des nations, comme dans celle des individus, le hasard, les circonstances, la fortune tiennent souvent le principal rôle. Elles déjouent les combinaisons les plus savantes, elles terrassent les plus fortes volontés. Comme les Anglais, aussi parfaitement qu'eux, la plupart de ces îles, nous

1. J'ai donc, étant à terre, revu cette conclusion. — C'est ainsi que j'ai pu y ajouter quelques détails relatifs à des événements postérieurs, tel le cataclysme de Kingston par exemple, et qui sont venus corroborer mes dires.

ou les Espagnols, les avons possédées ; elles nous échappèrent parce que les circonstances furent telles que nous ne pouvions les défendre. En 1831, en parlant de l'Angleterre, Edgar Quinet écrivait à peu près en ces termes, je crois : « La France n'égalera jamais dans le mouvement du commerce la vitesse de cette île qui flotte comme un vaisseau, aborde avant elle tous les climats, bien loin, comme on l'a dit, d'être enfermée en aucun. » — Saisissante image qui, dans un raccourci puissant, synthétise toute l'histoire de la Grande-Bretagne. C'est en effet à la liberté de ses mouvements qu'elle doit, à travers les âges, la continuité de son extraordinaire fortune. Perdre définitivement la France à l'issue de la guerre de Cent ans ce fut un bonheur pour elle. Elle y gagna l'empire du monde. Tandis que les autres nations s'épuisaient, comme aujourd'hui encore, à se disputer la prépondérance sur le continent, elle, dès qu'elle eût mis ordre à ses affaires intérieures, par le hasard des circonstances, par la force des choses, commença une autre œuvre. Nul génie politique, avec la plus complète prescience de l'avenir, n'aurait pu mieux la conseiller. Rejetée brutalement dans son île, forcée d'abandonner cette Europe où elle voulait jouer un rôle, de la mer, qui semblait alors une immense étendue déserte,

elle fit, à contre-cœur, sa chose et son empire. Et ce fut le plus grand empire du monde. — A un moment où la conception en existait si peu, qu'aucun mot d'aucune langue ne pouvait la caractériser, elle inaugura cette politique « mondiale » dont on parle tant aujourd'hui. Lorsqu'à notre tour, dans les courts répits que nous laissaient nos luttes territoriales et le souci de notre indépendance, nous voulûmes respirer à l'aise, risquer quelque aventure, lancer au loin nos vaisseaux, toujours nous retrouvâmes au large les escadres de l'Angleterre ; toujours, sur le continent, les embarras incessants que nous suscitait sa diplomatie. Par ces deux moyens elle nous vainquit. A peine nées, nos colonies étouffaient sous son étreinte. Lentement, débris par débris, notre empire colonial s'effrita dans son empire.

Ainsi en fut-il de ces petites Antilles dont je reviens. Que nous manqua-t-il pour les conserver? L'esprit d'entreprise, le génie de la colonisation, les capitaux ? Nullement. Simplement ceci: l'inviolabilité de nos frontières, la sécurité du gouvernement central. Nous nous laissâmes ainsi distancer, ou plutôt les circonstances furent telles que nous ne pûmes que demeurer en arrière. Le temps perdu ne se rattrape guère ; les peuples

comme les races qui possèdent une si belle avance ont chance de la conserver pendant de longs siècles. C'est un fait : il faut nous y résigner. La diplomatie ne vit point de regrets, notre politique étrangère ne peut que s'orienter conformément aux nouvelles données, se plier aux événements et s'efforcer d'en profiter. Ce sera l'honneur durable d'un grand ministre de nos jours, si injustement méconnu à de certaines heures, d'avoir su le comprendre.

D'ailleurs, quelle qu'ait été l'issue de ces luttes, aujourd'hui, une sorte de confraternité particulière existe entre le colon anglais et français des Antilles. Comme au Canada, l'union politique des deux races ne semble pas impossible. C'est un sujet sur lequel je reviendrai tout à l'heure. Mais au moment où je quitte cette mer des Antilles, après avoir vécu parmi les coloniaux des deux nations si longtemps rivales, qui, dans ces îles superbes vivent à la fois face à face et côte à côte, cette pensée profonde de Joseph de Maistre me revient à l'esprit : « Ces deux grands peuples, disait-il en parlant des Anglais et des Français, doivent à jamais s'observer, se jalouser, s'imiter, se développer à l'envi. Ils ne peuvent cesser de se chercher ni de se haïr. Dieu les a placés en regard

comme deux aimants prodigieux qui s'attirent par un côté et se fuient par l'autre, étant à la fois ennemis et parents. »

En ce qui concerne spécialement la Martinique et la Guadeloupe, la note dominante qui m'en restera, ce qui à la fois explique tout le passé, et contient, hélas, tout l'avenir de ces îles, c'est une haine de races, sourde, inavouée, mais furieuse et qu'avivent encore, parce qu'ils l'exploitent, quelques politiciens de couleur sans scrupule.

Au cours de cette relation, j'ai cité certains exemples de cette rivalité. J'ai montré les fils de créoles, peu nombreux, débordés par les fils de ces esclaves émancipés, leurs ouvriers encore aujourd'hui. Puis, d'un trait rapide, j'indiquais l'existence de cette classe intermédiaire des métis [1], remuante, intelligente, ambitieuse. Elle détient maintenant les petits emplois, les petits métiers, tout le commerce moyen de la colonie.

1. J'ai employé dans cet ouvrage le mot métis dans son sens large et étymologique, comme signifiant tout homme d'un sang mêlé. Strictement au contraire, il signifie tout homme issu du croisement des races indienne et européenne; le mot mulâtre concernant dans cette acception les hommes qui tirent leur origine de la race blanche et nègre.

Parmi elle se recrutent les chefs du parti évictionniste, du parti hostile aux blancs, qui malgré certains démentis, existe incontestablement, puissant dans les deux colonies, redoutable surtout à la Martinique. Ce parti, il est déjà quelque chose, il aspire maintenant à tout devenir ; demain, sans doute, il sera le maître. C'est pourquoi il en faut parler plus longuement.

Dans ces haines de races, ou plutôt d'une race contre une autre, l'amour-propre blessé joue le plus grand rôle, peut-être le seul. On l'avoue rarement, il en est ainsi cependant. Ce que certains mulâtres ne pardonneront jamais aux blancs, c'est de les tenir à distance, de repousser avec eux toute alliance, de ne point les agréer dans leurs familles.— Une circonstance assez fortuite, raconte je crois Sainte-Beuve, décida à la fois des opinions, et de la carrière de Barnave. A Grenoble, un jour, accompagnant sa mère au théâtre, celle-ci s'installa dans une loge réservée à l'un des complaisants du duc de Tonnerre. Sur l'ordre du gouverneur, elle en fut expulsée. Barnave, dès qu'il y vit jour, fit serment de relever la caste à laquelle il appartenait de l'état d'humiliation auquel elle semblait condamnée. L'enfant outragé dans la personne de sa mère fit l'orateur de la Consti-

tuante. Et le grand critique concluait : « On n'apprécie jamais mieux une injustice, une inégalité générale, que quand on est atteint soi-même ou dans les siens, d'une manière directe et personnelle. »

Inégalité oui, injustice non ; ce serait trop dire dans l'espèce. Au nom de quelle loi voudrait-on forcer les blancs à mêler leur sang aux métis ? C'est un préjugé pour une femme blanche, direz-vous de redouter à ce point des enfants de couleur, préjugé, je l'accorde, que ne partagent pas à ce degré les Européens ; l'exemple des Dumas en est la preuve. Mais encore..... Ce préjugé, beaucoup de blancs créoles l'ont : c'est un fait ; les circonstances le leur ont donné ; ils ne sont point libres de ne pas l'avoir. N'est-ce point attenter à leur indépendance que de vouloir, par violence, le leur ôter, au lieu d'attendre sagement l'évolution fatale des idées ? Cela paraîtra sans doute puéril en Europe. On m'accusera d'attacher trop d'importance à des choses qui n'en ont pas ; et cependant toute la politique de la colonie tient en quelques lignes, se résume en quelques phrases, en deux ou trois idées simples et bizarres à la fois. Les nègres sont nègres ; si nul ne les excitait, ils s'accommoderaient fort bien de le rester. Les

métis veulent devenir blancs, et les blancs le demeurer. Voilà l'origine de ces disputes, la cause de cette rivalité, de ces luttes dont les épisodes dramatiques, au reste exagérés, défraient parfois les colonnes de nos journaux d'Europe [1].

Et ces mulâtres inconséquents tiennent, à l'égard des autres mulâtres, la conduite qu'ils reprochent si amèrement aux blancs d'adopter à leur égard. Ils dédaignent les nègres tout en les caressant. Rarement ils épouseraient une négresse ; plus difficilement encore une Cafre d'un certain rang social convolerait avec un nègre ; toujours, au contraire, (dans la bourgeoisie tout au moins), un métis, comme épouse, cherche une femme plus blanche que lui ; toujours une jeune fille mulâtre fortunée tendra à s'unir à quelque jeune homme qui, par sa couleur, se rapprochera davantage du blanc détesté. Parmi les enfants, s'il en est un qui reproduit le type à peu près pur de la race abhorrée, c'est sur lui que l'on fondera tous les espoirs, c'est à lui qu'iront toutes les tendresses.

1. Cette face très importante et fort curieuse du problème n'avait pas échappé à l'esprit sagace de Napoléon. Pour éluder cette difficulté il avait songé à rétablir la polygamie aux Antilles. Ajoutons qu'il était un partisan déclaré des hommes de couleur qui, à cette époque, étaient certainement opprimés par les blancs. Voir : *Œuvres de Napoléon Ier, sur la Révolution de Saint-Domingue*, tome XXX.

Étrange anomalie que cet hommage causé par cette haine.

Pour les combattre que reproche-t-on à ces blancs, en définitive ? Leur cruauté, leur injustice actuelle ? nullement ; leur fortune ? peut-être ; mais ceci surtout : d'être les fils des anciens privilégiés, des anciens maîtres, des anciens boucaniers, qui peuplèrent de noirs les Antilles. Si l'on n'ose l'imprimer[1], on le murmure ; et nul ne se dit que sans ces flibustiers il n'existerait même pas.

1. On l'a fait depuis. Voici un extrait du journal *L'Opinion*, 10 mai 1906, pendant la dernière période électorale. Je cite mes auteurs, ne voulant pas être accusé d'exagérer à plaisir. On verra quels sont les sentiments abominables qu'une certaine fraction de la population martiniquaise prête injustement aux blancs de là-bas, dans le but de les perdre. — Au soir de l'élection de M. Duquesnay (député de couleur soutenu par les blancs), quelques cris de : Vive Békés, se firent entendre. Le lendemain parut l'article suivant, intitulé : *Vive Békés*. La haine, en son ampleur y atteint l'éloquence.

« Vive Békés ! tel est le cri, cri sinistre s'il en fut jamais dans notre colonie, qui retentissait, dimanche soir, dans les rues du chef-lieu, à la nouvelle du succès imprévu de M. Duquesnay. Ceux-là, qui veulent toujours et méchamment sur les terres françaises des Antilles, rejeter, sur le parti républicain, les responsabilités des luttes ethniques et des haines de race, étaient précisément les mêmes gens qui poussaient ce cri de guerre dans nos rues d'ordinaire si paisibles. On sait, en effet, que ce sont eux qui ont fait l'élection de M. Duquesnay et il n'est pas un d'entre nous qui, entendant cette clameur, n'en ait

Car somme toute, et je ne cède à aucun préjugé en écrivant ceci, il ne faudrait pourtant pas que notre philanthropie, à nous autres Français,

éprouvé un frisson douloureux, tout comme, quand, dans la nuit, vous entendez sonner le tocsin, ou que dans les jours d'émotion populaire, la foule surexcitée jette des cris farouches de mort contre ceux qu'elle poursuit de ses colères.

Vive Békés est un des cris de ralliement que nous connaissons bien; il représente tout un système, système odieux, s'il en fut jamais, car, il est fait de toutes les iniquités, de toutes les violences, de toutes les abominations. *Le* béké *et le* négrier *étant, ayant toujours été le même individu sous des noms différents, le hourrah poussé en faveur de l'un indique dans l'esprit des manifestants, l'envie, le désir, la possibilité du retour de l'autre.* — Et nous avouons que ce doit être là, pour quelques Martiniquais, une bien douce espérance, car nous savons les infernales convoitises qui veillent au fond de leur cœur, nous savons tout le mépris qu'ils nourrissent contre les trois quarts de notre population laborieuse, et tout le mépris qu'ils ont pour le droit des pauvres gens, « des misérables nègres », comme ils disent entre eux, quand il leur arrive, dans l'intimité, de parler de leurs travailleurs de leurs employés de race colorée. Ah! oui, ce *vive békés* crié dans les rues de Fort-de-France dimanche soir nous promet pour l'avenir de douces émotions. Il ne nous faut pas faire de gros efforts d'imagination pour deviner les scènes auxquelles l'on se prépare, les orgies sanglantes destinées à la satisfaction des haines et des vengeances de certains *békés*, orgies à qui ce cri doit servir de prélude, car si les jeunes, qui ont voté dimanche pour Duquesnay, ne savaient pas, *il est bon qu'ils apprennent à connaître que le béké est un homme de proie, sorte de carnassier à la face humaine mais au cœur de tigre. Petit-fils de boucanier ou descendant de flibustier, il a les aimables qualités qui faisaient*

nous fit totalement oublier l'histoire. — On ne saurait trop protester contre l'esclavage. Son abolition fut une grande conquête de l'humanité,

l'orgueil de Morgan l'Exterminateur. Son fouet lui semble suffisant pour faire marcher ses chiens et ses esclaves, — lisez domestiques aujourd'hui — et si les pauvres diables regimbent, eh ! bien, il y a toujours du plomb chaud quelque part qui pourra servir à leur faire couler la cervelle ou à leur crever la poitrine.

Vive Békés, mais nous l'avons entendu proférer ce cri, il n'y a pas bien longtemps, et peu après, un ou deux ans, trois ans peut-être, l'éclair des fusillades illuminait nos plaines, et de pauvres bougres roulaient dans les fossés de la route, le corps troué, pendant que leur sang rougissait la terre qu'ils avaient fécondée de leurs efforts.

Vive Békés, mais si M. le comte Emmanuel de Lagrange de Lavernais, un blanc celui-là *et non pas un béké*, un blanc des colonies, un bon français, c'est-à-dire un homme de haute intelligence, de grand cœur et d'admirable bonté, si M. de Lagrange de Lavernais vivait encore, il vous dirait que lui aussi il y a un peu plus de vingt ans, il avait entendu *ce cri sinistre* dans les campagnes et c'est à ce cri qu'on fusillait dans le Sud, à distance et sans jugement, tous les pauvres gens, victimes, eux aussi, des suites d'un crime affreux, déterminé *par des haines de race, toujours impies et sacrilèges, mais toujours fomentées ici par des békés.*

M. de Lavernais a été mourir loin de son pays dans un exil pitoyable et en proie au plus triste dénuement, car il n'avait pu maitriser les sentiments d'horreur que faisait naître en lui l'affirmation du système social dont ce cri de *vive békés* n'est en quelque sorte que le signal.

Eh, chers amis, ne croyez pas que nous exagérions, quand nous parlions des impressions attristées que provoquaient en

mais cette abolition vint à son heure; et notre protestation actuelle n'empêchera pas l'esclavage d'avoir été, à tort il est vrai, considéré par toute

nous de telles clameurs funèbres. Au lendemain de l'élection Guibert, dans la bouche d'un homme du peuple, nous avons entendu la phrase suivante qui lui avait été certainement soufflée par un des fils *de nos anciens maîtres:* « On dit que Denis Guibert va rétablir l'esclavage à la Martinique, j'en serais fort heureux, car je pourrais, sur les propriétés des békés, avoir à la main le fouet du commandeur et couper le dos aux mulâtres en leur donnant le quatre-piquets. »

L'espérance, comme on le voit, était douce. Hélas ! le fouet n'a pas été remis à ce pauvre homme, mais dans les plaines du François, les balles Lebel, plus meurtrières que le fouet lui-même, se sont abattues en pluie terrible sur la chair des malheureux travailleurs du sol et les ont abattus, *pour la grande gloire de Denis Guibert et des békés.*

Et M. Fernand Clerc est l'homme qui a été le plus puissant défenseur de la candidature Guibert ; et M. Clerc sollicite les suffrages des Français noirs ou mulâtres au cri de *Vive békés!* Il a déjà réussi en partie dans sa besogne ; dans le Sud, Duquesnay, le pauvre Duquesnay a été élu, lui qui n'est qu'un triste fantôme *entre les mains de ce terrible patron, partisan du lignon et de l'ivresse crapuleuse. Que M. Clerc réussisse dans le Nord, et le fouet et les balles et le sabre auront encore de beaux jours ici.*

Ombre de M. de Lavernais, ne sortirez-vous donc pas de la tombe, pour venir jeter avec nous le cri d'alarme, pour mettre en garde cette population trop confiante et trop candide, qui, elle-même, prépare et fabrique *les instruments de torture qu'on doit employer contre elle !* »

Quelques jours auparavant avait paru dans ce même journal

l'antiquité comme nécessaire[1]. On ne saurait trop désirer que la race noire soit l'égale de la blanche, trop souhaiter qu'elle le devienne, mais elle

un article aussi violent, intitulé : *Leur triomphe*, et dont le titre dit assez l'esprit. En voici quelques extraits:

1° « Oui, *les nègres et mulâtres* de 1848, qu'un décret signé de Schœlcher avait fait libres et dont le même Schœlcher avait fait des citoyens, à l'instigation des *békés créoles* sous la pression patronale, grâce à la corruption et à la vénalité, avaient accepté de voter pour Bissette, le *mulâtre marqué, trop facilement oublieux d'un passé scélérat*, et pour Pécoul, le grand propriétaire, *tourmenteur de nègre et exploiteur de chair humaine.* »

2° ... pendant que le *béké créole* avait l'âme toujours ouverte à toutes les rancœurs, à toutes les rancunes, à tous les préjugés, pendant que les gros patrons, fils des anciens *tourmenteurs de chair noire* et aujourd'hui exploiteurs de toutes les misères humaines...

3° Nous irons, au contraire, demander des conseils d'énergie et de vaillance au défenseur de *notre race* et des libertés coloniales, et puisque *c'est la guerre scélérate et hypocrite* qu'on veut nous faire, qu'on veut faire aux principes de justice et du gouvernement dont nous nous réclamons, *nous ferons la guerre heure par heure, jour par jour, sans cesse et sans répit.*

4° Nous verrons bien si *3 ou 4000 individualités plus ou moins scélérates* pourront arrêter dans sa marche en avant une collectivité de plus de 180.000 Français, honnêtes, patriotes et laborieux. »

Voir également Jean Hess : *La catastrophe de la Martinique*, pages 75 et suivantes. M. Jean Hess, en 1902, au cours d'un sensationnel et remarquable reportage, constata les mêmes haines et les mêmes rivalités.

1. Je constate un fait historique : je ne l'approuve pas.

ne l'est pas : c'est un fait. Que peut-elle opposer aux grands noms européens, aux superbes intelligences de notre race? Peu de chose. Que serait-elle devenue livrée à elle-même, sans l'aide, sans le secours de ces blancs abhorrés? Rien. Les hordes barbares de l'Afrique Centrale en sont un témoignage. Ces hommes, ces esclaves, que les blancs transportaient du Soudan aux Antilles, que faisaient-ils, sinon changer de maître, simplement passer d'une domination atroce, à une autre plus éclairée? Il faut bien qu'elle l'ait été, puisqu'en définitive elle aboutit à leur libération. Ces quelques métis envieux, qu'ils regardent du côté de l'Afrique où vivent encore leurs frères ; ils seraient tels si « ces boucaniers, ces flibustiers » n'avaient pas existé. Sans les puissants navires aux immenses voiles gonflées qui les entraînaient par delà l'océan, seraient-ce dans leurs pirogues chancelantes qu'ils auraient pu quitter les rivages du Congo? Qui pourrait reprocher à ces blancs créoles, haïs aujourd'hui, dont on bafoue les aïeux, de se retourner dans un mouvement d'humeur, et de dire avec un juste orgueil : « Vous insultez nos ancêtres. Leur peine, leur audace pourtant vous ont donné un monde [1]. »

1. Et la réponse paraît bien modérée à l'article odieux que je viens de citer.

Mais peut-être, dira-t-on, ces blancs autrefois nécessaires, deviennent inutiles aujourd'hui. Rouages superflus dans l'administration de la colonie, comme en France l'ancienne noblesse à la fin du XVIIIe siècle, ils l'alourdissent, ils la gênent. — Quelle erreur ! En toute sincérité je ne crois pas encore la race nègre suffisamment maîtresse d'elle-même pour se passer, sans préjudice pour elle, de l'influence d'une race, malgré tout, et dans sa généralité encore supérieure[1]. L'exemple de Saint-Domingue en est la preuve. Quel fut l'effet de l'extermination des blancs dans cette île : la ruine, la désolation pour tous. — Un gouvernement ridicule, des lois absurdes, des révolutions constantes, des haines de race plus intenses peut-être séparant les métis à la peau fauve des métis à la peau plus claire, tel est le bilan de ce prétendu affranchissement. Voilà près d'un siècle que ce grand crime eut lieu, et ce pays n'a pas encore repris son aplomb.

L'argument le plus abominable, parce qu'il est à la fois le plus efficace et le plus perfide, dont on se sert pour combattre les *békés* (c'est ainsi qu'on

1. Surtout par ses grands esprits comme je l'ai dit plus haut. Puis, il y a des exceptions. Je connais pour ma part certains nègres fort intelligents et supérieurs à la moyenne des blancs.

surnomme les blancs à la Martinique) est celui-ci : les blancs visent à l'asservissement de la race noire, les blancs veulent ressusciter l'esclavage. — Allégation monstrueuse, à peine croyable, si je ne l'avais moi-même entendue. A cette croyance, criminellement répandue dans les masses, certains hommes politiques de là-bas, ont dû leur élection, la doivent, ou la devront. La simple possibilité d'employer un pareil argument en dit long sur la crédulité des masses antillaises. A quel collége électoral européen (il en existe pourtant de bien obtus et de singulièrement retardataires) ferait-on croire pareille sornette? Quel immense éclat de rire à la seule énonciation de cette nouvelle : Séance du Parlement décrétant le rétablissement de l'esclavage! — Là-bas, aux colonies, certains le croient cependant, d'autres plus intelligents, plus ambitieux, répandent inlassablement pareilles calomnies. Et quand un Européen, l'esprit libre, non prévenu, débarque à la Martinique ou à la Guadeloupe, si le hasard des circonstances l'y amène au moment des luttes électorales, le jour où il constate que de semblables arguments ont prise sur une partie du public, il sent une immense tristesse l'envahir, puis, à la pensée d'une telle folie dans l'accusation, une joie consolante lui vient. Un jour, se dit-il, les masses

antillaises apercevront l'inanité d'une élucubration pareille; et ce jour-là, le parti politique qui s'en fait une arme sera, aux yeux de tous, à jamais déshonoré.

Si la Martinique et la Guadeloupe, comme Madagascar ou Ceylan, étaient des îles que ne menace personne, que nulle nation n'envie, une telle situation pourrait se prolonger indéfiniment, sans préjudice possible, sans danger immédiat ou lointain.

Il n'en est rien. Ces deux îles riches, fertiles, quoique éprouvées passagèrement, font partie d'un archipel qui ferme le golfe du Mexique, cette Méditerranée américaine. L'ambition des États-Unis, proclamée à coups de clairon, est d'éliminer progressivement du Nouveau Monde toutes les nations européennes. La création de la République de Panama, son annexion à peine déguisée par l'Union, l'achat du canal, ce sont là des faits qui ramènent l'attention avec une singulière actualité sur l'imminence du danger, d'autant que la Pointe-à-Pitre, par sa situation géographique, se trouve exactement placée sur le chemin des vapeurs qui, d'Europe vont à Colon. Ce sera le premier port qu'ils rencontreront après la traversée de l'Atlantique. On connaît les aspirations des Yankees.

Leur manière de procéder dans le passé est une indication certaine de leur conduite à venir. Ils interviennent, ou interviendront nécessairement dans cette lutte des races. Avec une rare habileté, comme à Cuba, ils promettront successivement aux blancs, aux mulâtres, aux noirs, la prépondérance politique, jusqu'au jour où, simplement, ils seront en mesure d'imposer la leur.

Cette intervention se manifestera-t-elle sous forme d'une guerre? C'est peu probable. Les Américains possèdent aujourd'hui Cuba et Porto-Rico. Les autres Antilles ne peuvent leur échapper, ils le savent. Ils attendent que le fruit tombe pour le recueillir. Toute leur politique (l'affaire récente encore des Antilles danoises en fournit la preuve) tendra simplement à ceci : laisser évoluer librement, et se dérouler les événements, empêcher que la situation actuelle ne se modifie à leur détriment, s'opposer à ce qu'une possession coloniale en Amérique passe d'une puissance plus faible à une puissance plus forte.

Mais, dira-t-on, les États-Unis eux-mêmes ne sont-ils pas menacés du même péril? Ne sont-ils pas composés des mêmes races rivales également hostiles ? Le fait est exact. On compte environ treize millions de noirs aux États-Unis. Depuis la

guerre de Sécession le nombre en grossit chaque année. Le fait annonce un péril social évident; il n'est pas aventureux de conjecturer que le gouvernement de l'Union saura le conjurer. De riches personnalités s'en occupent déjà ; on fonde des universités nègres, des écoles nègres ; pour montrer la nécessité de l'union, le président Roosevelt lui-même intervient ; il invite le sociologue nègre Booker Washington à sa table ; sa fille Miss Alice Roosevelt, aujourd'hui Mme Longworth, ne craint point de s'afficher en compagnie de dames de couleur, etc.[1].

Malgré tout, ces intentions n'aboutiraient qu'à un résultat insignifiant, si les faits eux-mêmes, en ce qui concerne le continent américain, ne venaient les corroborer et les soutenir. C'est une loi qu'une passion très vive n'a chance d'être détruite que par une autre plus profonde, et que l'équilibre résulte le plus souvent d'une opposition d'intérêts. Or cette opposition existe, ou plutôt elle va exister.

La guerre russo-japonaise est un de ces faits historiques dont les contre-coups puissants et les vastes conséquences ont une répercussion plus générale que le fait initial lui-même.

1. Voir Joseph Ribet. *Le Vol de L'Aigle*, p. 263 et suivantes.

Aujourd'hui déjà, le Japon apparaît formidable dans le Pacifique : le réveil du monde jaune va suivre. Déjà (et les récents incidents de San-Francisco en sont la preuve) il menace de déborder sur l'Amérique. A quel point les circonstances nous favorisèrent, nous autres blancs, j'en faisais déjà la remarque sur le bateau qui m'emportait de Pauillac à Trinidad. — Ce voyage de Christophe Colomb, quelle œuvre opportune, accomplie à son heure, aux dernières minutes où elle restait encore possible ! Les événements actuels en sont la preuve. S'imagine-t-on l'extension de ce monde jaune à une heure où l'Amérique nous resterait inconnue. Envahi par la race rivale, le Nouveau Continent eût été à jamais perdu pour nous. Heureusement il nous appartient. Nous et les noirs que nos ancêtres y conduisirent l'occupons. Cette occupation commune créera sans doute notre solidarité. Elle produira peut-être, sinon cette fusion des races, du moins cette union politique si désirée des philanthropes, seule capable de résister aux nouveaux envahisseurs. Sous la pression de l'intérêt, la concorde se fera. Les blancs, on le sait, manifestent bruyamment contre l'introduction des Asiatiques sur le territoire de l'Union. Imitant en cela leurs frères antillais, les noirs certainement les suivront. A la Martinique comme

à la Guadeloupe, en effet, le principal obstacle à l'introduction de la main-d'œuvre asiatique c'est l'opposition irréductible de la race noire. Les nègres ne veulent pas souffrir dans ces colonies l'apparition d'étrangers qui feraient baisser les salaires. Par là, momentanément peut-être, nuisent-ils à la prospérité de nos colonies. Devant ce danger menaçant d'une invasion jaune, on ne peut nier cependant que l'ardeur, la puissance de ce sentiment ne soient au demeurant salutaires [1].

Mais cette union des blancs et des noirs qui, dans le continent américain, se fera certainement pour repousser l'invasion asiatique, cette coalition contre l'ennemi commun, on ne la retrouve pas, on ne la trouvera vraisemblablement jamais dans les petites îles des Antilles lorsqu'il s'agira de résister à la poussée américaine. Le danger n'est pas le même, en effet. Par leur situation géographique, ces îles sont appelées à graviter dans l'orbite de l'Union ; elles en apparaissent une simple dépendance. De puissants intérêts économiques les ramènent incessamment sous leur influence. Ne me disait-on pas à la Guadeloupe

1. Voir J. Novicow. *L'avenir de la race blanche*. L'éminent sociologue ne serait certainement pas de cet avis. Au nom du progrès et de la liberté, il s'élèverait contre cet ostracisme.

que, malgré les tarifs différentiels imposés ou consentis par la métropole, les marchandises américaines, telles que l'essence de pétrole par exemple, arrivaient sur le marché des Antilles à vaincre les produits similaires européens. Mais la France, objectera-t-on, est encore aimée et respectée là-bas. C'est exact ; la situation n'en est pas moins troublante cependant ; combien peu pèsent les sentiments devant les intérêts !

Si demain, au sein de la grande République, en face du péril jaune, une union forte et sincère se faisait entre les deux races rivales, noires et blanches, le contre-coup en serait immense aux Antilles ; aux Antilles françaises surtout. — Les colons blancs, d'âme si profondément française pourtant, lassés, écœurés de cette situation politique instable qui les livre sans défense, entre les mains, je ne dis point des noirs ou des mulâtres, mais entre celles de quelques agitateurs de couleur, se tourneraient peut-être, avec regret d'abord, avec résignation ensuite, avec joie bientôt, vers le pays calme et puissant, capable de sauver l'avenir de leur race en protégeant leurs intérêts. Les noirs, les mulâtres accepteraient le fait, dans l'impossibilité où ils se trouveraient de s'y opposer. Ils sentiraient alors toute l'étendue de leur faute, toute la stupidité de leur intransigeance, compa-

rant, en ce qui les concerne, les deux peuples, les deux patries, et les deux libertés. Et c'est pourquoi tout Européen qui jette le cri d'alarme sert moins en définitive la cause des blancs antillais que celle des hommes de couleur.

C'est donc un devoir pour la France de s'occuper avec vigilance de ces deux petites îles, derniers vestiges de notre domination américaine, et qui par la percée du canal de Panama, vont acquérir une importance exceptionnelle. Il est bon, il est excellent même que la majorité des députés de ces îles soit indigène. Ils connaissent les besoins de leur pays, ils sont les plus qualifiés pour porter à la tribune française l'écho de leurs revendications et de leurs doléances. Il est non moins nécessaire toutefois qu'un ou deux représentants originaires de la métropole soient les mandataires de ces colonies. Sans une mauvaise foi par trop apparente un Européen ne peut être soupçonné de céder au préjugé de race ou de couleur ; et s'il en est temps encore, nul autre qu'un Français de France, comme Schœlcher autrefois, ne sera plus qualifié pour faire entendre la voix de la modération, de la concorde, et de la sagesse.

Cette union avec le peuple américain que je

crois tôt ou tard fatale, nous ne manquons pas, par ailleurs, d'autres moyens pour en retarder l'échéance. Nous ne sommes pas seuls là-bas. L'Angleterre ne paraît pas encore disposée à céder ses droits et ses territoires américains à la puissance de l'Union. Lorsqu'on possède, en Trinidad, une colonie si belle, si vivante, si prospère, on doit se sentir médiocrement enclin à des transactions prématurées.

De temps à autre, il est vrai, en Angleterre comme en Amérique, on célèbre, à grand fracas, de chaque côté de l'Atlantique, la communauté de race des nations sœurs. Simple compliment, salut courtois entre gentlemen, murmurent les Anglais; phrase charmante, éminemment propre à bien terminer un toast, pensent les Américains ; mais les affaires sont les affaires. Lorsqu'il s'agit de guinées ou de dollars les Anglo-Saxons se réveillent ; et les deux peuples ont les dents longues ; au diable soient les sentiments!

Que la politique des Anglais se montre toujours subordonnée à leurs intérêts ; que l'explosion de leur cordialité sonne comme une fanfare dont leurs agents consulaires restent les chefs d'orchestre prudents et circonspects, il est presque banal de le dire; mais en ce qui concerne spé-

cialement ce continent américain, des faits nombreux le confirment.

Un Yankee est d'ordinaire fort bien reçu à Londres : c'est qu'on a de lui rien à craindre. Il n'en va pas de même aux Antilles. L'incident curieux survenu entre l'amiral américain et le gouverneur de Kingston, lors du dernier tremblement de terre à la Jamaïque en est une preuve [1]. On

1. Aux premières nouvelles de la catastrophe, le contre-amiral américain Davis s'était rendu à Kingston avec son escadre pour aider à l'organisation des secours. Un premier incident se produisit. L'amiral Davis ayant cru, à son arrivée, devoir saluer la terre de salves d'artillerie, le gouverneur de l'île, sir Alexander Swettenham, protesta contre cette trop bruyante démonstration qui aurait pu affoler la population en lui faisant croire à un nouveau tremblement de terre. L'amiral Davis adressa des excuses au gouverneur et débarqua ses marins en armes qui s'occupèrent activement, sous la direction exclusive de leurs officiers, de faire la police dans les rues, et installèrent un hôpital de campagne aux portes de la ville.

Sir Alexander Swettenham protesta à nouveau contre l'initiative américaine, déclarant que les autorités britanniques pouvaient suffire à tout, et surtout à maintenir l'ordre et hospitaliser les blessés.

Voici la lettre à la fois humoristique et cinglante du gouverneur anglais :

« Cher amiral,

« Merci beaucoup de votre lettre, de votre aimable visite et de toute l'assistance que vous nous avez donnée et offerte. Tout en appréciant chaleureusement votre très généreuse offre de secours je sens qu'il est de mon devoir de vous demander

s'en émut, on s'en étonna en Europe. Le gouverneur reçut un blâme d'Angleterre; officiellement on remercia chaleureusement l'Union de son aide empressée ; tout cela pour la forme, soyez-en certains. Le Colonial Office connaît trop bien la situation pour ne point savoir gré à ce subordonné de la morgue hautaine et dédaigneuse avec laquelle il fit sentir à la puissance voisine l'intempérance d'un zèle intempestif. On ne pou-

de réembarquer les corvées de matelots et tous les détachements que vous avez eu l'amabilité de débarquer si rapidement.

« Si, en considération du soin assidu apporté par le vice-consul américain à sa famille et sa maison de campagne, le consulat américain a besoin, selon vous, d'être gardé (bien que ce consul y fût présent une heure auparavant et sans protection), je ne vois pas d'objection à ce que vous débarquiez un détachement dans ce seul but. Mais ce détachement ne devra posséder aucune arme à feu ou autres armes que des cannes et des gourdins. J'ai trouvé ce matin une de vos corvées occupée à aider au déblayage du magasin de M. Crosswell. Celui-ci a été charmé que ce travail ait été accompli gratis, et si Votre Excellence reste assez longtemps, je suis sûr que tous les propriétaires seront heureux de profiter des services de la marine américaine pour s'épargner des frais.

« Il ne peut être plus longtemps question d'humanité. Toutes les personnes qui ont été tuées sont mortes il y a plusieurs jours déjà, et leur ensevelissement est uniquement une affaire de convenance. Je serais heureux de prendre réception du coffre-fort que de prétendus voleurs ont dérobé. Le vice-consul américain n'a pas connaissance du fait. Le magasin est près d'un corps de garde, et l'officier chef de poste prétend

vait plus vertement proclamer que la Grande-Bretagne, à elle seule, était assez puissante pour subvenir aux besoins de ses colonies et pour les appuyer. Il y avait un beau geste d'orgueil dans ce congé outrageusement donné. Ce geste semble trop d'accord avec les intérêts britanniques ; il cadre trop bien avec la superbe de ce peuple insulaire pour qu'on ne le comprît pas, et par suite qu'on ne l'approuvât pas à Londres.

ignorer cet incident. Je crois que la surveillance de la police métropolitaine est suffisante pour assurer la sécurité de la propriété privée.

« Laissez-moi rappeler à Votre Excellence qu'il y a peu de temps on constata que des voleurs avaient pillé le domicile d'un millionnaire new-yorkais, en son absence, pendant l'été. Mais cela n'aurait pas donné à un amiral britannique le droit de débarquer un détachement pour venir en aide à la police de New-York.

« Veuillez agréer, mon cher amiral, l'expression de ma profonde reconnaissance et de mon plus haut respect. »

L'amiral Davis se rendit alors à l'hôtel du sir Alexander Swettenham. Un rapide échange d'explications eut lieu, au cours duquel l'amiral informa le gouverneur qu'il avait contremandé télégraphiquement le départ du *Celtic* qui devait apporter des vivres et des médicaments à Kingston, et qu'il partait lui-même immédiatement avec son escadre, considérant ce départ comme la seule mesure compatible avec la dignité des États-Unis. A quoi sir Alexander Swettenham aurait répondu : « Mon cher amiral, j'en ferais autant à votre place ! » et l'amiral Davis d'ajouter : « Et moi aussi, Votre Honneur ! » (*Journal des Débats*, 22 janvier 1907.)

C'est qu'en effet, lorsqu'il se produit un cataclysme et Dieu sait s'ils sont fréquents dans ces Antilles, l'Amérique ne marchande pas ses secours. Elle les envoie importants et rapides. Elle sert ainsi ses intérêts, elle légitime ses convoitises. Elle prouve aux indigènes qu'elle est leur protectrice indiquée, naturelle. Geste philanthropique, partant irréprochable ; geste éminemment politique surtout. Sa situation géographique l'y convie ; ses aspirations le lui conseillent ; sa puissance financière le lui permet. Et contre ces trois faits, contre cet ensemble de choses, nous lutterons difficilement. L'Angleterre tente de le faire cependant ; suivons son exemple ; entrons dans son sillage.

D'ailleurs (je l'ai noté précédemment) il existe une solidarité profonde entre les blancs antillais. D'origine, de nationalité diverses, ils se considèrent un peu comme une même famille, différente à la fois et de l'Europe et de l'Amérique. A Trinidad, à Sainte-Lucie, à Dominique je constatai la manifestation de ce sentiment. Nulle part mieux que dans cette dernière île je n'en eus la sensation précise. Ne m'y parlait-on pas comme d'un projet longuement caressé, comme d'un événement attendu dans un avenir plus ou moins lointain, de

la vente des Antilles anglaises à la Puissance du Canada. Lorsque l'Angleterre atteindra une phase peut-être prochaine de son évolution, lorsque, débordée de partout, elle ne pourra songer à résister sur certains points à la poussée envahissante de ses rivaux et de ses voisins, elle fera nécessairement la part du feu.

Si un tel fait se produit, la solution dont on me parlait à Dominique apparaîtra sans doute comme opportune et sage. Céder les Antilles au Canada : ce ne sera point les perdre, ce ne sera point les abandonner complètement; et si nos possessions des Antilles suivaient cet exemple, dans l'impossibilité où nous serions de les défendre, il faudrait encore nous en féliciter. Au nord, au sud des États-Unis se constituerait ainsi un vaste empire franco-anglais. Aux Antilles, comme au Canada actuellement, la présence de notre race deviendrait une garantie pour la perpétuité de l'influence britannique. De langue, de coutumes différentes, elle seule aurait un intérêt vital à ne pas se fondre, se perdre dans le gouffre immense des États de l'Union. Ainsi le souvenir de la métropole ne disparaîtrait pas complètement aux Indes occidentales. L'absorption totale par les États-Unis sonnerait au contraire le glas de notre influence.

« Les Antilles ne sont ni les jardins ni les fiefs de l'Europe, s'écriait en 1822 le général Foy. C'est une illusion de notre jeunesse à laquelle il faut renoncer. » Fort bien ; mais seraient-elles par hasard des bouillons de culture ou des champs d'expérience, endroits privilégiés où quelques intrigants, veulent prouver l'aptitude des races de couleur à se gouverner elles-mêmes ? Et le général Foy ajoutait très justement : « La nature les a placées sur le rivage de l'Amérique ; avec l'Amérique est leur avenir. C'est comme entrepôts de commerce, comme grands marchés placés entre les deux hémisphères qu'elles figureront désormais sur la carte du monde. »

Parole prophétique et juste. Subordonnant enfin les questions ethniques et politiques aux questions économiques, elles deviendront cela en effet, ou, comme Haïti, rongées par les factions, déchirées par les luttes civiles, elles sombreront, elles cesseront d'être.

Aujourd'hui, 20 avril, à trois heures, par un beau temps, une mer calme, nous arrivons à hauteur des Açores. De toutes parts je les cherche du regard. Où sont Sainte-Marie, Saint-Michel, Terceira, Saint-Georges, Graciosa, Corvo, Flores, ces îles charmantes, sirènes aux noms mélodieux? Nulle part ;

ou plutôt très loin, là-bas, sous l'horizon. Seuls les calculs de latitude et de longitude nous avertissent de leur présence ; et notre navire s'en éloigne, nous les quittons sans même voir la cime neigeuse de leurs volcans qui, si longtemps, « dominèrent des mers non naviguées, inutile phare la nuit, signal sans témoins le jour ».

Rêvant, flânant, sommeillant, je m'occupai cinq jours à griffonner ces conclusions. Aujourd'hui je les termine. — Dans cette solitude immense de la mer, je songe ; et mon imagination me représente ces petites îles de la Guadeloupe et de la Martinique perdues là-bas sous le ciel éclatant des tropiques. Et voici qu'une comparaison s'impose à mon esprit, celle de Tahiti, où dans un cadre pareil, une race finissante, celle des Maoris, achève elle aussi de mourir. Les pages émues et frissonnantes de Loti me reviennent à la mémoire.

Là aussi, dans ces Antilles, de jour en jour s'éteint une race, blanche celle-là, et cette race est la nôtre. J'accusais tout à l'heure les méfaits de quelques agitateurs. Sont-ils bien la cause unique de sa disparition ? Comme la race tahitienne, n'est-elle point frappée de mort par le climat ? Cet afflux, cette crue incessante d'une autre race plus forte et qui la submerge, celle des

noirs et des métis, n'est-ce point là un phénomène naturel qui tôt ou tard devait se produire ? — Je le crois. Sous les climats tropicaux la destinée des blancs est d'apparaître un jour, pour s'évanouir aussitôt. Ils donnent le branle; ils indiquent la voie. Occupants passagers, ils apportent leur langue, leurs mœurs, leur civilisation. En mêlant leur sang à celui des naturels, ils civilisent, ils affinent la race aborigène. Mais impuissants à la supplanter, incapables d'une occupation vraiment durable, d'une colonisation effective, après l'avoir vivifiée ils meurent. — Pour ces petites Antilles, sommes-nous donc arrivés à cette époque voulue par la loi naturelle, où les nègres, seuls capables de vivre, prospérer, se reproduire sous ces climats humides et chauds vont chasser les Européens, recouvrer leur complète indépendance? — Et si l'heure d'une pareille révolution ethnique approche, a-t-elle vraiment sonné à l'horloge du temps ; ou bien une mauvaise administration, une conception politique fausse de la métropole, un abandon de ses droits historiques, une véritable abdication de la race supérieure l'a-t-elle prématurément avancée[1] ? Question complexe. Le calme, des documents, une

1. Cela semble bien probable si l'on compare l'état des colonies anglaises et françaises sous ces latitudes. Voir sur ce sujet

bibliothèque seraient nécessaires pour y répondre. Ici, en pleine mer, bercé, balancé par les vagues contraires, je pose le problème, d'autres le résoudront.

Mais de prime abord ce qui apparaît comme certain néanmoins, parce que cela résulte des faits, c'est que, quelle qu'en soit la cause, tôt ou tard, aujourd'hui ou demain, la race blanche disparaîtra des Antilles, et que la Martinique et la Guadeloupe deviendront des îles nègres et mulâtres [1]. Puissent alors les races de couleur, issues de notre sang et de notre civilisation, conserver le souvenir du grand peuple européen qui les civilisa, et le premier entre tous les conduisit à la complète liberté !

Et puisque dans ces contrées, c'est aux races

article de M. Pearson, cité par Roosevelt et Novicow, et la critique qui en est faite par ce dernier dans *op.* déjà cité.

1. Et cette cause sera très probablement celle qu'indique M. Pearson, l'impossibilité pour les blancs de vivre sous les climats chauds des tropiques. *Contra* Novicow. *L'avenir de la race blanche*, p. 60 et suivantes. Le grand sociologue ne souscrirait certainement pas à notre pessimisme, et peut-être aurait-il raison. Il est si hasardeux de prédire ! Par des moyens artificiels, dit M. Novicow, l'homme blanc pourra sans doute un jour se préserver de la chaleur, comme il se préserve du froid, et habiter, sans danger pour lui, tous les pays tropicaux.

noires qu'appartient l'avenir, constatons-le sans amertume. Souhaitons-leur (ce qui apparaît comme peu probable, hélas !) la justice et la modération dans la victoire ; et réservons un dernier souvenir ému, sympathique, à cette race blanche, à cette race dont nous sommes, et dont les derniers représentants, dans une position désespérée, non certes pour opprimer, mais simplement pour conserver les quelques vestiges de notre légitime influence, luttent avec un si mâle courage, n'ayant pour soutien, dans un combat sans espoir, dans une bataille tôt ou tard perdue, que le stoïcisme de leur effort.

A bord du *Canada*, le 25 avril 1906.

TABLE DES MATIÈRES

De Pauillac à Trinidad.

Santander. — Le Golfe de Gascogne. — Impression de pleine mer. — Les Açores. — Les passagers. — Souvenir de Christophe Colomb. — La Désirade. — La Pointe-à-Pitre. — Réception électorale. — Les cortèges. — Vision de la Dominique. — La Martinique. — Le mont Pelé. — Saint-Pierre. — Fort-de-France. — Excursion au camp Ballata. — En rade de Port-of-Spain. . . . . 1 à 41

Trinidad.

Les rues de Port-of-Spain. — La Savane. — Histoire de Trinidad. — Un courtier en plumes. — Types hindous de Dar-es-Salam. — En tramway vers Cocorite. — A pied dans la forêt de cocotiers. — Musiciens ambulants. — Le cocotier. — Vers les cacaoyères. — Les plantations de cannes. — Impression de départ. 43 à 72

Grenade. — Saint-Vincent. — Les Barbades. — Sainte-Lucie.

En rade de Georgetown. — Saint-Vincent. — En rade de Bridgetown. — Sainte-Lucie — Castries. — Les traces du dernier tremblement de terre. — Vers les faubourgs. — Le marché à Fort-de-France. — Chargement de charbon. 73 à 92

La Dominique.

Le canal de la Dominique. — Saut de marsouins. — Roseau. — Mon boarding house. — Un touriste à Dominique ! — Excursion à Sulphur Spring. — Panorama de volcans. — La forêt vierge. — Magnifique végétation tropicale. — Les sources de Sulphur Spring. — Le Lysistrata et M. Gordon Bennett. — Conversation avec un colon anglais. — Panorama du Righi-Kulm. — Vers le lac d'eau bouillante. — Des cochons ! des cochons ! — Les derniers Caraïbes. — Conversation avec le procureur du roi. — Histoire de la Dominique. — Le patois antillais . . . . 93 à 128

La Martinique.

Tremblement de terre. — Mœurs et fraudes électorales. — Comment on tombe un député. — Les mulâtres. — A Saint-Pierre. — Descrip-

tion des ruines. — La mort et la vie. — Une randonnée en automobile. — Quelques mots de politique. — La descente au bourg. — A travers les champs de cannes. — La récolte. — Le moulin. — Habitation de planteurs. — Nuit des tropiques. — Excursion à la fontaine Didier. — Les cases indigènes. — Le trigonocéphale. — La mangouste. — Un bain au milieu de la forêt. — Sur le croiseur *Desaix*. — Arrivée du *Canada*. — Embarquement de Behanzin. — Le départ. — La cathédrale de Saint-Pierre . . . . . 129 à 184

La Guadeloupe.

Extraits de journaux. — César et Pompée. — Aperçu de la situation politique. — Une tournée électorale. — Aux Vieux-Habitants. — Le cortège. — Le banquet. — Prévenance de mes hôtes. — Embarquement. — Départ et rentrée des deux députés rivaux. — Aux Trois-Rivières. — Sous une chute d'eau. — A travers la Rivière Salée. — Marie-Galante. — Un lever à la Louis XIV. — Discours en plein air. — Le tambour de 1848. — L'eau de Voyé-vini. — Un bal à la Pointe-à-Pitre . . . . . 185 à 239

En mer.

Cause de la supériorité de l'Angleterre. — Sa situation insulaire. — Les luttes ethniques au point de vue philosophique. — Un article du journal l'*Opinion*. — Les États-Unis et leur

programme. — Vente possible des Antilles anglaises au Canada. — Rivalité de l'Amérique et de l'Angleterre aux Antilles. — L'incident de Kingston. — Avenir des races de couleur sous les climats tropicaux. . . . . 241 à 276

Mayenne, Imprimerie Ch. Colin.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

4 1986
APR 24 1986
FEB 25 1987
24 AVR '86
FEB 1 8 1987
DEC 08 1986
NOV 25 '86
P.E.B. / I.L.L.
AUG AOUT 29 2002
SEP 10 2002
MORISSET

CE

a39003 007057051b

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 02 01 05 1